
STATE LIBRARY OF PENNSYLVANIA
3 0144 00378383 4

RECUEIL DES LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

NOUVELLE ÉDITION, augmentée d'un Précis de la Vie de cette femme célèbre, de Réflexions sur ses Lettres, par *S. J.* B. DE VAUXCELLES, et ornée de Portraits gravés d'après les meilleurs modèles.

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,
CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

AN IX. (1801.)

CHOIX DE LETTRES DIVERSES.

LETTRE PREMIÈRE.

M. LE CARDINAL DE RETZ, A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Commerci, le 20 Décembre 1668.

Si les intérêts de Mme. de Meckelbourg (1) et de M. le Maréchal d'Albret vous sont indifférens, Madame, je solliciterai pour le Cavalier, parce que je l'aime quatre fois plus que la Dame; si vous voulez que je sollicite pour la Dame, je le ferai de très-bon cœur, parce que je vous aime quatre millions de fois mieux que le Cavalier; si vous m'ordonnez la neutralité, je la garderai: enfin, parlez, et vous serez ponctuellement obéie. Je ne suis point surpris des frayeurs de ma

(1) Élisabeth-Angélique de Montmorenci, veuve de Gaspard de Coligny, Duc de Châtillon, et remariée en Février 1664, à Christian-Louis Duc de Meckelbourg.

nièce (2) ; il y a long-tems que je me suis apperçu qu'elle dégénère ; mais quelque grand que vous me dépeigniez son transissement sur le jour de la conclusion (3), je doute qu'il puisse être égal au mien sur les suites, depuis que j'ai vu par une de vos lettres que vous n'avez, ni n'espérez guère d'éclaircissemens, et que vous vous abandonnez en quelque sorte au destin, qui est souvent très-ingrat, et reconnoît assez mal la confiance que l'on a placée en lui. Je me trouve en vérité sans comparaison plus sensible à ce qui vous regarde, vous et la petite, qu'à ce qui m'a jamais touché moi-même le plus sensiblement. Au reste, Madame, ne vous en prenez ni au Cardinal Dataire, ni à moi, de ce que l'on n'a rien fait encore pour Corbinelli. Un homme de la Daterie, en qui je me fiois, a pris mon nom pour obtenir mille graces pour lui, et m'a trompé dans trois ou quatre chefs ; s'il en a usé pour Corbinelli, comme il a fait pour d'autres, je doute que le nom de Corbinelli ait été seulement prononcé depuis ma première lettre. Il n'y a pas quinze jours que ce même homme

(2) Mademoiselle de Sévigné, depuis Comtesse de Grignan.

(3) Il s'agissoit du mariage de Mademoiselle de Sévigné avec M. de Grignan, qui se fit le 29 Janvier suivant.

m'écrivit une longue histoire sur cette affaire, et sur quelques autres que je lui avois recommandées, et j'ai découvert deux faussetés dans les détails qu'il me fait; ce n'est pas au sujet de Corbinelli, mais comme je vois qu'il ment sur le reste, je juge qu'il a pu encore mentir à cet égard; j'y remédierai par le premier ordinaire, et avec toute la force qu'il me sera possible; vous ne pouvez vous imaginer le chagrin que cela m'a donné.

LETTRE II.

MADAME DE COULANGES,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Lyon, le premier Avril 1672.

J'AI reçu vos deux lettres, ma belle, et je vous rends mille graces d'avoir songé à moi dans le lieu où vous êtes. Il fait un chaud mortel; je n'ai d'espérance qu'en sa violence (1). Je meurs d'envie d'aller à Grignan; ce mois-ci passé il n'y faudra pas songer; ainsi je vous irai voir assurément, s'il est possible que je puisse arriver en vie; au retour vous croyez bien que je ne serai pas dans cet em-

(1) Selon le proverbe, *que ce qui est violent, ne dure pas.*

barras. Le Marquis de Villeroi passe sa vie à regretter le malheur qui l'a empêché de vous voir. Les violons sont tous les soirs en Bellecour (2) ; je m'y trouve peu, par la raison que je quitte peu ma mère ; dans l'espérance d'aller à Grignan je fais mon devoir à merveilles, cela m'adoucit l'esprit. Mais quel changement ! vous souvient-il de la figure que Madame Solus faisoit dans le tems que vous étiez ici. Elle a fait imprudemment ses délices de Madame Carle ; celle-ci avoit, dit-on, ses desseins ; pour moi, je n'en crois rien ; cependant c'est le bruit de Lyon ; en un mot, c'est de Madame Carle que M. le Marquis paroît amoureux. Madame Solus se désespère ; mais elle aime mieux voir M. le Marquis infidèle que de ne le point voir ; cela fait croire qu'elle ne prendra jamais le parti de se jeter dans un couvent. Cette histoire vous paroît-elle avoir la grace de la nouveauté ? Continuez à m'écrire, ma très-belle, vos lettres me touchent le cœur. Madame de Rochebonne est toujours dans le dessein de vous aller voir. Je ne savois point que Madame de Grignan eût été malade ; si c'est une maladie sans suite, sa beauté n'en souffrira pas long-tems. Vous savez l'intérêt que je prends à tout ce qui pour-

(2) Place publique de la ville de Lyon.

roit cet hiver vous empêcher l'une et l'autre de revenir de bonne heure.

Adieu, ma très-chère amie, j'ubliois de vous dire que le Marquis de Villeroi se propose d'aller à Grignan avec votre ami le Comte de Rochebonne ; je vous suis très-obligée de vouloir bien de moi ; il y a peu de choses que je souhaite davantage que de me rendre au plus vite dans votre château ; mon impatience, *quoique violente*, dure toujours, cela me fait craindre pour le chaud ; il doit être insupportable, puisque je ne m'y expose pas. La rapidité du Rhône convient à l'envie que j'ai de vous embrasser ; ainsi, Madame, je ne désespère point du tout de vous aller conter les plaisirs de Bellecour. Vous me promettez de ne me point dire : *allez, allez, vous étes une laide ;* cela me suffit. J'ai peur que vous ne traitiez mal notre Gouverneur ; vos manières m'ont toujours paru différentes de celles de Madame de Solus. Vous savez bien que l'on dit à Paris que Vardes et lui se sont rencontrés, devinez où ?

LETTRE III.

LA MÊME A LA MÊME.

Lyon, le 11 Septembre 1672.

Je suis ravie de pouvoir croire que vous m'avez un peu regrettée ; ce qui me persuade que je le mérite, c'est le chagrin que j'ai eu de ne vous plus voir : j'ai fait vos complimens au *charmant* (1) ; il les a reçus, comme il le devoit, j'en suis contente ; si je prenois autant d'intérêt en lui que M. de Coulanges, je serois plus aise de ce qu'il dit de vous pour lui que pour vous. Madame d'Assigny a gagné son procès tout d'une voix. Envoyez-moi M. de Corbinelli, son appartement est tout prêt ; je l'attends avec une impatience qui mérite qu'il fasse ce petit voyage ; toutes nos beautés attendent, et ne veulent point partir pour la campagne qu'il ne soit arrivé ; s'il abuse de ma simplicité, et que tout ceci se tourne en projet, je romps pour toujours avec lui. Adieu, ma vraie amie. C'est à Madame la Comtesse de Grignan que j'en veux.

(1) C'est-à-dire, Francois de Neuville, Marquis, puis Duc de Villeroi, Pair et Maréchal de France.

A MADAME DE GRIGNAN.

Je n'ai plus de goût pour l'ouvrage, Madame; on ne sait travailler qu'à Grignan; le *charmant* et moi nous en commençâmes un il y a deux jours; vous y aviez beaucoup de part; vous me trouveriez une grande ouvrière à l'heure qu'il est. Il me paroît que le *charmant* vous voudroit bien envoyer des patrons; mais le bruit court que vous ne travaillez point à patrons, et que ceux que vous donnez sont inimitables. Adieu, ma chère Madame, je trouve une grande facilité à me défaire de ma sécheresse, quand je songe que c'est à vous que j'écris.

LETTRE IV.

LA MÊME A LA MÊME.

A Lyon, le 30 Octobre 1672.

Je suis très en peine de vous, ma belle; aurez-vous toujours la fantaisie de faire le bon corps? falloit-il vous mettre sur ce pied-là après avoir été saignée? Je meurs d'impatience d'avoir de vos nouvelles, et il se passera des tems infinis avant que j'en puisse recevoir. Hélas! voici un adieu,

ma délicieuse amie; je m'en vais faire cent lieues pour m'éloigner de vous ! quelle extravagance ! depuis que le jour est pris pour m'en aller à Paris, je suis enragée de penser à tout ce que je quitte; je laisse ma famille, une pauvre famille désolée; et cependant je pars le jour même de la Toussaint pour Bagnols; de Bagnols à Rouane; et puis *vogue la galère.* N'êtes-vous pas ravie du présent que le Roi a fait à M. de Marsillac (1)? N'êtes-vous pas charmée de la lettre que le Roi lui a écrite? Je suis au vingtième livre de l'*Arioste;* j'en suis ravie. Je vous dirai, sans prétendre abuser de votre crédulité, que si j'étois reçue dans votre troupe à Grignan, je me passerois bien mieux de Paris, que je ne me passerai de vous à Paris. Mais, adieu, ma vraie amie, je garde le *charmant* pour la belle Comtesse. Écoutez, Madame, le procédé du *charmant;* il y a un mois que je ne l'ai vu; il est à Neuville (2), outré de tristesse; et quand on prend la liberté de lui en parler, il dit que son exil est long; et voilà les seules paroles qu'il a proférées depuis l'infidélité de son *Alcine;* il hait mortellement la chasse, et il ne fait que

(1) De Grand-Maître de la Garde-robe.

(2) Château de la Maison de Villeroi, à quatre lieues de Lyon.

chasser ; il ne lit plus , ou du moins il ne sait ce qu'il lit, plus de *Solus*, plus d'amusement ; il a un mépris pour les femmes, qui empêche de croire qu'il méprise celle qui outrage son amour et sa gloire ; le bruit court qu'il viendra me dire adieu le jour que je partirai. Je vous manderai le changement qui est arrivé en sa personne. Je suis de votre avis, Madame, je ne comprends point qu'un amant ait tort, parce qu'il est absent; mais qu'il ait tort étant présent, je le comprends mieux ; il me paroît plus aisé de conserver son idée sans défauts pendant l'absence ; *Alcine* n'est pas de ce goût ; le *charmant* l'aime de bien bonne foi ; c'est la seule personne qui m'ait fait croire à l'inclination naturelle ; j'ai été surprise de ce que je lui ai entendu dire là-dessus ; mais que deviendra-t-elle, comme vous dites, cette inclination ? Peut-être arrivera-t-il un jour que le *charmant* croira s'être mépris, et qu'il contera les appâs trompeurs d'*Alcine*. Le bruit de la reconnoissance que l'on a pour l'amour de mon gros cousin (3), se confirme ; je ne crois que médiocrement aux méchantes langues ; mais mon cousin, tout gros qu'il est, a été préféré à des tailles plus fines ; et puis, après un petit un

(3) M. de Louvois, Ministre.

grand ; pourquoi ne voulez-vous pas qu'un gros trouve sa place ? Adieu, Madame, que je hais de m'éloigner de vous !

Venez, mon cher confident (4), que je vous dise adieu ; je ne puis me consoler de ne vous avoir point vu ; j'ai beau songer au chagrin que j'aurois eu de vous quitter, il n'importe ; je préférerois ce chagrin à celui de ne vous avoir point fait connoître les sentimens que j'ai pour vous. Je suis ravie du talent qu'a M. de Grignan pour la friponnerie ; ce talent est nécessaire pour représenter le vraisemblable. Adieu, mon cher Monsieur, quand vous me promettez d'être mon confident, je me repens de n'être pas digne d'accepter une pareille offre ; mais venez vous faire refuser à Paris. Adieu, mon amie ; adieu, Madame la Comtesse, adieu, M. de Corbinelli ; je sens le plaisir de ne vous point quitter en m'éloignant ; mais je sens bien vivement le chagrin d'être assurée de ne trouver aucun de vous où je vais.

Je ne veux point oublier de vous dire que je suis si aise de l'Abbaye que le Roi a donnée à M. le Coadjuteur, qu'il me semble qu'il y a de l'incivilité à ne m'en point faire compliment.

(4) M. de Corbinelli.

LETTRE V.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, ce 29 Décembre 1672.

Le siége de Charleroi est enfin levé (1); je ne vous mande aucun détail de ce qui s'y est passé, sachant que Mademoiselle de Méri en envoie une relation à Madame de Grignan. On ignore jusqu'à présent quelle route le Roi prendra; les uns disent qu'il retournera tout droit à Saint-Germain; les autres qu'il ira en Flandres : nous serons bientôt éclaircis de sa marche; sans vanité je sais des nouvelles à l'arrivée des courriers; c'est chez M. le Tellier (2) qu'ils descendent, et j'y passe mes journées; il est malade, et il paroît que je l'amuse; cela me suffit pour m'obliger à une grande assiduité. Je ne comprends point par quelle aventure vous n'avez pas reçu la lettre de M. de Coulanges, dans laquelle je vous écrivois : c'est une médiocre perte pour vous; j'ai cependant la confiance de croire que

(1) Le Prince d'Orange fut obligé de lever le siége de Charleroi le 22 Décembre 1672.

(2) Madame de Coulanges étoit nièce de M. le Tellier, depuis Chancelier de France.

vous regrettez cette lettre, parce que je vous aime, ma très-belle, et que vous m'avez toujours paru reconnoissante. J'ai été à la messe de minuit; j'ai mangé du petit salé au retour; en un mot, j'ai un assez bon corps cette année pour être digne du vôtre. J'ai fait des visites avec Mme. de la Fayette, je me trouve si bien d'elle que je crois qu'elle s'accommode de moi. Nous avons encore ici Madame de Richelieu; j'y soupe ce soir avec Madame du Fresnoi; il y a grande presse de cette dernière à la Cour, il ne se fait rien de considérable dans l'État où elle n'ait part. Pour Madame Scaron, c'est une chose étonnante que sa vie; aucun mortel, sans exception, n'a commerce avec elle; j'ai reçu une de ses lettres, mais je me garde bien de m'en vanter, de peur des questions infinies que cela attire. Le rendez-vous du beau monde est les soirs chez la Maréchale d'Estrées; Manicamp et ses deux sœurs sont assurément bonne compagnie; Madame de Senneterre s'y trouve quelquefois, mais toujours sous la figure d'Andromaque; on est ennuyé de sa douleur; pour elle, je comprends qu'elle s'en accommode mieux que de son mari; cette raison devroit pourtant lui faire oublier qu'elle est affligée; je la crois de bonne foi, ainsi je la plains. Les

Gendarmes-Dauphins sont dans l'armée de M. le Prince ; il faut espérer qu'on les mettra bientôt en quartier d'hiver, et qu'ils auront un moment pour donner ordre à leurs affaires ; je connois des gens qui en sont accablés. Adieu, ma très-aimable, je vais me préparer pour la grande occasion de ce soir ; il faut être bien modeste pour se coiffer quand on soupe avec Madame du Fresnoi. Permettez-moi de faire mille complimens à Madame de Grignan ; je voudrois bien que ce fût des amitiés, mais vous ne voulez pas.

La Princesse d'Harcourt a paru à la Cour sans rouge par pure dévotion : voilà une nouvelle qui efface toutes les autres ; on peut dire aussi que c'est un grand sacrifice ; Brancas (3) en est ravi. Il vous adore, mon amie, ne le désapprouvez donc pas, lorsqu'il censure les plaisirs que vous avez sans lui ; c'est la jalousie qui l'y oblige ; mais vous ne voudriez de la jalousie que de ceux dont vous pourriez être jalouse ; il faut plaindre Brancas.

(3) Charles de Brancas, père de la Princesse d'Harcourt, et Chevalier d'honneur de la Reine Anne d'Autriche.

LETTRE VI.

MADAME DE LA FAYETTE, A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 30 Décembre 1672.

J'AI vu votre grande lettre à d'Hacqueville, je comprends fort bien tout ce que vous lui mandez sur l'Évêque (1); il faut que le Prélat ait tort, puisque vous vous en plaignez; je montrerai votre lettre à Langlade, et j'ai bien envie encore de la faire voir à Madame du Plessis, car elle est très-prévenue en faveur de l'Évêque. Les Provençaux sont des gens d'un caractère tout particulier.

Voilà un paquet que je vous envoie pour Madame de Northumberland; vous ne comprendrez pas aisément pourquoi je suis chargée de ce paquet; il vient du Comte de Sunderlandt, qui est présentement ici Ambassadeur; il est fort de ses amis; il lui a écrit plusieurs fois; mais n'ayant point de réponse, il croit qu'on arrète ses lettres; et M. de la Rochefoucauld, qu'il voit très souvent, s'est chargé de faire tenir le paquet

(1) De Marseille.

dont il s'agit : je vous supplie donc, commé vous n'êtes plus à Aix, de l'envoyer par quelqu'un de confiance, et d'écrire un mot à Madame de Northumberland, afin qu'elle vous fasse réponse, et qu'elle vous mande qu'elle l'a reçu; vous m'enverrez sa réponse. On dit ici que si M. de Montaigu n'a pas un heureux succès de son voyage, il passera en Italie, pour faire voir que ce n'est pas pour les beaux yeux de Madame de Northumberland qu'il court le pays : mandez-nous un peu ce que vous verrez de cette affaire, et comme quoi il sera traité.

La Marans est dans une dévotion et dans un esprit de douceur et de pénitence, qui ne se peut comprendre : sa sœur (2) qui ne l'aime pas, en est surprise et charmée ; sa personne est changée à n'être pas connoissable ; elle paroît soixante ans. Elle trouva mauvais que sa sœur m'eût conté ce qu'elle lui avoit dit sur cet enfant de M. de Longueville, et elle se plaignit aussi de moi de ce que je l'avois donné au public ; mais des plaintes si douces, que Montalais en étoit confondue pour elle et pour moi ; en sorte que pour m'excuser, elle lui dit que j'étois informée de la belle opinion qu'elle avoit

(2) Mademoiselle de Montalais, fille d'honneur de MADAME Henriette-Anne d'Angleterre.

que j'aimois M. de Longueville ; la Marans avec une justice admirable, répondit que puisque je savois cela, elle s'étonnoit que je n'en eusse dit davantage, et que j'avois raison de me plaindre d'elle. On parla de Mademoiselle de Grignan, elle en dit beaucoup de bien, mais sans affectation. Elle ne voit plus qui que ce soit au monde sans exception : si Dieu fixe cette bonne tête-là, c'est un des grands miracles que j'aie jamais vu.

J'allai hier au Palais Royal avec Mademoiselle de Monaco ; je m'y enrhumai à mourir ; j'y pleurai MADAME (3) de tout mon cœur ; je fus surprise de l'esprit de celle-ci (4), non pas de son esprit agréable, mais de son esprit de bon sens ; elle se mit sur le ridicule de M. de Meckelbourg d'être à Paris présentement, et je vous assure que l'on ne peut mieux dire ; c'est une personne très-opiniâtre et très-résolue, et assurément de bon goût, car elle hait Mademoiselle de Gourdon à ne la pouvoir souffrir. MONSIEUR me fit toutes les caresses du

(3) Henriette-Anne d'Angleterre, morte le 29 Juin 1670.

(4) Élisabeth-Charlotte, Palatine du Rhin, que MONSIEUR, frère unique de Louis XIV, épousa en secondes noces le 21 Novembre 1671.

monde

monde au nez de la Maréchale de Clérembault (5) ; j'étois soutenue de la Fienne, qui la hait mortellement, et à qui j'avois donné à dîner, il n'y a que deux jours. Tous le monde croit que la Comtesse du Plessis (6) va épouser Clérembault.

M. de la Rochefoucauld vous fait cent mille complimens ; il y a quatre ou cinq jours qu'il ne sort point ; il a la goutte en miniature. J'ai mandé à madame du Plessis que vous m'aviez écrit des merveilles de son fils. Adieu, ma belle, vous savez combien je vous aime.

(5) Gouvernante des enfans de MONSIEUR.

(6) Marie-Louise le Loup de Bellenave, veuve d'Alexandre de Choiseul, Comte du Plessis, et remariée depuis à René Gillier de Puygarreau, Marquis de Clérembault, premier Ecuyer de MADAME, Duchesse d'Orléans.

LETTRE VII.

M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD, A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Paris, le 9 Février 1673.

VOUS ne sauriez croire le plaisir que vous m'avez fait de m'envoyer la plus agréable lettre qui ait jamais été écrite; elle a été lue et admirée, comme vous le pouvez souhai-

ter; il me seroit difficile de vous rien envoyer de ce prix-là; mais je chercherai à m'acquitter, sans espérer néanmoins d'en trouver les moyens, dans le soin de votre santé, car vous vous portez si bien, que vous n'avez pas besoin de mes remèdes. Madame la Comtesse (*de la Fayette*) est allée ce matin à Saint Germain remercier le Roi d'une pension de cinq cents écus qu'on lui a donnée sur une Abbaye; cela lui en vaudra mille avec le tems, parce que c'est sur un homme qui a la même pension sur l'Abbé de la Fayette; ainsi ils sont quittes présentement; et quand ce premier mourra, la pension demeurera toujours sur son Abbaye; le Roi a même accompagné ce présent de tant de paroles agréables, qu'il y a lieu d'attendre de plus grandes graces : si je suis le premier à vous apprendre ceci, voilà déjà la lettre de M. de Coulanges à demi-payée; mais qui nous paiera le tems que nous passerons ici sans vous? cette perte est si grande pour moi, que vous seule pouvez m'en récompenser : mais vous ne payez point ces sortes de dettes-là; j'en ai bien perdu d'autres, et pour être ancien créancier, je n'en suis que plus exposé à de telles banqueroutes. L'affaire de M. le Chevalier de Lorraine et de M. de Rohan est heureusement terminée;

le Roi a jugé de leurs intentions, et personne n'a eu dessein de s'offenser. M. le Duc est revenu, M. le Prince arrive dans deux jours; on espère la paix; mais vous ne revenez pas, et c'est assez pour ne rien espérer.

Quoi que vous me disiez de Madame de Grignan, je pense qu'elle ne se souvient guère de moi, je lui rends cependant mille très-humbles graces, ou à vous, de ce que vous me dites de sa part. Ma *mère* (1) est un miroir de dévotion : elle a fait un cantique pour ses ennemis, où *la Reine de Provence* (2) n'est pas oubliée. Embrassez M. l'Abbé (*de Coulanges*) à mon intention, dites-lui qu'après le Marquis de Villeroi, je suis mieux que personne auprès de M. de Coulanges.

Si vous avez de nouvelles de notre pauvre Corbinelli, je vous supplie de m'en donner : j'ai pensé effacer l'épithète, mais j'apprends toujours, à la honte de nos amis, qu'elle ne lui convient que trop.

MADAME DE LA FAYETTE.

Voilà une lettre qui vous dit, ma belle, tout ce que j'aurois à vous dire. Je me porte

(1) Madame de Marans, que M. de la Rochefoucauld appeloit *sa mère*.

(2) C'est-à-dire, Madame de Grignan, que Madame de Marans n'aimoit point.

bien de mon voyage de Saint-Germain. J'y vis votre fils, j'en fis comme du mien ; il est très-joli. Adieu.

LETTRE VIII.

MADAME DE COULANGES,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Paris, ce 24 Février 1673.

Si vous étiez en lieu où je vous pusse conter mes chagrins, ma très-belle, je suis persuadée que je n'en aurois plus. Quand je songe que le retour de Madame de Grignan dépend de la paix, et le vôtre du sien, en faut-il davantage pour me la faire souhaiter bien vivement ? Le Comte Tot a passé l'après-dînée ici : nous avons fort parlé de vous ; il se souvient de tout ce qu'il vous a entendu dire, jugez si sa mémoire ne le rend pas de très-bonne compagnie. Au reste, ma belle, je ne pars plus de S. Germain ; j'y trouve une Dame d'honneur (1) que j'aime, et qui a de la bonté pour moi ; j'y vois peu la Reine ; je couche chez Madame du Fresnoi dans une chambre charmante ; tout cela me fait résoudre à y faire

(1) Madame de Richelieu.

de fréquens voyages. Nos pauvres amis sont repartis, c'est-à-dire, M. de la Trousse (2), sur la nouvelle qu'a eue le Roi d'une révolte en Franche-Comté : comme il n'aimeroit point que les Espagnols envoyassent des troupes qui passeroient sur ses terres, il a nommé Vaubrun et la Trousse pour aller commander en ce pays-là. La Trousse a beaucoup de peine à se réjouir de cette distinction ; cependant c'en est une, qui pourroit ne pas déplaire à un homme moins fatigué de voyages, celui-ci joindra la campagne ; cela est fort triste pour ses amis ; le Guidon (3) nous demeure ; mais ce n'étoit point trop *de tout.* Je menai ce Guidon avant-hier à Saint-Germain ; nous dînâmes chez Madame de Richelieu, il est aimé de tout le monde presque autant que de moi. *Mithridate* (4) est une pièce charmante ; on y pleure ; on y est dans une continuelle admiration ; on la voit trente fois, on la trouve plus belle la trentième que la première. *Pulchérie* n'a point réussi. Notre ami Brancas a la fièvre, et une fluxion sur la

(2) Capitaine des Gendarmes-Dauphins.

(3) M. de Sévigné étoit Guidon des Gendarmes-Dauphins.

(4) Tragédie de Racine représentée pour la première fois en Janvier 1673.

poitrine; je l'irai voir demain. Je n'ai point vu votre Cardinal (5); j'en ai toujours eu envie, mais il s'est toujours trouvé quelque chose qui m'en a empèchée. La belle Ludre est la meilleure de mes amies; elle me veut toujours mener chez Madame *Talpon* quand les *pougies* (6) sont allumées. Le Marquis de Villeroi est si amoureux qu'on lui fait voir ce que l'on veut; jamais aveuglement n'a été pareil au sien; tout le monde le trouve digne de pitié, et il me paroît digne d'envie, il est plus charmé qu'il n'est *charmant;* il ne compte pour rien sa fortune, mais la belle compte Caderousse pour quelque chose; et puis un autre pour quelque chose encore; un, deux, trois, c'est la pure vérité; fi, je hais les médisances. J'embrasse Madame la Comtesse de Grignan; je voudrois bien qu'elle fût heureusement accouchée, qu'elle ne fût plus grosse, et qu'elle vînt ici désabuser de tout ce qu'on y admire. Adieu, ma véritable amie, *vos petites entrailles* (7) se portent bien; elles sont farouches, elles ont les cheveux coupés, elles

(5) De Retz.

(6) Selon la manière de prononcer de Madame de Ludre.

(7) Madame de Sévigné nommoit ainsi la fille de Madame de Grignan, qui étoit née le 15 Novembre 1670.

sont très-bien vêtues. Madame Scaron ne paroît point, j'en suis très-fâchée; je n'ai rien cette année de tout ce que j'aime; l'Abbé Têtu et moi, nous sommes contraints de nous aimer. *Mademoiselle* a songé que vous étiez très-malade; elle s'éveilla en pleurant; elle m'a ordonné de vous le mander.

LETTRE IX.

MADAME DE LA FAYETTE,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Paris, le 27 Février 1673.

MONSIEUR de Bayard et M. de la Fayette arrivent dans ce moment; cela fait, ma belle, que je ne vous puis dire que deux mots de votre fils; il sort d'ici, et m'est venu dire adieu, et me prier de vous écrire ses raisons sur l'argent; elles sont si bonnes que je n'ai pas besoin de vous les expliquer fort au long; car vous voyez d'où vous êtes la dépense d'une campagne qui ne finit point; tout le monde est au désespoir et se ruine; il est impossible que votre fils ne fasse pas un peu comme les autres; et de plus, la grande amitié que vous avez pour Madame de Grignan, fait qu'il en faut témoigner à son frère. Je

laisse au grand d'Hacqueville à vous en dire davantage. Adieu, ma très-chère.

LETTRE X.

MADAME DE COULANGES,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 20 Mars 1673.

Je souhaite trop vos reproches pour les mériter; non, ma belle, la période ne m'emporte point; je vous dis que je vous aime par la raison que je le sens véritablement; et même je suis plus vive pour vous que je ne vous le dis encore. Nous avons enfin retrouvé Madame Scaron, c'est-à-dire, que nous savons où elle est; car pour avoir commerce avec elle, cela n'est pas aisé. Il y a, chez une de ses amies, un certain homme qui la trouve si aimable et de si bonne compagnie, qu'il souffre impatiemment son absence; elle est cependant plus occupée de ses anciens amis qu'elle ne l'a jamais été; elle leur donne le peu de tems qu'elle a, avec un plaisir qui fait regretter qu'elle n'en ait pas davantage. Je suis assurée que vous trouvez que deux mille écus de pension sont médiocres; j'en conviens, mais cela s'est fait d'une

d'une manière qui peut laisser espérer d'autres graces. Le Roi vit l'état des pensions, il trouva deux mille francs pour Madame Scaron, il les raya, et mit deux milles écus. Tout le monde croit la paix; mais tout le monde est triste d'une parole que le Roi a dite, qui est que paix ou guerre, il n'arriveroit à Paris qu'au mois d'Octobre. Je viens de recevoir un jeune Guidon (1); il s'adresse à moi (2) pour demander son congé; et ses raisons sont si bonnes, que je ne doute pas que je ne l'obtienne. J'ai vu une lettre admirable que vous avez écrite à M. de Coulanges; elle est si pleine de bon sens et de raison, que je suis persuadée que ce seroit méchant signe pour quelqu'un, qui trouveroit à y répondre. Je promis hier à Madame de la Fayette qu'elle la verroit; je la trouvai tête-à-tête avec *un appelé* M. le Duc; on regretta le tems que vous étiez à Paris; on vous y souhaita; mais hélas, qu'ils sont inutiles les souhaits! et cependant on ne sauroit se corriger d'en faire. M. de Grignan ne s'est point du tout rouillé en Province; il a un très-bon air à la Cour; mais il trouve qu'il lui manque quelque chose, nous som-

(1) M. de Sévigné.

(2) Madame de Coulanges étoit cousine-germaine de de M. de Louvois.

mes de son avis; nous trouvons qu'il lui manque quelque chose. J'ai mandé à M. de la Trousse ce que vous m'écrivez de lui; si ma lettre va jusqu'à lui, je ne doute pas qu'il ne vous en remercie; je crois que le secret miraculeux qu'il avoit de faire comme les gens les plus riches, lui manque dans cette occasion; il me paroît accablé sans ressource. Madame du Fresnoi fait une figure si considérable, que vous en seriez surprise; elle a effacé Mademoiselle de S.... sans miséricorde; on avoit tant vanté la beauté de cette dernière, qu'elle n'a plus paru belle; elle a les plus beaux traits du monde; elle a le teint admirable; mais elle est décontenancée, et elle ne le veut pas paroître; elle rit toujours, elle a méchante grace. *Madame* fera souvent voir de nouvelles beautés; l'ombre d'une galanterie l'oblige à se défaire de ses filles; ainsi, je crois que celles qui lui demeureront, se trouveront plus à plaindre que les autres. Mademoiselle de L...... la quitte. Madame de Richelieu m'a priée de vous faire mille complimens de sa part. Adieu, ma très-aimable belle, j'embrasse, avec votre permission et la sienne, Madame la Comtesse de Grignan; n'est-elle point encore accouchée? M. de Coulanges m'a assurée qu'il vous enverroit *Mithridate*. On

me peint aujourd'hui pour M. de Grignan ; je croyois avoir renoncé à la peinture. L'histoire du *charmant* est pitoyable ; je la sais.... *Orondate* (3) étoit peu amoureux auprès de lui ; il n'y a que lui au monde qui sache aimer : c'est le plus joli homme, et son *Alcine*, la plus indigne femme.

(3) Héros de Roman.

LETTRE XI.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, le 10 Avril 1673.

Il est minuit, c'est une raison pour ne vous point écrire ; j'en suis enragée ; j'avois résolu de répondre à votre aimable lettre ; mais voici, ma chère amie, ce qui m'en a empêchée ; M. de la Rochefoucauld a passé le jour avec moi, je lui ai fait voir M. du Fresnoi, il en est tout éperdu. Je suis ravie que Madame de Grignan ne soit plus qu'accablée de lassitude ; la surprise et l'inquiétude que j'ai eues de son mal, me devoient faire attendre à toute la joie que j'ai du retour de sa santé ; c'est une barbarie que de souhaiter des enfans. Je ne veux pas oublier ce qui m'est arrivé ce matin ; on m'a dit : Ma-

dame, voilà un laquais de Madame de Thianges; j'ai ordonné qu'on le fît entrer. Voici ce qu'il avoit à me dire : *Madame, c'est de la part de Madame de Thianges, qui vous prie de lui envoyer la lettre du cheval de Madame de Sévigné, et celle de la prairie.* J'ai dit au laquais que je les porterois à sa maîtresse, et je m'en suis défaite. Vos lettres font tout le bruit qu'elles méritent, comme vous voyez; il est certain qu'elles sont délicieuses, et vous êtes comme vos lettres. Adieu, ma très-aimable belle; j'embrasse bien doucement cette belle Comtesse, de peur de lui faire mal : j'ai bien senti, je vous jure, sa fâcheuse aventure; je souhaite plus que je ne l'espère, qu'elle ne soit jamais exposée à de pareils accidens. Le Roi dit hier qu'il partiroit le 25 sans aucune remise.

LETTRE XII.

MADAME DE LA FAYETTE,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Paris, le 15 Avril 1673.

MADAME de Northumberland me vint voir hier, j'avois été la chercher avec Madame de Coulanges; elle me parut une femme qui

a été fort belle, mais qui n'a plus un seul trait de visage qui se soutienne, ni où il soit resté le moindre air de jeunesse; j'en fus surprise; elle est avec cela mal habillée, point de grace, enfin, je n'en fus point du tout éblouie; elle me parut entendre fort bien tout ce qu'on dit, ou pour mieux dire, ce que je dis, car j'étois seule. M. de la Rochefoucauld et M. de Thianges, qui avoient envie de la voir, ne vinrent que comme elle sortoit. Montaigu m'avoit mandé qu'elle viendroit me voir, je lui ai fort parlé d'elle; il ne fait aucune façon d'être embarqué à son service, et paroît très-rempli d'espérance. M. de Chaulnes partit hier, et le Comte Tot aussi; ce dernier est très-affligé de quitter la France; je l'ai vu quasi tous les jours, pendant qu'il a été ici; nous avons traité votre chapitre plusieurs fois. La Maréchale de Gramont s'est trouvée mal, d'Hacqueville y a été toujours courant lui mener un médecin; il est, en vérité, un peu étendu dans ses soins. Adieu, mon amie, j'ai le sang si échauffé, et j'ai tant eu de tracas ces jours passés, que je n'en puis plus; je voudrois bien vous voir pour me rafraîchir le sang.

LETTRE XIII.

LA MÊME A LA MÊME.

Paris, le 19 Mai 1673.

Je vais demain à Chantilly; c'est ce même voyage que j'avois commencé l'année passée jusque sur le pont neuf, où la fièvre me prit; je ne sais pas s'il arrivera quelque chose d'aussi bizarre, qui m'empêche encore de l'exécuter; nous y allons la même compagnie, et rien de plus.

Madame du Plessis étoit si charmée de votre lettre qu'elle me l'a envoyée; elle est enfin partie pour sa Bretagne. J'ai donné vos lettres à Langlande, qui m'en a paru très-content; il honore toujours beaucoup M. de Grignan. Montaigu s'en va, on dit que ses espérances seront renversées; je crois qu'il y a quelque chose de travers dans l'esprit de la Nymphe (1). Votre fils est amoureux comme un perdu de Mademoiselle de Poussai, il n'aspire qu'à être aussi transi que la Fare. M. de la Rochefoucauld dit que l'ambition de Sévigné est de mourir d'un amour qu'il n'a pas; car nous ne le tenons pas du bois dont on fait les fortes passions. Je suis

(1) Madame de Northumberland.

dégoûtée de celle de la Fare, elle est trop grande et trop esclave ; sa maîtresse ne répond pas au plus petit de ses sentimens ; elle soupa chez Longueil à une musique le soir même qu'il partit ; souper en compagnie, quand son amant part, et qu'il part pour l'armée, me paroît un crime capital ; je ne sais pas si je m'y connois. Adieu, ma belle.

LETTRE XIV.

LA MÊME A LA MÊME.

Paris, le 26 Mai 1673.

Si je n'avois la migraine, je vous rendrois compte de mon voyage de Chantilly, et je vous dirois que de tous les lieux que le soleil éclaire, il n'y en a point un pareil à celui-là ; nous n'y avons pas eu un trop beau tems ; mais la beauté de la chasse dans des carrosses vîtrés a suppléé à ce qui nous manquoit. Nous y avons été cinq ou six jours ; nous vous y avons extrêmement souhaitée, non-seulement par amitié, mais parce que vous êtes plus digne que personne du monde d'admirer ces beautés-là. J'ai trouvé ici à mon retour deux de vos lettres. Je ne pus faire achever celle-ci vendredi, et je ne puis

l'achever moi-même aujourd'hui, dont je suis bien fâchée; car il me semble qu'il y a long-tems que je n'ai causé avec vous. Pour répondre à vos questions, je vous dirai que Madame de Brissac (1) est toujours à l'hôtel de Conty, environnée de peu d'amans, et d'amans peu propres à faire du bruit, de sorte qu'elle n'a pas grand besoin *du manteau de Sainte Ursule*. Le premier Président de Bordeaux est amoureux d'elle comme un fou; il est vrai que ce n'est pas d'ailleurs une tête bien timbrée. M. le Premier et ses enfans sont aussi fort assidus auprès d'elle; M. de Montaigu ne l'a, je crois, point vue de ce voyage-ci, de peur de déplaire à Madame de Northumberlaud, qui part aujourd'hui; Montaigu l'a devancée de deux jours; tout cela ne laisse pas douter qu'il ne l'épouse. Madame de Brissac joue toujours la désolée, et affecte une très-grande négligence. La Comtesse du Plessis a servi de Dame d'honneur deux jours avant que MONSIEUR soit parti; sa belle-mère (2) n'y avoit pas voulu consentir auparavant. Elle

(1) Gabrielle-Louise de Saint-Simon, Duchesse de Brissac.

(2) Colombe le Charron, femme de César, Duc de Choiseul, Pair et Maréchal de France, et première Dame d'honneur de MADAME.

n'égratigne point Madame de Monaco; je crois qu'elle se fait justice, et qu'elle trouve que la seconde place de chez MADAME est assez bonne pour la femme de Clérambault; elle le sera assurément dans un mois, si elle ne l'est déjà.

Nous allons dîner à Livry, M. de la Rochefoucauld, Morangis, Coulanges et moi; c'est une chose qui me paroît bien étrange d'aller dîner à Livry, et que ce ne soit pas avec vous. L'Abbé Têtu (3) est allé à Fontevraud; je suis trompée, s'il n'eût mieux fait de n'y pas aller, et si ce voyage-là ne déplaît à des gens à qui il est bon de ne pas déplaire.

L'on dit que Madame de Montespan est demeurée à Courtray. Je reçois une petite lettre de vous; si vous n'avez pas reçu des miennes, c'est que j'ai bien eu des tracas, je vous conterai mes raisons quand vous serez ici. M. le Duc s'ennuie beaucoup à Utrecht; les femmes y sont horribles; voici un petit conte sur ce sujet: il se familiarisoit avec une jeune femme de ce pays-là,

(3) Il ne faut point confondre l'Abbé Têtu, dont il sera souvent parlé dans ces Lettres, avec un autre Abbé Têtu, qui avoit été Aumônier ordinaire de MADAME, et qui étoit comme le premier de l'Académie Françoise. Celui dont il s'agit étoit un homme de beaucoup d'esprit, et de très-bonne compagnie.

pour se désennuyer apparemment ; et comme les familiarités étoient sans doute un peu grandes, elle lui dit : *Pour Dieu, Monseigneur, V. A. a la bonté d'être trop insolente.* C'est Briole qui m'a écrit cela ; j'ai jugé que vous en seriez charmée, comme moi. Adieu, ma belle, je suis tout à vous assurément.

LETTRE XV.

LA MÊME A LA MÊME.

Paris, le 30 Juin 1673.

Hé bien, hé bien, ma belle, qu'avez-vous à crier comme un aigle? Je vous mande que vous attendiez à juger de moi, quand vous serez ici ; qu'y a-t-il de si terrible à ces paroles? mes journées sont remplies ; il est vrai que Bayard est ici, et qu'il fait mes affaires ; mais quand il a couru tout le jour pour mon service, écrirai-je ? encore faut-il lui parler. Quand j'ai couru, moi, et que je reviens, je trouve M. de la Rochefoucauld, que je n'ai point vu de tout le jour ; écrirai-je ? M. de la Rochefoucauld et Gourville sont ici, écrirai-je ? mais quand ils sont sortis ; ah ! quand ils sont sortis, il est onze

heures, et je sors, moi; je couche chez nos voisins, à cause qu'on bâtit devant mes fenêtres: mais l'après-dînée, j'ai mal à la tête; mais le matin, j'y ai mal encore, et je prends des bouillons d'herbes qui m'enivrent. Vous êtes en Provence, ma belle, vos heures sont libres, et votre tête encore plus: le goût d'écrire vous dure encore pour tout le monde; il m'est passé pour tout le monde; et si j'avois un amant qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprois avec lui. Ne mesurez donc point notre amitié sur l'écriture; je vous aimerai antant, en ne vous écrivant qu'une page en un mois, que vous, en m'en écrivant dix en huit jours; quand je suis à Saint-Maur, je puis écrire, parce que j'ai plus de tête et plus de loisir; mais je n'ai pas celui d'y être, je n'y ai passé que huit jours de cette année, Paris me tue. Si vous saviez comme je ferois ma cour à des gens à qui il est très-bon de la faire, d'écrire souvent toutes sortes de folies, et combien je leur en écris peu, vous jugeriez aisément que je ne fais pas ce que je veux là-dessus. Il y a aujourd'hui trois ans que je vis mourir MADAME; je relus hier plusieurs de ses lettres, je suis toute pleine d'elle. Adieu, ma très-chère, vos défiances seules composent votre unique défaut, et la seule chose qui

peut me déplaire en vous. M. de la Rochefoucauld vous écrira.

LETTRE XVI.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, ce 14 Juillet 1693.

VOICI ce que j'ai fait depuis que je ne vous ai écrit : j'ai eu deux accès de fièvre ; il y a six mois que je n'ai été purgée : on me purge une fois, on me purge deux, le lendemain de la deuxième, je me mets à table; ah, ah ! j'ai mal au cœur, je ne veux point de potage; mangez donc un peu de viande; non, je n'en veux point; mais vous mangerez du fruit; je crois qu'oui; hé bien, mangez-en donc; je ne saurois, je mangerai tantôt; que l'on m'ait ce soir un potage et un poulet; voici le soir, voilà un potage et un poulet; je n'en veux point; je suis dégoûtée, je m'en vais me coucher, j'aime mieux dormir que de manger. Je me couche, je me tourne, je me retourne, je n'ai point de mal, mais je n'ai point de sommeil aussi; j'appelle, je prends un livre, je le referme; le jour vient, je me lève, je vais à la fenêtre, quatre heures sonnent, cinq heures, six heures; je me recouche, je m'endors jusqu'à sept, je me lève

à huit, je me mets à table à douze inutilement, comme la veille; je me remets dans mon lit le soir, inutilement, comme l'autre nuit. Êtes-vous malade? nani: êtes-vous plus foible? nani. Je suis dans cet état trois jours et trois nuits; je redors présentement; mais je ne mange encore que par machine, comme les chevaux, en me frottant la bouche de vinaigre; du reste, je me porte bien, et je n'ai pas même si mal à la tête. Je viens d'écrire des folies à M. le Duc; si je puis, j'irai dimanche à Livry pour un jour ou deux. Je suis très-aise d'aimer Madame de Coulanges à cause de vous. Résolvez-vous, ma belle, de me voir soutenir toute ma vie, à la pointe de mon éloquence, que je vous aime plus encore que vous ne m'aimez; j'en ferois convenir Corbinelli en un demi-quart-d'heure; au reste, mandez-moi bien de ses nouvelles; tant de bonnes volontés seront-elles toujours inutiles à ce pauvre homme? pour moi, je crois que c'est son mérite qui leur porte malheur; Segrais porte aussi guignon; Madame de Thianges est des amies de Corbinelli, Madame Scaron, mille personnes, et je ne lui vois plus aucune espérance de quoi que ce puisse être; on donne des pensions aux beaux esprits; c'est un fonds abandonné à cela; il en mérite mieux que

tous ceux qui en ont; point de nouvelles, on ne peut rien obtenir pour lui. Je dois voir demain Madame de Vill....; c'est une certaine ridicule à qui M. d'Ambres a fait un enfant; elle l'a plaidé, et a perdu son procès; elle conte toutes les circonstances de son aventure; il n'y a rien au monde de pareil; elle prétend avoir été forcée; vous jugez bien que cela conduit à de beaux détails. La Marans est une sainte; il n'y a point de raillerie; cela me paroît un miracle. La Bonnetot est dévote aussi; elle a ôté son œil de verre; elle ne met plus de rouge ni de boucles. Madame de Monaco ne fait pas de même; elle me vint voir l'autre jour bien blanche; elle est favorite et engouée de cette MADAME-ci tout comme de l'autre; cela est bizarre. Langlade s'en va demain en Poitou pour deux ou trois mois. M. de Marsillac est ici; il part lundi pour aller à Barège, il ne s'aide pas de son bras. Madame la Comtesse du Plessis va se marier; elle a pensé acheter Frène. M. de la Rochefoucauld se porte très-bien; il vous fait mille et mille complimens, et à Corbinelli. Voici une question entre deux maximes :

On pardonne les infidélités, mais on ne les oublie point.
On oublie les infidélités, mais on ne les pardonne point.

» Aimez-vous mieux avoir fait une infi-
» délité à votre amant, que vous aimez pour-
» tant toujours, ou qu'il vous en ait fait une,
» et qu'il vous aime aussi toujours « ? On n'entend pas par infidélité avoir quitté pour un autre, mais avoir fait une faute considérable. Adieu, je suis bien en train de jaser; voilà ce que c'est de ne point manger et de ne point dormir. J'embrasse Madame de Grignan et toutes ses perfections.

LETTRE XVII.

LA MÊME A LA MÊME.

Paris, ce 4 Septembre 1673.

Je suis à Saint-Maur; j'ai quitté toutes mes affaires et tous mes maris; j'ai mes enfans et le beau tems; cela me suffit; je prends des eaux de Forges; je songe à ma santé; je ne vois personne; je ne m'en soucie point du tout; tout le monde me paroît si attaché à ses plaisirs, et à des plaisirs qui dépendent entièrement des autres, que je me trouve avoir un don des Fées d'être de l'humeur dont je suis. Je ne sais si Madame de Coulanges ne vous aura point mandé une conversation d'une après-dînée de chez Gourville, où étoient Madame Scaron et l'Abbé Têtu,

sur les personnes *qui ont le goût au-dessus ou au-dessous de leur esprit*; nous nous jetâmes dans des subtilités où nous n'entendions plus rien : si l'air de Provence, qui subtilise encore toutes choses, vous augmente nos visions là-dessus, vous serez dans les nues. *Vous avez le goût au-dessus de votre esprit, et M. de la Rochefoucauld aussi, et moi encore, mais pas tant que vous deux.* Voilà des exemples qui vous guideront. M. de Coulanges m'a dit que votre voyage étoit encore retardé; pourvu que vous rameniez Madame de Grignan, je n'en murmure pas; si vous ne la ramenez point, c'est une trop longue absence. Mon goût augmente à vue d'œil pour la Supérieure du Calvaire; j'espère qu'elle me rendra bonne. Le Cardinal de Retz est brouillé pour jamais avec moi, de m'avoir refusé la permission d'entrer chez elle; je la vois quasi tous les jours; j'ai vu enfin son visage (1); il est agréable, et l'on s'apperçoit bien qu'il a été beau; elle n'a que quarante ans, mais l'austérité de sa règle l'a fort changée. M. de Grignan a fait des merveilles d'avoir écrit à la Marans; je n'ai pas été si sage, car je fus l'autre jour chercher

(1) Les Religieuses du Calvaire ont leur voile baissé au parloir, excepté pour leurs proches parens, ou dans des cas particuliers.

Madame

Madame de Schomberg (2), et je ne la demandai point. Adieu, ma belle, je souhaite votre retour avec une impatience digne de notre amitié.

J'ai reçu les cinq cents livres il y a longtems. Il me semble que l'argent est si rare qu'on n'en devroit point prendre de ses amis: faites mes excuses à M. l'Abbé (*de Coulanges*) de ce que je l'ai reçu.

(2) Madame de Schomberg et Madame de Marans étoient logées dans la même maison.

LETTRE XVIII.

MADAME DE SÉVIGNÉ,

A MADAME DE LA FAYETTE.

Paris, le mardi 24......

Vous savez, ma belle, qu'on ne se baigne pas tous les jours; de sorte que, pendant les trois jours que je n'ai pu me mettre dans la rivière, j'ai été à Livry; d'où je revins hier, avec dessein d'y retourner quand j'aurai achevé mes bains, et que notre Abbé aura fait quelques petites affaires qu'il a encore ici. La veille de mon départ pour Livry, j'allai voir Mademoiselle, qui me fit les plus grandes caresses du monde; je lui fis

vos complimens, et elle les reçut fort bien; du moins ne me parut-il pas qu'elle eût rien sur le cœur; j'étois allée avec Mademoiselle de Rambouillet, M. de Valençai et Madame de Lavardin; présentement elle s'en va à la Cour, et cet hiver, elle sera si aise qu'elle fera bonne chère à tout le monde. Je ne sais point de nouvelles pour vous mander aujourd'hui; car il y a trois jours que je n'ai vu *la gazette* (1). Vous saurez pourtant que Madame des N** est morte, et que Trévigni, son amant, en a pensé mourir de douleur; pour moi, j'aurois voulu qu'il en fût mort pour l'honneur des Dames. Je suis toujours couperosée, ma pauvre petite, et je fais toujours des remèdes; mais comme je suis entre les mains de Bourdelot, qui me purge avec des melons et de la glace, et que tout le monde me vient dire que cela me tuera; cette pensée me met dans une telle incertitude, qu'encore que je me trouve bien de ce qu'il m'ordonne, je ne le fais pourtant qu'en tremblant. Adieu, ma très-chère, vous savez bien qu'on ne peut vous aimer plus tendrement que je fais.

(1) C'est-à-dire, Madame de Lavardin qui aimoit beaucoup les nouvelles, et qui en quêtoit partout.

LETTRE XIX.

LA MÊME,

A MONSIEUR DE COULANGES.

A Orléans, mercredi 11 Septembre 1675.

Nous voici arrivés sans aucune aventure ; je me suis reposée cette nuit, comme je vous l'avois dit, dans le lit de Thoury. Nous avons trouvé ce matin deux grands vilains pendus à des arbres sur le grand chemin ; nous n'avons pas compris pourquoi des pendus ; car le bel air des grands chemins, il me semble que ce sont des roués ; nous avons été occupés à deviner cette nouveauté ; ils faisoient une fort vilaine mine, et j'ai juré que je vous le manderois. A peine sommes-nous descendus ici que voilà vingt bateliers autour de nous, chacun faisant valoir la qualité des personnes qu'il a menées, et la beauté de son bateau ; jamais les couteaux de Nogent, ni les chapelets de Chartre n'ont fait plus de bruit. Nous avons été long-tems à choisir ; l'un nous paroissoit trop jeune, l'autre trop vieux ; l'un avoit trop d'envie de nous avoir, cela nous paroissoit d'un gueux, dont le bateau étoit

pourri ; l'autre étoit glorieux d'avoir mené M. de Chaulnes : enfin, la prédestination a paru visible sur un grand garçon fort bien fait, dont la moustache et le procédé nous ont décidés. Adieu donc, mon vrai cousin, nous allons voguer sur la belle Loire ; elle est un peu sujette à se déborder ; mais elle en est plus douce.

LETTRE XX.

LA MÊME,

AU MARQUIS DE SÉVIGNÉ SON FILS.

A Paris, le 5 Août 1684.

Il faut qu'en attendant vos lettres, je vous conte une fort jolie petite histoire. Vous avez regretté Mademoiselle de *** ; vous avez mis au rang de vos malheurs de ne l'avoir point épousée ; vos meilleures amies étoient révoltées contre votre bonheur ; c'étoient Madame de Lavardin et Madame de la Fayette, qui vous coupoient la gorge ; une fille de qualité, bien faite, avec cent mille écus ; ne faut-il pas être bien destiné à n'être jamais établi, et à finir sa vie comme un misérable, pour ne pas profiter des partis de cette conséquence, quand ils sont

entre nos mains? Le Marquis de ** n'a pas été si difficile, la voilà bien établie; il faut être bien maudit pour avoir manqué cette affaire-là : voyez la vie qu'elle mène; c'est une sainte, c'est l'exemple de toutes les femmes. Il est vrai, mon très-cher, jusqu'à ce que vous ayez épousé Mademoiselle de Mauron (1), vous avez été prêt à vous pendre; vous ne pouviez mieux faire; mais attendons la fin. Toutes ces belles dispositions de sa jeunesse, qui faisoient dire à Madame de la Fayette qu'elle n'en auroit pas voulu pour son fils avec un million, s'étoient heureusement tournées du côté de Dieu; c'étoit son amant, c'étoit l'objet de son amour; tout s'étoit réuni à cette unique passion; mais comme tout est extrême dans cette créature, sa tête n'a pas pu soutenir l'excès du zèle et de l'ardente charité dont elle étoit possédée; et pour contenter ce cœur de Madelaine, elle a voulu profiter des bons exemples, et des bonnes lectures de la vie des SS. Pères du désert et des Saintes Pénitentes; elle a voulu être le Dom Quichotte de de ces admirables histoires; elle partit, il y a quinze jours, de chez elle à quatre heu-

(1) Jeanne-Marguerite de Bréhand de Mauron, que M. de Sévigné avoit épousée le 8 du mois de Février précédent.

res du matin avec cinq ou six pistoles, et un petit laquais ; elle trouva dans le faubourg une chaise roulante, elle monte dedans, et s'en va à Rouen toute seule, assez déchirée, assez barbouillée, de crainte de quelque mauvaise rencontre ; elle arrive à Rouen, elle fait son marché de s'embarquer dans un vaisseau qui va aux Indes ; c'est là où Dieu l'appelle, c'est où elle veut faire pénitence ; c'est où elle a vu sur la carte des endroits qui l'invitent à finir sa vie sous le sac et sur la cendre ; c'est là où l'Abbé Zozime (2) la viendra communier quand elle mourra ; elle est contente de sa résolution ; elle voit bien que c'est justement cela que Dieu demande d'elle ; elle renvoie le petit laquais en son pays ; elle attend avec impatience que le vaisseau parte ; il faut que son bon Ange la console de tous les momens qui retardent son départ ; elle a saintement oublié son mari, sa fille, son père et toute sa famille ; elle dit à toute heure :

Çà courage, mon cœur, point de foiblesse humaine.

Il paroît qu'elle est exaucée ; elle touche au moment bienheureux, qui la sépare pour

(2) Fameux solitaire du VIe. siècle, qui venoit communier tous les ans Sainte-Marie Égyptienne la nuit du jeudi au vendredi-saint dans un désert sur les bords du Jourdain. *Voyez la Vie des Pères du Désert.*

jamais de notre continent ; elle suit la loi de l'évangile ; elle quitte tout pour suivre Jésus-Christ. Cependant on s'apperçoit dans sa maison qu'elle ne revient point dîner ; on va aux Eglises voisines ; elle n'y est pas ; on croit qu'elle viendra le soir, point de nouvelles ; on commence à s'étonner, on demande à ses gens, ils ne savent rien ; elle a un petit laquais avec elle ; elle sera sans doute à Port-Royal-des-Champs ; elle n'y est pas ; où pourra-t-elle être ? on court chez le Curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas ; le Curé dit qu'il a quitté depuis long-tems le soin de sa conscience, et que la voyant toute pleine de pensées extraordinaires, et de désirs immodérés de la Thébaïde, comme il est homme tout simple et tout vrai, il n'a point voulu se mêler de sa conduite ; on ne sait plus à qui avoir recours ; un jour, deux, trois, six jours, on envoie à quelques ports de mer, et par un hasard étrange, on la trouve à Rouen sur le point de s'en aller à Dieppe, et de là au bout du monde. On la prend, on la ramène bien joliment, elle est un peu embarrassée.

J'allois, j'étois ; l'amour a sur moi tant d'empire.

Une confidente déclare ses desseins ; on est affligé dans la famille ; on veut cacher

cette folie au mari, qui n'est pas à Paris, et qui aimeroit mieux une galanterie qu'une telle équipée. La mère du mari pleura avec Madame de Lavardin, qui pâme de rire, et qui dit à ma fille : Me pardonnez-vous d'avoir empêché que votre frère n'ait épousé cette infante? On conte aussi cette tragique histoire à Madame de la Fayette, qui me l'a répétée avec plaisir, et qui me prie de vous demander si vous êtes encore bien en colère contre elle; elle soutient qu'on ne peut jamais se repentir de n'avoir pas épousé une folle. On n'ose en parler à Mademoiselle de Grignan, son amie, qui mâchonne quelque chose d'un pèlerinage, et se jette pour avoir plutôt fait, dans un profond silence. Que dites-vous de ce petit récit? vous a-t-il ennuyé? n'êtes-vous pas content? Adieu, mon fils. M. de Schomberg marche en Allemagne avec vingt-cinq mille hommes : c'est pour faire venir plus promptement la signature de l'Empereur (3). La gazette vous dira le reste.

(3) Il s'agissoit d'une trève conclue à Ratisbonne, et qui fut publiée à Paris le 5 Octobre suivant.

LETTRE

LETTRE XXI.

MONSIEUR DE COULANGES, A MADAME DE GRIGNAN.

A Bâville, ce 26 Avril 1685.

J'ÉTOIS fort en peine de vous, Madame, et de M. votre mari; je l'étois fort aussi de Madame votre mère, dont je ne vois plus les sacrés caractères; enfin, mon attachement pour tout ce qui vous regarde, commençoit à troubler le doux repos que j'ai ici, quand votre messager m'a rendu votre lettre. J'ai été fort aise d'apprendre de vos nouvelles, mais fâché en même tems que cette maudite fièvre soit venue ainsi mal à propos rompre tous nos desseins. Ceux de M. de Lamoignon sont de passer ici encore toute la semaine prochaine, pour ne s'en retourner à Paris que le dimanche 6 de Mai; pour moi, je vivrai, au jour le jour, c'est-à-dire, que si je trouve quelqu'un qui veuille me ramener à Paris, je n'en perdrai point l'occasion, parce que je serai bien-aise d'aller faire un tour à Versailles, et qu'il est bon même que je sache des nouvelles de M. de Seignelay touchant le voyage de Langue-

doc; mais aussi, comme ce quelqu'un peut ne se point trouver, et que M. de Lamoignon proteste qu'il aimeroit mieux mourir, que de me prêter une voiture, je pourrai très-bien ne m'en aller à Paris qu'avec lui. J'écrivis hier à Versailles, pour qu'on me mandât quelques nouvelles de ce pays-là; et selon qu'elles seroient, il faudroit bien pourtant que je m'en retournasse à Paris, quand ce devroit être par la carriole de Dourdan, qui passe souvent au bout de l'avenue de Bâville. C'est là, Madame, tout ce que je vous puis dire de mon séjour en ce pays-ci; envoyez quelquefois un mot de vos nouvelles à l'hôtel d'Angoulême; et j'aurai soin de vous avertir aussi par quelque petit mot du parti que je prendrai. Je suis fort aise que M. de Chaulnes vende Magny; il y a longtems que j'approuve qu'il s'en défasse. Voilà donc Madame de Sévigné (1) à Rennes entre les mains des Capucins; je prie Dieu qu'ils la guérissent; mais il me paroît bien cruel qu'elle se fasse une nécessité de demeurer en Bretagne, parce que l'Abbé, par tous ses calculs, trouve que le bien des affaires de sa nièce veut qu'elle y soit jusques au mois de Sep-

(1) Madame de Sévigné avoit alors une plaie à la jambe, dont deux Capucins, qui se mêloient de Médecine et de Chirurgie, avoient entrepris de la guérir.

tembre. Je vous assure que je suis dans une véritable inquiétude de son mal ; vous m'obligerez fort de lui mander la part que j'y prends. La campagne est charmante ; le rossignol et le verd naissant sont dans tout leur triomphe; il ne nous manque que des feuilles assez larges pour nous garantir des rayons du soleil ; car le chaud est cruel : M. de Lamoignon ne s'en soucie point, il court les champs tout le jour, pendant que nous jouons à l'hombre, Madame de Lamoignon et moi, avec quelque charitable personne, qui veut bien demeurer avec nous ; et tous les soirs à son retour, *gaudeamus*. Adieu, ma divine Comtesse, Madame de Lamoignon vous fait mille complimens ; je ferai part ce soir de votre lettre à M. de Lamoignon.

LETTRE XXII.

MADAME DE LA FAYETTE,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Paris, le 29 Octobre 1689.

Mon style sera laconique ; je n'ai point de tête ; j'ai eu la fièvre; j'ai chargé M. du Bois de vous le mander.

Votre affaire est manquée et sans remè-

de ; l'on y a fait des merveilles de toutes parts ; je doute que M. de Chaulnes en personne l'eût pu faire. Le Roi n'a témoigné nulle répugnance pour M. de Sévigné ; mais il étoit engagé, il y a long-tems, et il l'a dit à tous ceux qui pensoient à la députation ; il faut laisser nos espérances jusqu'aux États prochains ; on ne sait pas de quoi il est question présentement ; il est question, ma belle, qu'il ne faut point que vous passiez l'hiver en Bretagne, à quelque prix que ce soit ; vous êtes vieille, les Rochers sont pleins de bois ; les catarrhes et les fluxions vous accableront ; vous vous ennuierez, votre esprit deviendra triste et baissera ; tout cela est sûr, et les choses du monde ne sont rien en comparaison de tout ce que je vous dis. Ne me parlez point d'argent ni de dettes ; je vous ferme la bouche sur le tout. M. de Sévigné vous donne son équipage ; vous venez à Malicorne, vous y trouvez les chevaux et la calèche de M. de Chaulnes ; vous voilà à Paris ; vous allez descendre à l'hôtel de Chaulnes ; votre maison n'est pas prête, vous n'avez point de chevaux, c'est en attendant ; à votre loisir vous vous remettez chez vous. Venons au fait ; vous payez une pension à M. de Sévigné ; vous avez ici un ménage ; mettez-le tout ensemble, cela fait

de l'argent ; car votre louage de maison va toujours ; vous direz, mais je dois, et je paierai avec le tems : comptez que vous trouvez ici mille écus dont vous payez ce qui vous presse ; qu'on vous les prête sans intérêt, et que vous les rembourserez petit à petit comme vous voudrez ; ne demandez point d'où ils viennent, ni de qui c'est ; on ne vous le dira pas ; mais ce sont gens qui sont bien assurés qu'ils ne les perdront pas. Point de raisonnemens là-dessus, point de paroles, ni de lettres perdues ; il faut venir, tout ce que vous m'écrirez, je ne le lirai seulement pas ; et en un mot, ma belle, il faut ou venir, ou renoncer à mon amitié, à celle de Madame de Chaulnes et à celle de Madame de Lavardin ; nous ne voulons point d'une amie qui veut vieillir et mourir par sa faute ; il y a de la misère et de la pauvreté à votre conduite ; il faut venir dès qu'il sera beau.

LETTRE XXIII.

MADAME DE SÉVIGNÉ,

A MONSIEUR DE COULANGES,

Qui étoit à Rome en ce tems-là.

Aux Rochers, le 8 Janvier 1670 (1).

QUELLE triste date auprès de la vôtre, mon aimable Cousin! elle convient à une solitaire comme moi; et celle de Rome à celui dont l'étoile est errante et libertine, *et qui promène son oisiveté aux deux bouts de la terre.* La jolie vie! et que la fortune vous a traité doucement, comme vous dites, quoiqu'*elle vous ait fait querelle!* Toujours aimé, toujours estimé, toujours portant la joie et le plaisir avec vous, toujours favori et entêté de quelque ami d'importance, un Duc, un Prince, un Pape; car je veux ajouter le Saint-Père pour la rareté; toujours en santé, jamais à charge à personne, point d'affaires; point d'ambition; mais sur-tout quel avantage de ne point vieillir! voilà le comble du bonheur. Vous vous doutez bien à peu près de certaines supputations de tems et d'an-

(1) Réponse à la première lettre que M. de Coulanges lui écrivit de Rome.

nées ; mais ce n'est que de loin, cela ne s'approche point de vous avec horreur, comme de quelques personnes que je connois; c'est pour votre voisin que tout cela se fait, et vous n'avez pas même la frayeur qu'on a ordinairement, quand on voit le feu dans son voisinage. Enfin, après y avoir bien pensé, je trouve que vous êtes le plus heureux homme du monde. Ce dernier voyage de Rome est à mon gré la plus agréable aventure qui vous pût arriver, avec un Ambassadeur adorable (2), dans une belle et grande occasion, revoir cette belle maîtresse du monde, qu'on a toujours envie de revoir. J'aime fort les couplets que vous avez faits pour elle, on ne sauroit trop la célébrer ; je suis assurée que ma fille les approuvera ; ils sont bien faits, ils sont jolis, nous les chantons. Je suis ravie de tout ce que vous me mandez de Pauline (3), que vous avez vue en passant à Grignan ; je n'ai jugé favorablement d'elle que sur vos louanges, et sur la lettre toute naturelle que vous avez écrite à Madame de Chaulnes, et qu'elle m'a envoyée. Ah! que j'aimerois à faire un voyage à Rome, comme vous me le proposez ! mais ce seroit avec le

(2) M. le Duc de Chaulnes.

(3) Mademoiselle de Grignan, depuis Marquise de Simiane.

visage et l'air que j'avois, il y a bien des années, et non avec celui que j'ai présentement; il ne faut point remuer ses vieux os, sur-tout les femmes, à moins que d'être Ambassadrice. Je crois que Madame de Coulanges, quoique jeune encore, est de ce sentiment; mais dans ma jeunesse, j'eusse été transportée d'une pareille aventure; ce n'est point la même chose pour vous, tout vous sied bien; jouissez donc de votre privilége, et de la jalousie que vous donnez, pour savoir à qui vous aura. Je ne m'amuserai point à raisonner avec vous sur les affaires présentes; toutes les prospérités de M. le Duc de Chaulnes m'ont causé une joie sensible; vous craignez justement ce qu'appréhendent ses amis, c'est qu'étant seul capable de remplir la place qu'il occupe avec tant de succès et de réputation, on ne l'y laisse trop longtems. Cet appartement dans votre nouveau palais donne de nouvelles craintes; mais faisons mieux, n'avançons point nos chagrins: espérons plutôt que tout se tournera selon nos désirs, et que nous nous retrouverons tous à Paris. J'ai été transportée de votre souvenir, de votre lettre, de vos chansons; écrivez-moi par les voies douces et commodes; je prends la liberté d'envoyer celle-ci par Madame l'Ambassadrice; et je

fais bien plus, mon cher Cousin, car sous votre protection, je prends la liberté aussi d'embrasser avec une véritable tendresse, sans préjudice du respect, mon cher Gouverneur de Bretagne et M. l'Ambassadeur; toutes ses grandes qualités ne me font point de peur; je suis assurée qu'il m'aime toujours, Dieu le conserve et le ramène; voilà mes souhaits pour la nouvelle année. Adieu, mon très-cher, je vous embrasse, aimez-moi toujours, je le veux, c'est ma folie, et de vous aimer plus que vous ne m'aimez; mais vous êtes trop aimable, il ne faut pas compter juste avec vous.

LETTRE XXIV.

LA MÊME AU MÊME.

Aux Rochers, le 18 Mars 1690.

Je fais courir cette feuille après trois autres que je vous écrivis il y a trois jours, pour vous dire, mon cher Cousin, que je suis bien imparfaite; c'est une vérité que je veux établir à Rome comme à Paris. J'ai lu plusieurs fois votre aimable lettre; la dernière fut en me promenant dans ces bois, le silence me fit trouver encore plus de goût à

vos chansons, à votre prose, à votre sérieux, à votre badinage. Je fis réflexion à cette vie de Rome, si bien mêlée de prophane et de *santissimo* ; à ces beaux jardins, *où l'art et la nature font éclater leurs miracles divers.* Je songeai à cette boule, où vous étiez grimpé avec vos jambes de vingt ans, et à l'avantage qu'ont les hommes au-dessus des femmes dont tous les pas sont comptés et bornés ; et combien je me promenerois de jours et d'années dans le plain-pied de nos allées, sans me trouver jamais dans cette boule. Je trouve le madrigal de Madame de Scuderi très-joli, très-flatteur ; et puis je vous trouve heureux d'avoir l'Abbé de Polignac (1) dans votre société ; je suis ravie de son souvenir ; c'est un des hommes du monde dont l'esprit me paroît le plus agréable ; il sait tout, il parle de tout ; il a toute la douceur, la vivacité, la complaisance, qu'on peut souhaiter dans le commerce. Je crois vous en avoir parlé autrefois de cette manière, du tems que nous traitions ensemble le mariage de son frère avec Mademoiselle de Grignan (2). Au retour de ma promenade, je vous écrivis avec bonne intention de vous parler de lui, et je

(1) Depuis Cardinal.

(2) Françoise-Julie Adhémar de Monteil, depuis Marquise de Vibraye.

l'oubliai; que dites-vous de cette misère, mon pauvre Coulanges? Il ne faut plus se fier à rien, et moins à soi-même qu'aux autres; depuis ce jour, je me gronde, je me fais froid, je ne veux plus me promener seule; je me trouve indigne de ma confiance, et n'ai trouvé de consolation qu'à vous prier de me raccommoder avec moi, en disant à cet aimable Abbé de quelle manière je l'oublie, et de quelle manière je me souviens de lui. Voilà ce que j'avois à vous dire, en vous conseillant d'en faire votre ami plutôt que votre rival, et de m'aimer toujours autant que je vous aime, si vous le pouvez.

LETTRE XXV.

MADAME DE LA FAYETTE, A MADAME DE SÉVIGNÉ

Paris, le 20 Septembre 1690.

Vous avez reçu ma réponse, avant que j'aie reçu votre lettre. Vous aurez vu par celle de Madame de Lavardin et par la mienne que nous voulions vous faire aller en Provence, puisque vous ne veniez point à Paris; c'est tout ce qu'il y a de meilleur à faire; le soleil est plus beau, vous aurez compa-

gnie, je dis même, séparée de Madame de Grignan, qui n'est pas peu; un gros château, bien des Gens; enfin, c'est vivre que d'être là. Je loue extrêmement M. votre fils de consentir à vous perdre par votre intérêt; si j'étois en train d'écrire, je lui en ferois des complimens; partez tout le plutôt qu'il vous sera possible; mandez-nous les villes par où vous passerez, et à peu près le tems; vous y trouverez de nos lettres. Je suis dans des vapeurs les plus tristes et les plus cruelles où l'on puisse être; il n'y a qu'à souffrir, quand c'est la volonté de Dieu.

C'est du meilleur de mon cœur que j'approuve votre voyage de Provence; je vous le dis sans flatterie, et nous l'avions pensé, Madame de Lavardin et moi sans savoir en façon du monde que ce fût votre dessein (1).

(1) C'est ce que Madame de Sévigné appeloit l'*approbation de ses Docteurs*.

LETTRE XXVI.

MADAME DE SÉVIGNÉ, A MONSIEUR DE COULANGES.

Lambesc, le premier Décembre 1690.

Ou en sommes-nous, mon aimable Cousin ? Il y a environ mille ans que je n'ai reçu de vos lettres. Je vous ai écrit la dernière fois des Rochers par Madame de Chaulnes, depuis cela pas un seul mot de vous. Il faut donc recommencer sur nouveaux frais, présentement que je suis dans votre voisinage ; que dites-vous de mon courage ? il n'est rien tel que d'en avoir. Après avoir été seize mois en Bretagne avec mon fils, j'ai trouvé que je devois aussi une visite à ma fille, sachant qu'elle n'alloit point cet hiver à Paris ; et j'ai été si parfaitement bien reçue et d'elle et de M. de Grignan, que si j'ai eu quelque fatigue, je l'ai entièrement oubliée; et je n'ai senti que la joie et le plaisir de me trouver avec eux. Ce trajet n'a point été désapprouvé de Madame de Chaulnes, ni de Mesdames de Lavardin et de la Fayette, auxquelles je demande volontiers conseil, de sorte que rien n'a manqué au bonheur ni à l'agrément

de ce voyage; vous y mettrez la dernière main en repassant par Grignan, où nous allons vous attendre. L'assemblée de nos petits États est finie; nous sommes ici seuls, en attendant que M. de Grignan soit en état d'aller à Grignan, et puis, s'il se peut, à Paris. Il a été mené quatre ou cinq jours fort rudement de la colique et de la fièvre continue avec deux redoublemens par jour; cette maladie alloit beau train, si elle n'avoit été arrêtée par les miracles ordinaires du quinquina; mais n'oubliez pas qu'il a été aussi bon pour la colique que pour la fièvre; il faut donc se remettre. Nous n'irons à Aix qu'un moment pour voir la petite Religieuse de Grignan (1), et dans peu de jours nous serons pour tout l'hiver à Grignan, où le petit Colonel (2), qui a son régiment à Valence et aux environs, viendra passer six semaines avec nous. Hélas! tout ce tems ne passera que trop vite; je commence à soupirer douloureusement de le voir courir avec tant de rapidité, j'en vois et j'en sens les conséquences. Vous n'en êtes pas encore, mon jeune Cousin, à de si tristes réflexions. J'ai voulu vous écrire sur la mort de M. de Seignelay; quelle mort! quelle perte pour sa

(1) Aux filles de Sainte-Marie.
(2) Le Marquis de Grignan.

famille, et pour ses amis! On me mande que sa femme est inconsolable, et qu'on parle de vendre Sceaux à M. le Duc du Maine. O mon Dieu, que de choses à dire sur un si grand sujet! Mais que dites-vous de la dépouille sur un homme que l'on croyoit déjà tout établi (3)? Autre sujet de conversation; mais il ne faut faire à présent que la table des chapitres pour quand nous nous verrons. M. le Duc de Chaulnes nous a écrit de fort aimables lettres, et nous donne une espérance assez proche de le voir bientôt à Grignan; mais auparavant il me paroît qu'il ne croit pas impossible d'envoyer enfin ces bulles si long-tems attendues, et trop tôt chantées; qui n'eût pas cru que l'Abbé de Polignac les apportoit? Je n'ai jamais vu un enfant *si difficile à baptiser*; mais enfin, vous en aurez l'honneur, vous le méritez bien après tant de peines; venez donc recevoir nos louanges. Je n'ose presque vous parler de votre déménagement de la rue du Parc-Royal pour aller demeurer au Temple; j'en suis affligée pour vous et pour moi; je hais le Temple autant que j'aime la Déesse (4), qui veut présentement y être hono-

(3) M. de Pontchartrain, depuis Chancelier de France en 1699.

(4) Madame de Coulanges.

rée; je hais ce quartier qui ne mène qu'à Montfaucon; j'en hais même jusques à la belle vue dont Madame de Coulanges me parle; je hais cette fausse campagne, qui fait qu'on n'est plus sensible aux beautés de la véritable, et qu'elle sera plus à couvert des rigueurs du froid à Brévannes (5), qu'à la ruelle de son lit dans ce chien de Temple; enfin, tout cela me déplaît à mourir; et ce qui est de beau, c'est que je lui mande toutes ces improbations avec une grossièreté que je sens, et dont je ne puis m'empêcher. Que ferez-vous, mon pauvre Cousin, loin des hôtels de Chaulnes, de Lamoignon, du Lude, de Villeroi, de Grignan? comment peut-on quitter un tel quartier? Pour moi, je renonce quasi à la Déesse; car le moyen d'accommoder ce coin du monde tout écarté avec mon faubourg Saint-Germain (6)? Au lieu de trouver, comme je faisois, cette jolie Madame de Coulanges sous ma main, prendre du café le matin avec elle, y courir après la messe, y revenir le soir comme chez soi; enfin, mon pauvre Cousin, ne m'en parlez point: je suis trop heureuse d'a-

(5) Maison de campagne que Madame de Coulanges avoit eu ce tems-là.

(6) A cause de Madame de la Fayette, qu'elle alloit voir souvent, et qui demeuroit au faubourg S. Germain.

voir

voir quelques mois pour m'accoutumer à ce bizarre dérangement; mais n'y avoit-il point d'autre maison? et votre cabinet, où est-il? y retrouverons-nous tous nos tableaux? Enfin, Dieu l'a voulu, car le moyen sans cette pensée de pouvoir s'en taire? il faut finir ce chapitre, et même cette lettre. J'ai trouvé Pauline toute aimable, et telle que vous me l'avez dépeinte. Mandez-moi bien de vos nouvelles; je vous écris en détail; car nous aimons ce style qui est celui de l'amitié. Je vous envoie cette lettre par M. de Montmort, Intendant à Marseille; autrefois M. du Fargis, qui mangeoit des tartelettes avec mes enfans; si vous le connoissez, vous savez que c'est un des plus jolis hommes du monde, le plus honnête, le plus poli, aimant à plaire et à faire plaisir, et d'une manière qui lui est particulière; en un mot, il en sait assurément plus que les autres sur ce sujet; je vous en ferai demeurer d'accord à Grignan, où je vais vous attendre, mon cher Cousin, avec une bonne amitié et une véritable impatience.

LETTRE XXVII.

MADAME DE GRIGNAN,

A MONSIEUR DE COULANGES.

A Grignan, le 17 Décembre 1690.

OUI, nous sommes ensemble, nous aimant, nous embrassant de tout notre cœur; moi, ravie de voir ma mère venir courageusement me chercher du bout de l'univers, et du couchant à l'aurore; il n'y a qu'elle au monde capable d'exécuter de pareilles entreprises, et d'être auprès de son enfant, *tout comme Niquée voyant son amant.* Vous avez donc donné votre approbation à son voyage, mon cher Cousin, je vous en remercie; je donne la mienne à votre retour en récompense. Vous ne me mandez que vos espérances d'avoir votre congé, et M. le Duc de Chaulnes m'en apprend la certitude; les mains vides sont sans appas; et je voudrois bien qu'il apportât des bulles; il me semble que c'est votre affaire autant que la sienne; la part que vous y avez prise par votre chanson célèbre, vous engage à sortir honorablement de cette affaire. Ne vous chargez point de celle d'apporter un

chien à Pauline, nous ne voulons aimer ici que des créatures raisonnables; et de la secte (1) dont nous sommes, nous ne voulons pas nous embarrasser de ces sortes de machines; si elles étoient montées pour n'avoir aucune nécessité mal-propre, à la bonne heure; mais ce qu'il en faut souffrir, nous les rend insupportables; vous serez assez bien reçu, sans avoir besoin de faire des présens pour gagner le cœur de votre future épouse; il vous est très-fidèle, et rien ne vous empêchera de finir la noce que l'absence du père, qui médite un prompt départ, et qui seroit parti, il y a six semaines, sans une maladie assez considérable; mais, mon cher Cousin, songez-vous bien qu'à votre retour vous ne serez plus voisin de l'hôtel de Chaulnes, que vos tableaux sont dérangés, que vous ne pouvez jamais trouver à les remettre dans la perfection où ils étoient? J'ai eu une véritable peine de l'inconstance de Madame de Coulanges; vous m'en consolez, en me faisant envisager qu'elle pourroit vous faire trouver dans le Temple des sociétés délicieuses; mais après tout, ni M. le Cardinal de Bouillon, ni Messieurs de Vendôme, ne sont d'un grand secours dans cette grande maison, plus faite

(1) Madame de Grignan étoit Cartésienne.

pour leurs équipages que pour eux; il faut donc chercher sa sonsolation dans le peu de tems que vous serez au Temple, et songer qu'au bout de trente-cinq ans (2), vous retournerez à Rome; vous serez encore bien jeune en ce tems-là, si vous continuez. J'ai bien de l'impatience de voir toutes vos poésies de Rome; apportez-moi, si vous pouvez, celles de M. le Duc de Nevers; elles sont d'un goût si relevé et si singulier, qu'on ne peut s'empêcher de blâmer le soin qu'il prend de les cacher si cruellement. Quoi, vous êtes admis dans les sacrés mystères de ce solitaire ménage! Je vous admire d'avoir osé attaquer le caprice du mari, et la délicatesse de la femme; je savois bien qu'elle étoit adorable; mais je vous avoue que je ne croyois pas que ce fût pour vous, ni que les louanges que vous lui donnez, lui convinssent. Il ne vous falloit pas une moins délicieuse société, pour vous tenir lieu de tout ce que vous avez perdu, en perdant M. le Prince de Turenne et M. le Cardinal de Bouillon. Le bruit court que ce dernier est plus triste à Paris: son neveu et lui ont pourtant été bien reçus. N'avez-vous pas été bien affligé de M. de Seignelay? Il y a de belles réflexions à faire sur cette

(2) Madame de Coulanges avoit fait un bail de 35 ans.

tragique destinée ; son cabinet, mon cher Cousin, est encore plus dérangé que le vôtre. Que Madame de Seignelay est à plaindre, et qu'elle a perdu de choses à quoi elle s'étoit attachée, et dont elle n'avoit pas imaginé d'être jamais séparée ! aussi n'est-elle pas consolable, à ce qu'on nous mande. Vous ne me direz pas, du moins par une lettre, tout ce que vous avez pensé sur cette mort ; le public en dit assez. Je vous fais mes complimens sur ce que je viens d'apprendre que votre neveu (*le Comte de Sanzei*) est Capitaine de Dragons ; j'y prends un véritable intérêt ; c'est un chemin pour être Colonel ; et quand il sera parvenu à ce degré, il sera plus à son aise. Adieu, mon cher Cousin, jusques au revoir. J'échauffe mes chambres, autant que je puis ; mais en sortant de Rome, tout vous paroîtra à la glace jusques à nos conversations, pour peu que vous en ayez eu avec M. et Madame de Nevers. Je suis toute à vous, et vous embrasse. Tout ce qui est ici, vous dit, *ora pro nobis* (3). Ma mère vous écrit.

(3) Allusion à ce que M. de Coulanges appeloit *ses litanies*, c'étoit l'énumération qu'il faisoit dans ses lettres de toutes les personnes qui étoient à Grignan.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il n'y a pas de quoi glaner après ma fille ; elle a en vérité tout dit, et mieux que je n'eusse pu faire. Je ne vous dis plus que nous sommes ensemble, et que nous vous recevrons ensemble ; que je suis ravie d'avoir fait ce voyage, et que vous l'ayez approuvé, comme les bonnes têtes; que la manière dont on m'a reçue, et dont je suis aimée, mériteroit que je fusse venue encore de plus loin. Je vous ai mandé toutes ces choses-là, il n'y a pas dix jours ; j'écrivis aussi à notre Gouverneur; je lui soutins qu'il étoit cause de ce voyage en quittant notre Bretagne, et en me donnant l'envie de venir au-devant de lui, et d'avoir cet avantage sur Madame de Chaulnes, en sorte que je n'avois pu y résister. Je vous disois aussi combien je hais ce Temple égaré, séparé, mal placé, la Déesse aura beau chanter, *venez tous dans mon temple ;* je n'irai pas souvent, quoique je le désire toujours. Enfin, mon intérêt sur cet éloignement de quartier, me rend si injuste que j'en hais la belle vue, et cette campagne toujours étalée, qui conte tous les secrets et tous les charmes du printems, comme toutes les horreurs de l'hiver; en mille ans, vous ne me feriez pas aimer cette fausse campagne,

et j'aimerois quasi autant me retirer, avant la fin du bail, dans ma terre de la Visitation (4), que d'y demeurer trente-cinq ans. Je n'ai donc plus qu'à vous dire, mon très-cher, que je n'ai point reçu cette lettre dont vous me parlez, où le Cardinal de Bouillon et l'Abbé de Polignac avoient écrit; je la regrette fort; j'y aurois fait au moins une prompte réponse. Je me réjouis que Sanzei soit Capitaine, il ira son chemin, je le souhaite, et que vous m'aimiez toujours. Je ne suis jamais surprise que vous soyez aimé; mais j'admire votre bonheur de l'être de M. et de Madame de Nevers, rien n'est meilleur, chacun en son espèce.

(4) C'est-à-dire, dans le lieu où elle avoit dessein de se faire enterrer, si elle mouroit à Paris.

LETTRE XXVIII.

MADAME DE SÉVIGNÉ,

AU MÊME.

A Grignan, le 10 Avril 1691.

Nous avons reçu une lettre, du 31 Mars, de notre cher Ambassadeur; elle est venue en sept jours, cette diligence est agréable, mais ce qu'il nous mande l'est encore davan-

tage; on ne peut écrire plus spirituellement. Ma fille prend le soin de lui répondre, et comme je la prie de lui envoyer le S. Esprit en diligence, non seulement pour faire un Pape(1), mais pour finir promptement toutes sortes d'affaires, afin de nous venir voir; elle m'assure qu'elle lui enverra la prise de Nice en cinq jours de tranchée ouverte, par M. de Catinat, et que cette nouvelle fera le même effet pour nos bulles. Vous nous direz, mon cher Cousin, si nous jugeons bien. Nous avons reçu cette Épître de M. de Nevers au petit le Clerc de l'Académie; elle est accompagnée d'une de vos lettres; elles nous font toujours un plaisir extrême; le paquet est venu fort doucement, nous ne savons pourquoi; il n'y a ni rime, ni raison à la conduite des postes. Cette Épître de M. de Nevers nous a paru jolie, fort agréable, *ès de Lope;* enfin, tout ce qui vient de lui a un caractère si particulier et si bon qu'on ne peut souffrir les autres. Les deux derniers vers de la chanson qu'il a faite pour vous, ont charmé ma fille, en qualité de Cartésienne; en parlant des bons vins d'Italie :

Sur la membrane de leurs sens
Font des sillons charmans.

(1) Alexandre VIII étoit mort depuis deux mois et quelques jours.

Il

Il faudroit tout louer ; par exemple, est-il rien de plus plaisant, dans son Épître, que cette chanterelle humaine tirée au plus haut point ; et cette autre extrêmité de cent croches, en roulant en bas jusqu'au fond des abîmes ? Cette peinture est tout à fait jolie, et cet opéra, dont il parle, très-bien ridiculisé ; ce que nous ne comprenons pas, c'est la raison pourquoi il a mis cette Épître sous le nom de son fils, *cui bono !* quelle finesse ? un style qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau, où l'on ne sauroit se méprendre, sur un sujet qui ne blesse personne ; si vous ne nous expliquez cela, nous en serons malades.

Mais parlons de votre affliction d'avoir perdu cet aimable ménage (2), qui a si bien célébré votre mérite en vers et en prose, tandis que vous avez si bien senti l'agrément de leur société. La douleur de cette séparation est aisée à comprendre ; M. de Chaulnes ne veut pas que nous croyons qu'il la partage avec vous ; il ne faut pas qu'un Ambassadeur soit occupé d'autres choses que des affaires du Roi son maître, qui, de son côté, prend Mons avec cent mille hommes, d'une manière toute héroïque, allant partout, visitant tout, s'exposant trop. La politique du

(2) M. et Madame de Nevers.

Prince d'Orange, qui prenoit tranquillement des mesures, avec les Princes confédérés, pour le commencement du mois de Mai, s'est trouvée un peu déconcertée de cette promptitude; il menace de venir au secours de cette grande place; un prisonnier le dit ainsi au Roi, qui répondit froidement: *Nous sommes ici pour l'attendre.* Je vous défie d'imaginer une réponse plus parfaite et plus précise. Je crois donc, mon cher Cousin, qu'en vous mandant encore dans quatre jours cette belle conquête (3), votre Rome ne sera point fâchée de vivre paternellement avec son fils aîné. Dieu sait si notre Ambassadeur soutiendra bien l'*identité du plus grand Roi du monde*, comme dit M. de Nevers.

Revenons un peu terre à terre. Notre petit Marquis de Grignan étoit allé à ce siége de Nice, comme un aventurier, *vago di fama.* M. de Catinat lui a fait commander plusieurs jours la cavalerie, pour ne le pas laisser volontaire; ce qui ne l'a pas empêché d'aller partout, d'essuyer tout le feu, qui fut fort vif d'abord, de porter des fascines au petit pas, car c'est le bel air; mais quelles

(3) La ville de Mons se rendit au Roi le 10 de ce même mois d'Avril, jour de la date de cette lettre, après 18 jours de tranchée ouverte.

fascines, toutes d'orangers, mon Cousin, de lauriers-roses, de grenadiers! ils ne craignoient que d'être trop parfumés. Jamais il ne s'est vu un si beau pays, ni si délicieux; vous en comprenez les délices par ceux d'Italie. Voilà ce que M. de Savoie a pris plaisir de perdre et de ruiner: dirons-nous que c'est un habile politique? Nous attendons ce petit Colonel (5), qui vient se préparer pour aller en Piémont; car cette expédition de Nice n'est que *peloter en attendant partie*; il ne sera plus ici quand vous y passerez; mais savez-vous qui vous y trouverez? mon fils, qui vient passer l'été avec nous, et qui vient au-devant de son Gouverneur sur les pas de sa mère. A propos de mère et de fils, savez-vous, mon cher Cousin, que je suis, depuis dix ou douze jours, dans une tristesse dont vous seul êtes capable de me tirer, pendant que je vous écris? C'est de la maladie extrême de Madame de Lavardin la douairière, mon intime et mon ancienne amie; cette femme, d'un si bon et si solide esprit, cette illustre veuve, qui nous avoit toutes rassemblées sous son aîle; cette personne, d'un si grand mérite, est tombée tout d'un coup dans une espèce d'apoplexie, elle est assoupie, elle est paralytique, elle a une grosse-fièvre; quand

(5) Le Marquis de Grignan.

on la réveille, elle parle de bon sens; mais elle retombe; enfin, mon enfant, je ne pouvois faire dans l'amitié une plus grande perte; je la sens très-vivement. Madame la Duchesse de Chaulnes m'en apprend des nouvelles, et en est très-affligée; Madame de la Fayette encore plus; enfin, c'est un mérite reconnu, où tout le monde s'intéresse comme à une perte publique : jugez ce que ce doit être pour toutes ses amies. On m'assure que M. de Lavardin en est fort touché; je le souhaite, c'est son éloge que de regretter bien tendrement une mère à qui il doit, en quelque sorte, tout ce qu'il est. Adieu, mon cher Cousin, je n'en puis plus; j'ai le cœur serré; si j'avois commencé par ce triste sujet, je n'aurois pas eu le courage de vous entretenir.

Je ne parle plus du Temple, j'ai dit mon avis; mais je ne l'aimerai, ni ne l'approuverai jamais. Je ne suis pas de même pour vous; car je vous aime, et vous aimerai, et vous approuverai toujours.

Apostille de Madame DE GRIGNAN.

Il n'y a si bonne compagnie qui ne se sépare; celle de M. et de Madame de Nevers vous abandonne, mon cher Cousin. Hélas! que je vous plains! je me souviens pourtant qu'ils furent votre consolation à la perte que

vous fîtes de M. le Cardinal de Bouillon et de l'Abbé de Polignac; comme vous les avez recouvrés, ne pourront-ils point à leur tour vous consoler de M. et de Madame de Nevers? Pour moi, je crois qu'ils n'y manqueront pas, dès que le Conclave sera fini; car auparavant, le commerce qu'on veut établir avec le Saint-Esprit, seroit un peu troublé par le vôtre. Ma mère vous dit tout ce qu'il faut vous dire sur les vers de M. de Nevers; il est vrai qu'il a des expressions et des peintures d'une imagination trop plaisante: j'aimerois bien à réjouir la mienne d'un recueil de ses ouvrages. Mais que dites-vous de trouver à Grignan un si bon morceau de la Bretagne; ma mère et mon frère, que M. de Chaulnes a laissés aux Rochers, et qu'il retrouvera à Grignan? Ils sont ravis d'espérer de lui en faire les honneurs; vous jugez bien ce que c'est pour moi qu'une telle compagnie; je veux croire qu'elle vous y arrêtera, et que, trouvant tant de parens sur votre chemin, vous ne pourrez vous résoudre à passer plus loin; je vous assure que je le souhaite fort, et que sans prétendre vous tenir lieu de Madame de Nevers, je ferai bien tout de mon mieux pour vous amuser, et pour vous marquer combien vous êtes aimé et considéré dans ce château.

Adieu, mon très-cher, votre maîtresse (6) vous attend avec une impatience toute amoureuse.

(6) Mademoiselle de Grignan, depuis Marquise de Simiane.

LETTRE XXIX.

LA MÊME AU MÊME.

A Grignan, le 15 Mai 1691.

Je sentois bien que je vous étois quelque chose de plus qu'à l'ordinaire, depuis que je suis ici; je ne savois pas bien précisément ce que c'étoit; mais vous me dites, c'est justement que je suis votre voisine, mon cher Cousin; j'aime passionnément cette nouvelle alliance; je l'avois bien sentie, et mise dans le nombre des raisons agréables, qui me forçoient d'y venir; mais je n'avois pas eu l'esprit d'en faire un nom. Vous êtes donc mon voisin, tant que vous serez à Rome; car si jamais nous nous retrouvons dans Paris, sur-tout dans votre Temple, nous ne serons plus que cousins. Vous voyez que j'ai reçu toutes vos lettres, quelquefois vite, quelquefois bien lentement, sans que je puisse savoir pourquoi. Ma fille croit que vous n'avez point reçu quatre vers qu'elle fit

sur le champ dans la joie du gain de son procès, sur la *pimbêche* fureur de Madame de Bury, parce que vous ne m'en dites rien. J'ai vu la petite feuille, qui marque toujours la profonde sagesse de notre Duchesse de Chaulnes, je n'en suis point surprise. Nous sommes fort aises d'avoir la réponse de du Charmel à M. de Nevers; c'est une très-bonne et très-solide prose, et d'un homme content de son état. Les vers chrétiens de l'Abbé Têtu sont fort beaux aussi, et d'un vrai pénitent. Pour moi, je ne suis point blessée qu'on se baigne dans la joie de la bonne conscience; quand on a reçu des graces de Dieu à pleines mains, comme M. du Charmel, et qu'on est pénétré de la reconnoissance d'une telle distinction, j'aime assez qu'on l'avoue, et qu'on en fasse honneur à la bonté de celui à qui on les doit. Cela se peut voir par un autre côté; mais ce n'est pas celui qui se présente à moi; ainsi, j'aime la manière naïve dont il peint la douceur et la tranquillité de son ame. A force de prêter ces beaux vers de M. de Nevers, qui ont attiré cette réponse, je les ai égarés; en sorte, mon cher Cousin, que je vous prie de me les rapporter, quand vous aurez fait un Pape. J'approuve fort que vous demandiez votre congé dans le même tems; car si vous tar-

diez un moment, le nouveau Pape mourroit encore ; et comme vous disiez, ce seroit toujours à recommencer. Mais ces bulles, ne faut-il point que vous les apportiez? enfin, de quelque manière que ce soit, vous serez les très-bien venus. Je vous ai mandé que nous attendons mon fils, il doit partir le 18 ou le 20 de ce mois. Nous sommes fâchées de la longueur de votre Conclave; cela vous empêche de voir et d'entendre le Cardinal le Camus, et de m'en parler; c'est l'homme du monde dont j'ai les plus grandes idées, et que je serois le plus aise de voir; j'en aurai au moins tout ce que vous en attraperez. Je crois que ma fille écrit à sa Princesse infortunée (1); je comprends aisément le débris de son premier visage; il ne seroit point à cet excès, si elle ne s'étoit point mise dans de si méchantes conditions, et qu'au lieu de tous ces Espagnols qui la tourmentent, elle se fût mise sous la protection d'un bon Roi de France, victorieux partout, aimé du Ciel, qui confond et qui dissipe d'une manière charmante tous ces grands politiques assemblés à la Haye autour de ce faux Roi d'Angleterre ; c'étoit pour saper et pour détruire cette grande puissance, qu'ils étoient tous ensemble ; et par l'évènement, ç'a été

(1) Madame la Princesse de Vaudemont.

pour voir prendre de plus près la belle et importante ville de Mons. Je vous assure, mon cher Cousin, que si M. et Madame de Vaudemont ne s'étoient point attachés à tous ces gens-là, ils s'en porteroient mille fois mieux, et que la Princesse ne seroit point si maigre. Pour nous, qui chantons tous les jours des *Te Deum*, qui avons pris Nice et toute cette belle côte, nous nous portons fort bien; nous chantons la chanson italienne de M. de Nevers; notre musique la possède, et nous vous en régalerons à votre passage. Je prétends que vous me donnerez aussi toutes vos chansons, comme vous en avez donné quelques-unes à Madame de... car présentement elles sont éparpillées dans toutes vos lettres, comme les feuilles de la Sybille, elles sont toujours d'un goût admirable pour nous, et vous vous êtes encore perfectionné en vous frottant à M. de Nevers. Personne ne sait mieux que nous les charmes et la beauté de sa maison de Frênes; elle manquoit à votre bonheur, vous verrez quelles ressources de promenades différentes et d'agrémens nouveaux.

Apostille de Madame DE GRIGNAN.

Vous n'avez qu'à vous imaginer, mon très-cher, que je vous dis les mêmes choses

que ma mère, et vous trouverez que j'écris fort bien, et que le surplus ne seroit pas fort délicieux, après qu'elle a traité si légèrement et si vivement tous les chapitres. Il faut pourtant que je vous dise deux mots sur le sujet de ma Princesse. Quoi ! ce n'est plus ce même joli visage, dont j'ai gardé si précieusement le portrait ! c'est dommage, en vérité, qu'il ait disparu. Voilà le beau chef-d'œuvre des Espagnols de martyriser les gens, en sorte qu'ils ne sont plus connoissables. Je mets la contrainte, dans laquelle vous me mandez que vit cette pauvre femme à Rome, au rang des cruautés de l'Inquisition. Elle m'a priée, en m'écrivant par vous, de lui faire réponse à Bruxelles ; ce commerce est à peu près comme celui qu'on auroit à Québec ; mais quoiqu'il ne soit pas fort prompt, je vous assure qu'il est fort tendre de ma part, et que je ne saurois m'empêcher d'entrer vivement dans les peines de cette aimable personne. Mais j'ai interrompu ma mère.

MADAME DE SÉVIGNÉ *continue.*

Je m'en vais donc achever ma lettre, en vous embrassant des deux côtés avec cette belle passion que vous savez que j'ai pour vous. Je salue avec un respect infini M. le

Cardinal de Bouillon ; je suis très-humble servante de M. le Cardinal de Janson. Je dis à M. l'Abbé de Polignac tout ce que vous savez que je pense de lui. Vous distribuerez aux autres mes complimens, comme vous le jugerez à propos.

LETTRE XXX.

LA MÊME,

A M. LE DUC DE CHAULNES.

A Grignan, le 15 Mai 1691.

Mais, mon Dieu, quel homme vous êtes, mon cher Gouverneur ! on ne pourra plus vivre avec vous ; vous êtes d'une difficulté pour le pas, qui nous jetera dans de furieux embarras. Quelle peine ne donnâtes-vous point l'autre jour à ce pauvre Ambassadeur d'Espagne ? Pensez-vous que ce soit une chose bien agréable de reculer tout le long d'une rue ? Et quelle tracasserie faites-vous encore à celui de l'Empereur sur les franchises ? Ce pauvre Sbirre si bien épousseté en est une belle marque ; enfin, vous êtes devenu tellement pointilleux, que toute l'Europe songera à deux fois, comme elle se devra conduire avec V. E. Si vous nous

apportez cette humeur, nous ne vous reconnoîtrons plus. Parlons maintenant de la plus grande affaire qui soit à la Cour. Votre imagination va tout droit à de nouvelles entreprises; vous croyez que le Roi, non content de Mons et de Nice, veut encore le siége de Namur; point du tout; c'est une chose qui a donné plus de peine à S. M. et qui lui a coûté plus de tems que ses dernières conquêtes; c'est la défaite des fontanges à plate couture; plus de coiffures élevées jusques aux nues, plus de casques, plus de rayons, plus de bourgognes, plus de jardinières; les Princesses ont paru de trois quartiers moins hautes qu'à l'ordinaire; on fait usage de ses cheveux, comme on faisoit il y a dix ans. Ce changement (1) a fait un bruit et un désordre à Versailles qu'on ne sauroit vous représenter. Chacun raisonnoit à fond sur cette matière, et c'étoit l'affaire de tout le monde. On nous assure que M. de Langlée a fait un Traité sur ce changement pour envoyer dans les Provinces; dès que nous l'aurons, Monsieur, nous ne manquerons pas de vous l'envoyer; et cependant je baise très-humblement les mains de Votre Excellence.

Vous aurez la bonté d'excuser, si ce que

(1) Ce changement ne dura pas.

j'ajoute ici, n'est pas écrit d'une main aussi ferme qu'auparavant; ma lettre étoit cachetée, et je l'ouvre pour vous dire que nous sortons de table, où avec trois Bretons de votre connoissance, Messieurs du Cambout, de Trévigni, et du Guesclin, nous avons bû à votre santé en vin blanc le plus excellent et le plus frais qu'on puisse boire; Madame de Grignan a commencé, les autres ont suivi; la Bretagne a fait son devoir; à la santé de M. l'Ambassadeur, à la santé de Madame la Duchesse de Chaulnes; tope à notre cher Gouverneur, tope à la grande Gouvernante; Monsieur, je vous la porte; Madame, je vous fais raison; enfin, tant a été procédé, que nous l'avons portée à M. de Coulanges, c'est à lui de répondre.

LETTRE XXXI.

LA MÊME,

A MONSIEUR DE COULANGES.

A Grignan, le 23 Juin 1691.

Mon cher Coulanges, hélas! vous avez la goutte au pied, au coude, au genou, cette douleur n'aura pas grand chemin à faire pour tenir toute votre petite person-

ne, quoi, vous criez ! vous vous plaignez ! vous ne dormez plus ! vous ne mangez plus ! vous ne buvez plus ! vous ne chantez plus ! vous ne riez plus ! quoi, la joie et vous, ce n'est plus la même chose ! cette pensée me fait pleurer ; mais pendant que je pleure, vous êtes guéri, je l'espère, et je le souhaite. Ces jolis couplets que vous avez envoyés à Madame de Nevers malgré votre goutte, ne sont point assurément les derniers que vous aurez faits ; ils sont très-dignes de vous en attirer d'autres. Vous devez avoir reçu nos lettres du 15 Mai, qui vous auront fait voir qu'enfin, enfin, nous avons reçu toutes les vôtres, et même celle-ci repond à deux ; car nous vous devons la réponse du 20 Mai et du 12 Juin. Voilà donc notre compte, je serois bien fâchée d'en avoir perdu aucune des vôtres ; outre leur prix que vous savez que j'estime, elles ont quasi toujours été accompagnées des ouvrages de M. de Nevers, dont j'ai fait un petit recueil, que je ne donnerois pas pour bien de l'argent. Je ne sais pourquoi vous ne recevez point nos lettres, et encore moins pourquoi vous ne faites point un Pape ; à voir comme vous vous y êtes pris d'abord, je croyois qu'il n'y eût rien au monde de si aisé ; mais nous voyons, au contraire, qu'il

n'y a rien de si difficile ; je crois qu'à la fin il faudra que le Saint-Esprit s'en mêle, oh, dépêchez-vous donc de l'en prier, car nous avons une extrême envie de vous voir. M. de Chaulnes mande à ma fille que la chose du monde à quoi l'on songe le moins dans le Conclave, c'est à faire un Pape, et qu'il lui en mande par-là tout le secret ; toute sa lettre est parfaitement agréable. Mon fils avoit une si forte envie d'obéir à ce Duc, que, sans ma fille, je crois qu'il auroit péri dans cette entreprise, non point pour Rome, mais pour voir cet illustre Ambassadeur, et vous aussi, mon cher Cousin, mais Madame de Grignan a décidé en maîtresse de la maison, et en Provençale, qui connoît mieux que nous la force du Soleil d'Italie en ce tems-ci. Revenez donc nous voir, mon cher voisin, venez nous embrasser. Je consens à tout ce que fait Madame de Coulanges pour son Temple ; elle n'en aura pas si souvent notre encens ; mais elle l'en estimera peut-être davantage. Vous dites tant que vous n'êtes pas le fait de votre jeune maîtresse, que si elle trouvoit un autre mari, je crois qu'elle le prendroit. Dites à M. l'Ambassadeur qu'il vous lise ce que je lui mande du charmant voyage que notre Duchesse de Chaulnes a fait à Marly. Faites

tous mes complimens, vous savez mieux qu
moi où il les faut faire.

LETTRE XXXII.

LA MÊME AU MÊME.

A Grignan, le 24 Juillet 1691.

Les bons comptes font les bons amis; j'a reçu toutes vos lettres, mon cher voisin celle du 20 Mai, celle du 4 Juin dont vou étiez en peine, et cette dernière du 4 Juil let, avec l'Épître que M. de Nevers vou a envoyée de Gênes; et enfin, tout ce qu' fait ce Duc, vrai fils d'Apollon et des Mu ses. Vous me demandez si je ne garde pa toutes ses œuvres; vraiment oui, je n'en a perdu aucune; elle ont fait notre divertissement, et tout celui des personnes qui passent ici, et qui en sont dignes. Cette dernière Épître est d'une force que Pauline n'y entendoit presque rien; mais nous avons eu le plaisir de nous trouver capables de lui expliquer ce qu'elle n'entendoit pas. Pour la description du dîné, elle est à la portée de tous les bons convives, et l'eau en est venue à la bouche de M. de Grignan, du Chevalier de S. André, de mon fils, et de nous aussi; car je n'ai jamais vu un si bon repas; je viens

viens de le mettre parmi les autres merveilles de ce Duc. Pour finir l'article des lettres, quand vous aurez reçu celle du 23 Juin et celle-ci, vous les aurez toutes. Venons maintenant à la vôtre, dont le commencement m'a pensé faire pleurer; et le moyen de se représenter que vous êtes au lit affligé de toutes les parties et les jointures de votre petit corps; que vos nerfs sont affligés, que vous ne remuez ni pied ni pattes? c'est pour nous faire mourir; mais voir aussi qu'il sort de tout cela un couplet de chanson sur ce triste état, accompagné d'un autre couplet le plus plaisant et le plus joli du monde, et sur une chose que vous voyez tous les jours, mon pauvre Cousin, vous jugez bien que cela nous soutient le cœur, et nous fait voir que le principe de la vie n'est point attaqué. Cette goutte vous a donné seulement quelques pensées noires, et vous a fait entrer dans l'avenir par le côté le plus triste qui pût se présenter à vous; mais cet état si violent et si contraire à votre humeur n'a pas eu le loisir de faire aucune impression.

Malgré la S. Pierre passée, et la prédiction des médecins, voilà donc un Pape fait, et les Cardinaux sortiront du Conclave sans qu'il leur en coûte la vie; au contraire, ils

retrouveront leur santé et leur liberté. Ce n'est pas la première fois que Messieurs de la Faculté se sont trompés. M. le Duc de Chaulnes nous écrit une lettre du 15, par le courrier, qui porte la nouvelle de l'exaltation; il ne songe qu'à nous venir voir; il sera quinze jours avec nous; et quoique le Pape (1) soit Napolitain, il prétend que l'affaire des bulles est si bien disposée, que ce sera le coup de partance, et le boute-selle pour venir à Grignan; cette espérance nous donne bien de la joie, et abrège fort la part que je voulois prendre à tous vos tristes almanachs; voilà qui est fait, mon Cousin, vous êtes guéri, vous êtes parti; vous arrivez ici, je vous embrasse mille fois. Parlons un peu de la table du cabinet de M. l'Ambassadeur, de ce chaos de lettres, de ces abîmes de poches, de cette confusion de papiers, qui fait que, comme dans l'enfer, quand une pauvre lettre y est une fois jetée, jamais elle n'en sort. Ce fut un beau miracle de retrouver la mienne; mais c'étoit celle de ma fille, dans laquelle j'avois écrit: elle a voulu s'offenser d'être ainsi perdue et confondue; mais je l'ai appaisée le mieux que j'ai pu, en l'assurant que M. l'Ambas-

(1) Le Cardinal Pignatelli fut élu Pape le 12 de ce même mois de Juillet, et prit le nom d'Innocent XII.

sadeur avoit lu ce qu'elle lui mandoit avec la dernière attention, et que c'étoit sur mon écriture qu'il n'avoit pas daigné jeter les yeux; et cela est vrai, puisqu'il disoit que je ne lui avois point écrit; elle répond, mais puisque c'étoit ma lettre, pourquoi la jeter dans ce chaos? A cela je ne sais que répondre, M. l'Ambassadeur y pensera, s'il lui plaît. Il est vrai que mes pauvres lettres n'ont de prix, que celui que vous y donnez en les lisant comme vous faites; car elles ont des tons, et ne sont pas supportables, quand elles sont annoncées ou épelées; quoi qu'il en soit, mon cher Cousin, vous leur faites cent fois plus d'honneur qu'elles ne méritent.

LETTRE XXXIII.

LA MÊME AU MÊME.

A Grignan, le 26 Juillet 1691.

Je suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très-subite de M. de Louvois, que je ne sais par où commencer pour vous en parler. Le voilà donc mort ce grand Ministre, cette homme si considérable qui tenoit une si grande place, dont *le moi*, comme dit M. Nicole, étoit si étendu; qui étoit le

centre de tant de choses ; que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire ! Ah ! mon Dieu, donnez-moi un peu de tems, je voudrois bien donner un échec au Duc de Savoie, un mat au Prince d'Orange ; non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. Faut-il raisonner sur cette étrange aventure ? non en vérité, il y faut réfléchir dans son cabinet. Voilà le second Ministre (1) que vous voyez mourir, depuis que vous êtes à Rome ; rien n'est plus différent que leur mort ; mais rien n'est plus égal que leur fortune, et les cent millions de chaines qui les attachoient tous deux à la terre. Quant aux grands objets qui doivent porter à Dieu, vous vous trouvez embarrassé dans votre Religion sur ce qui se passe à Rome et au Conclave ; mon pauvre Cousin, vous vous méprenez ; j'ai ouï dire qu'un homme d'un très-bon esprit tira une conséquence toute contraire au sujet de ce qu'il voyoit dans cette grande ville ; il en conclut qu'il falloit que la Religion chrétienne fût toute sainte et toute miraculeuse de subsister ainsi par elle-même au milieu de tant

(1) M. de Seignelay.

de désordres et de profanations : faites donc comme lui, tirez les mêmes conséquences, et songez que cette même ville a été autrefois baignée du sang d'un nombre infini de Martyrs ; qu'aux premiers siècles, toutes les intrigues du Conclave se terminoient à choisir entre les Prêtres celui qui paroissoit avoir le plus de zèle et de force pour soutenir le martyre ; qu'il y eut trente-sept Papes qui le souffrirent l'un après l'autre, sans que la certitude de cette fin leur fît fuir ni refuser une place où la mort étoit attachée, et quelle mort ! vous n'avez qu'à lire cette histoire, pour vous persuader qu'une Religion subsistante par un miracle continuel, et dans son établissement et dans sa durée, ne peut être une imagination des hommes. Les hommes ne pensent pas ainsi : lisez Saint Augustin dans *sa Vérité de la Religion* ; lisez l'Abbadie (2), bien différent de ce grand Saint ; mais très-digne de lui être comparé, quand il parle de la Religion chrétienne : demandez à l'Abbé de Polignac s'il estime ce livre. Ramassez donc toutes ces idées, et ne jugez point si légèrement ; croyez que quelque manège qu'il y ait dans le Conclave, c'est toujours le Saint-Esprit qui fait le Pape,

(2) Auteur d'un Livre sur la *Vérité de la Religion chrétienne*. Il étoit Protestant.

Dieu fait tout, il est le maître de tout, et voici comme nous devrions penser : j'ai lu ceci en bon lieu : *Quel mal peut-il arriver à une personne qui sait que Dieu fait tout, et qui aime tout ce que Dieu fait ?* Voilà sur quoi je vous laisse, mon cher Cousin.

LETTRE XXXIV.

LA MÊME AU MÊME.

A Grignan, le 14 Août 1691.

VENEZ çà que je vous embrasse, que je vous caresse, et que je vous dise que ma fille, dont vous estimez tant l'approbation, est charmée des deux petits couplets, que vous avez faits sur le S. Père :

Son nom (1), ses armes sont des pots,
Une Caraffe étoit sa mère.

Je ne crois pas que rien puisse être si plaisamment imaginé, ni si bien mis en œuvre ; nous en avons tous été ravis. Mais, mon cher Cousin, M. le Duc de Chaulnes, dans sa lettre du 20 Juillet, ne nous dit pas un mot de M. de Louvois (2) ; il me semble

(1) Pignatelli.

(2) M. de Louvois étoit mort le 16 de juillet, et il n'est pas surprenant que M. de Chaulnes ignorât cette nouvelle à Rome le 20.

qu'on doit à cette mort quelques exclamations. Il espère beaucoup de ce nouveau Pape, quoiqu'il ne soit pas l'œuvre de ses mains; tout notre intérêt, c'est qu'il nous donne des bulles, et que vous veniez bientôt nous revoir; il me semble que nous touchions ce jour du bout du doigt, tant le tems passe vite. Vous trouverez mon fils à Marseille au-devant de vous; il doit bien cette civilité à notre Gouverneur pour réparer de n'avoir pas été jusqu'à Rome. J'ai bien envie de savoir comme vous aurez trouvé le retour de M. de Pomponne dans le Ministère; nous en avons ici une très-sensible joie; M. et Madame de Grignan n'en doutoient point par un esprit tout prophétique; pour moi, je le désirois trop pour vouloir seulement les écouter; et quand Madame de Vins manda cette nouvelle à ma fille, j'en fus si surprise et si transportée, que je ne savois ce que j'entendois; je compris, enfin, que c'étoit une vérité très-agréable pour moi et pour tout le monde; car vous ne sauriez croire l'approbation générale de ce retour. J'ai fait mes complimens à Madame de Chaulnes et à notre Ambassadeur sur le choix de M. de Beauvilliers; voilà encore un étrange homme dont le Roi augmente son Conseil; cela est parfait comme tout ce que fait le Roi; il est

le plus habile homme de son Royaume, et travaille sans cessse, et suffit à tout; il n'y a qu'à prier Dieu qu'il le conserve. M. le Dauphin entre dans tous les Conseils; n'approuvez-vous pas encore cette conduite? c'est proprement l'associer à l'Empire: il n'y a partout que des sujets d'admiration. Si votre bon Pape vouloit faire la paix, ce seroit un ouvrage bien digne de lui, et qui nous mettroit en état de louer, d'un esprit plus tranquille, toutes les merveilles que nous voyons. Adieu, mon cher Cousin, vous savez comme je suis toute à vous. MM. de Barillon et Jannin sont morts, nous mourrons aussi.

Fin des Lettres de Madame de Sévigné et de Madame de Grignan à M. le Duc de Chaulnes et à M. de Coulanges pendant le séjour que ces derniers firent à Rome.

LETTRE

LETTRE XXXV.

MADAME DE LA FAYETTE, A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Paris, le 19 Septembre 1691.

Ma santé est un peu meilleure qu'elle n'a été, c'est-à-dire, que j'ai un peu moins de vapeurs; je ne connois point d'autre mal; ne vous inquiétez pas de ma santé, mes maux ne sont pas dangereux; et quand ils le deviendroient, ce ne seroit que par une grande langueur et par un grand dessèchement; ce qui n'est pas l'affaire d'un jour; ainsi, ma belle, soyez en repos sur la vie de votre pauvre amie; vous aurez le loisir d'être préparée à tout ce qui arrivera, si ce n'est à des accidens imprévus, à quoi sont sujettes toutes les mortelles, et moi plus qu'une autre, parce que je suis plus mortelle qu'une autre; une personne en santé me paroît un prodige. M. le Chevalier de Grignan a soin de moi, j'en ai une reconnoissance parfaite, et je l'aime de tout mon cœur. Madame la Duchesse de Chaulnes me vint voir hier; elle a mille bontés pour moi; mon état lui fait pitié. Ma belle-fille a eu

une fausse-couche huit jours après être accouchée; il y a assez de femmes à qui cela arrive; c'est avoir été bien près d'avoir deux enfans; sa fille se porte bien; ils n'en auront que trop. Notre pauvre ami Croisilles (1) est toujours à Saint-Gratien; il me mande qu'il se porte fort bien à sa campagne; il faudroit que vous vissiez comme il est fait, pour admirer qu'il se vante de se porter fort bien; nous en sommes véritablement en peine, le Chevalier de Grignan et moi. L'Abbé Têtu est allé faire un voyage à la campagne; nous le soupçonnons, Madame de Chaulnes et moi, d'être allé à la Trappe. La bonne femme Madame Lavocat est bien malade; il y a aussi bien long-tems qu'elle est au monde. Je suis toute à vous, ma chère amie, et à toute votre aimable et bonne compagnie.

L'on vient de me dire que M. de la Feuillade (2) étoit mort cette nuit; si cela est véritable, voilà un bel exemple pour se tourmenter des biens de ce monde.

(1) Frère du Maréchal de Catinat.

(2) François d'Aubusson, Duc de la Feuillade, Pair et Maréchal de France, Gouverneur du Dauphiné, et père du dernier Maréchal de ce nom.

LETTRE XXXVI.

LA MÊME A LA MÊME.

Paris, le 26 Septembse 1691.

VENIR à Paris pour l'amour de moi, ma chère amie; la seule pensée m'en fait peur; Dieu me garde de vous déranger ainsi, et quoique je souhaite ardemment le plaisir de vous voir, je l'acheterois trop cher, si c'étoit à vos dépens. Je vous mandai, il y a huit jours, la vérité de mon état, j'étois parfaitement bien; et j'ai été, comme par miracle, quinze jours sans vapeurs, c'est-à-dire, guérie de tous maux. Je ne suis plus si bien depuis trois ou quatre jours, et c'est la seule vue d'une lettre cachetée, que je n'ai point ouverte, qui m'a ému mes vapeurs. Je ressemble comme deux gouttes d'eau à une femme ensorcelée; mais l'après-dînée je suis assez comme une autre personne : je vous écrivis, il y a un mois ou deux, que c'étoit ma méchante heure, et c'est à présent la bonne; j'espère que mon mal, après avoir tourné et changé, me quittera peut-être; mais je demeurerai toujours une très-sotte femme, et vous ne sauriez croire comme je suis étonnée de l'être; je n'avois point été

nourrie dans l'opinion que je le pusse devenir. Je reviens à votre voyage, ma belle, comptez que c'est un château en Espagne pour moi, que de m'imaginer le plaisir de vous voir; mais mon plaisir seroit troublé, si votre voyage ne s'accordoit pas avec les affaires de Madame de Grignan, et avec les vôtres. Il me paroît cependant, tout intérêt à part, que vous feriez fort bien de venir l'une et l'autre; mais je ne puis assez vous dire à quel point je suis touchée de la pensée de revenir uniquement à cause de moi. Je vous en écrirai plus au long au premier jour.

LETTRE XXXVII.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, mercredi 10 Octobre 1691.

J'AI eu des vapeurs cruelles, qui me durent encore, et qui me durent comme un point de fièvre qui m'afflige. En un mot, je suis folle, quoique je sois assurément une femme assez sage; je veux remercier Madame de Grignan pour me calmer l'esprit; elle a écrit des merveilles pour moi à M. le Chevalier de Grignan.

A MADAME DE GRIGNAN.

Je vous en remercie, Madame, et je vous prie d'ordonner à M. le Chevalier de Grignan de m'aimer, je l'aime de tout mon cœur; c'est un homme que cet homme-là. Ramenez Madame votre mère; vous avez mille affaires ici; prenez garde de voir vos affaires domestiques de trop près, et que les maisons ne vous empêchent de voir la ville. Il y a plus d'une sorte d'intérêt en ce monde. Venez, Madame, venez ici pour l'amour des personnes qui vous aiment, et songez qu'en travaillant pour vous, c'est me donner en même tems la joie de voir Madame votre mère.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Mon Dieu! ma chère amie, que je serai aise de vous voir! vraiment je pleurerai bien; tout me fait fondre en larmes. J'ai reçu ce matin des lettres de mon fils l'Abbé, qui étoit en Poitou, à deux lieues de Madame de la Troche. Un Gentilhomme d'importance, gendre de Madame de la Rochebardon, chez qui Madame de la Troche est actuellement, vint dire adieu à mon fils, et c'est là qu'il apprit la mort de la Troche (1), par la Ga-

(1) Tué au combat de Leuze, le 20 Septembre 1691.

zette, s'il vous plaît; car je n'en avois point parlé à mon fils, qui me fait une peinture de la désolation de ce Gentilhomme d'avoir à donner chez lui une telle nouvelle, ce qui m'a rejetée dans les larmes; j'y retombe bien toute seule. M. de Pomponne croyoit Madame de la Troche riche; je lui ai écrit, et il m'a mandé que la Duchesse du Lude l'avoit détrompé, et qu'ils avoient présenté un placet pour elle. Croisilles sort d'ici, il m'est venu voir de Saint-Gratien; je lui ai fait vos complimens; il est fort bien. Ma petite-fille est louche comme un chien, il n'importe; Madame de Grignan l'a bien été; c'est tout dire. Me voilà à bout de mon écriture, et tout à vous plus que jamais, s'il est possible.

LETTRE XXXVIII.

LA MÊME A LA MÊME.

Paris, le 24 Janvier 1692.

HÉLAS ! ma belle, tout ce que j'ai à vous dire de ma santé est bien mauvais; en un mot, je n'ai repos ni nuit ni jour, ni dans le corps, ni dans l'esprit; je ne suis plus une personne, ni par l'un, ni par l'autre; je péris à vue d'œil; il faut finir, quand il plaît à

Dieu, et j'y suis soumise. L'horrible froid qu'il fait m'empêche de voir Madame de Lavardin. Croyez, ma très-chère, que vous êtes la personne du monde que j'ai le plus véritablement aimée.

LETTRE XXXIX.

MONSIEUR DE COULANGES,

A MADEMOISELLE DE GRIGNAN.

Paris, le 10 Mai 1694.

JE me sens très-honoré, charmante Pauline, que vous ayez bien voulu vous adresser à moi pour me faire le confident de votre amitié pour Madame la Duchesse de Villeroi; elle a assurément reçu votre lettre avec tous les sentimens que vous pouvez désirer; et vous en auriez déjà la réponse, sans la mort cruelle de Madame de Barbesieux (1), qui a jeté dans une affliction sensible tous ses parens et tous ses amis. La petite Duchesse (2) en a pensé mourir de douleur, mais mourir au pied de la lettre; je la vis trois heures avec des vapeurs si terribles et si nouvelles pour elle,

(1) Catherine-Louise de Crussol d'Usez, morte le 4 Mai 1694.

(2) Marguerite le Tellier, sœur de M. de Barbesieux, Duchesse de Villeroi.

qu'elle nous fit peur; à l'heure qu'il est, sa douleur est dans les règles ordinaires; mais c'est une plaie que je crois qui saignera longtems dans la famille. M. l'Archevêque de Rheims (3) dit qu'il ne conseillera jamais à M. de Barbesieux de se remarier, par l'impossibilité de trouver une femme aussi parfaite; mais pour moi, je lui conseillerai le contraire, s'il veut bien en prendre une (4) de ma main; car je connois un petit chef-d'œuvre, non pas en toutes richesses méprisables et périssables, mais en toutes perfections rares et adorables, qui peut très-aisément lui faire oublier ce qu'il a perdu, et le rendre le plus heureux de tous les hommes. Après avoir bien pleuré et lamenté trois jours dans sa petite maison de Lestang, il s'en retourna samedi au soir à Versailles et à son devoir. La Duchesse de Villéroi est venue ici passer quelques jours auprès de sa mère (5); pour moi, je m'en vais demain, avec mes foibles pieds, porter mes mauvais bras à S. Martin, où je serai quelque tems avec le Cardinal de Bouillon; je voudrois bien que l'air de S. Mar-

(3) Charles-Maurice le Tellier, oncle de M. de Barbesieux.

(4) C'est de Pauline de Grignan que M. de Coulanges veut parler, et la même à qui cette lettre s'adresse.

(5) Anne de Souvré, Marquise de Louvois.

in pût remettre mes épaules dans leur de-
oir ; mais il fait une sécheresse et un diable
e vent tout propre à rendre malade, bien
oin de guérir : avez-vous le même tems à
Grignan ? C'est enfin demain le départ de
Madame de Sévigné et de M. le Chevalier
le Grignan ; voilà des hôtes qui ne vous dé-
plairont assurément point; plût à Dieu que
e pusse les accompagner ! mais ce qui est
lifféré n'est pas perdu ; je crois fermement
encore que je m'y retrouverai quelque jour,
lans l'admiration de toutes vos grandeurs ;
car ce chapitre d'un côté, tous ces écussons
en manteau ducal de l'autre, ce château ma-
gnifique, ces appartemens si bien meublés,
toutes ces tables dans la galerie, tout le mon-
de qui va et vient ; et ce Comte et cette Com-
tessse, qui remplissent si bien ce château,
et qui y font si bonne chère à leurs amis,
sont, en vérité, pour moi, la gloire de Ni-
quée, ni plus, ni moins, et un séjour qui
convient à tous mes goûts ; attendez-moi
donc, adorable Pauline, et soyez persuadée
que vous ne pouvez jamais voir arriver per-
sonne à Grignan, qui vous honore et qui vous
estime plus que je fais.

Je ne doute pas que Madame de Coulanges
ne vous dise elle-même des nouvelles de sa

santé, qui est beaucoup meilleure qu'elle n'a été.

MADAME DE COULANGES.

Depuis que vous êtes partie, Mademoiselle, rien ne fait du bruit ici que vos lettres; mais je suis lasse que vous fassiez plus de bruit que de besogne; vous ne pouvez jamais savoir ce que c'est que de vous regretter, et vous êtes bien heureuse. Je vous fais des complimens sur la tragique mort de Madame de Barbesieux; j'en fais aussi à Madame de Grignan; et j'ai bien de la bonté de penser à elle sans me plaindre de ce qu'elle m'ôte aujourd'hui Madame de Sévigné; je vous avoue que je ne m'imagine de consolation pour moi que d'aller à Grignan, où j'espère que vous me recevrez mieux que la première fois que je fis ce voyage; vous n'y parûtes point. Adieu, Mademoiselle, je vous serai sensiblement obligée, si vous faites souvenir M. et Madame de Grignan de la manière dont je les honore : je me réjouis avec vous de ce que je ne suis pas morte, vous auriez perdu une personne bien attachée à vos charmes.

LETTRE XL.

LE MÊME,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 24 Mai 1694.

Il y aura demain justement quinze jours que vous partîtes d'ici; il est donc tems, ma très-aimable Gouvernante, de vous écrire à Grignan, et de vous assurer que vous y êtes la très-bien venue. Nous avons eu de vos nouvelles de Moulins, et jusque-là, le voyage avoit été heureux; je souhaite qu'il ait continué de même, et qu'à l'heure présente, hors de toutes vos fatigues, vous jouissiez de la vue de tant de personnes que vous aimez, et de tous les charmes inséparables du château magnifique où vous êtes. Pour moi, je vous dirai que je partis pour S. Martin le même jour que vous partîtes d'ici; et comme vous n'êtes point ennemie des détails, je vous rendrai compte de tout ce que j'ai fait depuis ce tems-là: je fus à S. Martin jusqu'au samedi, je ne vous dirai pas, en toute joie et en toute liesse; car jamais je ne fus plus triste ni plus abattu, sans savoir pourquoi, ni de plus mauvaise compagnie; S. Martin,

aussibien que le Cardinal, sont toujours pour moi d'un agrément sans pareil ; mais enfin, cette épaule, ce bras gauche et cette main, qui ne sont point sans douleurs et qui me chicanent toujours, m'ont jeté dans une pesanteur et dans un abattement dont je ne reviens point ; c'est ce qui me fait résoudre de songer absolument à ma santé ; et pour cela, depuis huit jours, je me suis abandonné à la saignée et à beaucoup de médecines réitérées, dont je ne sens point encore tout l'effet que j'en attends ; mais il faut espérer que m'étant mis dans mon devoir, ma bonne nature s'y remettra aussi. Voilà donc où j'en suis, mon adorable Gouvernante ; j'ai été fort visité pendant tous mes remèdes, et je ne saurois trop courir, quand je me porterai bien, pour aller remercier tous les gens qui s'intéressent à ma santé. Je suis encore plus heureux qu'une infinité d'autres gens accablés de fièvres, de pourpre, et de mille autres maux. M. de Harlay, gendre de M.r le Chancelier, est assez considérablement malade ; la Présidente le Coigneux l'est aussi ; mais qui l'est d'une très-cruelle façon, c'est la pauvre Mademoiselle de Sanzei, qui court risque de tomber dans le mal de la feue Duchesse de Gramont, si Dieu n'y met la main. L'on prétend que les par-

ums et les jonquilles, dans un tems où ces
deurs sont mortelles, l'ont jetée dans l'état
ù elle est. On a jusqu'ici qualifié son mal
'un rhumatisme dans les entrailles; il n'y a
ortes de remèdes qu'on ne lui ait faits, jus-
ues à la saigner trois et quatre fois du pied
n deux jours; enfin, elle est dans des agita-
ions et des convulsions si violentes, qu'elle
'a plus de repos qu'en prenant de l'opium,
lont on lui fait faire un trop fréquent usage;
n un mot, les médecins paroissent bien em-
êchés pour remédier à un mal si extraor-
linaire. Madame de Coulanges vient d'en-
oyer S. Donnat à Mademoiselle de Sanzei,
t son retour nous apprendra ce qu'il faut
spérer de la guérison de cette pauvre fille;
e malheur est qu'il ne pourra pas la secourir
long-tems, car il part incessamment. Madame de Poissi est accouchée d'un garçon:
faites vos complimens à tout ce qui s'appelle
Maisons et Lamoignon. On marie fort M. de
Barbesieux par la ville; mais il est constant
qu'il est encore si affligé, qu'il ne songe point
à se remarier; je veux toujours espérer, par
tout ce que j'entends, qu'il préférera un mérite solide à tous les trésors périssables, quand
il sera obligé d'en venir à de secondes noces.
M. de Barion épouse aujourd'hui Mademoi-

selle Doublet. Le Chevalier de Bezons (1) se maria aussi hier. Savez-vous qui se marie encore, s'il n'est déjà marié ? M. le Marquis de Grignan, et l'on débite que c'est Mademoiselle de Saint-Amand qu'il épouse ou qu'il a épousée ; c'est à vous, Madame, à nous éclaircir sur ce fait ; vous avez du moins un avantage, qu'on a très-bonne opinion de tout ce que vous ferez ou aurez fait ; de bel et bon argent, et en quantité, voilà qui est un grand secours, dans le tems où nous sommes principalement. Tous les guerriers prennent congé dans la semaine prochaine ; la solitude sera grande à Versailles et dans les bonnes maisons. M. et Madame de Chaulnes s'en vont jeudi ; eux et Madame de Coulanges se se sont raccommodés de fort bonne grace ; et il n'est plus question entr'eux de la *pétoffe*, dont vous avez vu les commencemens. Je m'en vais chez la Maréchale de Villeroi, qui s'est fait saigner aujourd'hui du pied, par précaution seulement ; et tous les Louvois ne manqueront pas de s'y trouver. Ce sera jeudi prochain la procession de la châsse de Sainte-Géneviève ; l'Archevèque et Madame de Lesdiguières n'ont pas été les plus forts pour l'empêcher cette année. Adieu, ma

(1) Depuis Maréchal de France.

très-aimable, je vous embrasse avec une tendresse infinie.

LETTRE XLI.

LE MÊME A LA MÊME.

A Paris, le 23 Juin 1694.

Il y a mille ans que nous n'avons eu de vos nouvelles, à qui en avez-vous, ma chère Gouvernante ? croyez-vous qu'elles nous soient indifférentes ? non, en vérité, nous vous aimons tendrement, et tous les habitans de ce royal château où vous êtes. J'arrive de Versailles, où j'ai été huit grands jours à faire une fort jolie vie avec tous mes amis et amies. J'y ai laissé Mademoiselle de Sanzei dans le doux et agréable chemin de la convalescence : elle vous est très-obligée de toute l'inquiétude que vous avez eue de son mal, qui a été fort douloureux, en vérité, et fort périlleux ; mais enfin, jeunesse revient de loin ; et désormais, dans de certains tems principalement, elle ne s'abandonnera pas volontiers à tous les parfums dont elle est entourée, quoiqu'elle s'en prenne plus à une promenade qu'elle fit sur l'eau qu'aux jonquilles. Mais une bizarre aventure qui m'est arrivée à Versailles, a été la mort

de mon petit laquais qui chantoit, et que bien connoissiez. J'arrivai à Versailles le jeudi au soir; la nuit il fut pris d'une grosse fièvre, et d'un grand mal de côté; et il lui survint encore tant de fâcheux accidens, qu'il mourut le lundi sur les dix heures du matin: mais pourquoi ne seroit-il pas mort? M. le Duc de Sully et M. de Rebenac sont bien morts; Madame de Verneuil et la Duchesse du Lude, qui alloient à Sully à leurs journées, n'ont été que jusqu'à Montargis; et la Duchesse (1) qui avoit pris la poste, est arrivée tout juste pour les derniers momens; elles sont toutes de retour ici. La Duchesse est à Saint-Denis aux Filles de Sainte-Marie. Le fils unique de la belle Madame du Fresnoy est mort aussi; enfin, l'on ne voit qu'enterremens, et l'on ne parle que de gens malades. La Princesse d'Enrichemont, maintenant Duchesse régnante de Sully, a la petite-vérole; et Madame de Beringhem la rougeole; mais je suis bien moins en peine d'elles, que de Madame de Coulanges, qui a perdu son tems et son argent avec S. Donnat. Les douleurs de coliques sont revenues de plus belle; l'enflure de son estomac et de son ventre est devenue si considérable, que la maladie dont elle est menacée n'étant

(1) De Sully.

point

point équivoque, elle s'est mise depuis trois jours, avec l'approbation de toutes les bonnes têtes qu'elle a consultées, entre les mains de Carette, qui lui fait prendre des médecines et des eaux de S. Mion, dans lesquelles elle fait tomber sept gouttes d'une liqueur, qui fait tous les miracles dont vous avez entendu parler. Madame de Coulanges a été assez mal de ces remèdes les deux premiers jours; mais aujourd'hui elle se trouve beaucoup mieux; je souhaite fort, comme vous pouvez croire, que ce mieux continue, et que nous la tirions bientôt d'affaire; vous ne sauriez croire combien son mal me donne de chagrin, et combien il m'envoie de tristes vapeurs à la tête, dont je ne me vante pas. Vous apprendrez, sans doute, aujourd'hui par plus d'un endroit les nouvelles de Bretagne; la flotte ennemie s'est présentée devant Brest, et a voulu faire une tentative: mais douze cents hommes, qui étoient descendus, ont été si violemment repoussés, qu'on ne croit pas que la flotte hasarde une seconde descente; ils ont tous été tués ou noyés, et l'on prétend qu'un Mylord considérable, chef de l'entreprise, y a péri tout des premiers: Langeron a fait des merveilles en cette occasion. Je ne doute pas que cette tentative des ennemis n'ait donné par plus d'une

raison de l'inquiétude à nos amis (2), qui sont toujours à S. Malo ; mais s'il est vrai que la flotte ait levé l'ancre, comme on dit, ils n'auront point de dégoût de voir venir les troupes de Normandie à leur secours ; Dieu veuille qu'ils n'en aient aucun besoin ; car comme nous connoissons le mari et la femme, *le diable seroit bien aux vaches.* L'Abbé Tètu est toujours fort extraordinaire ; il a loué une maison dans la rue neuve Saint Paul. Voilà, ma belle Gouvernante, toutes nos nouvelles, au moins les miennes ; car je ne sais jamais que fort grossièrement le sujet de la pièce. La Maréchale de Villeroi qui est ici, sachant que je venois de vous écrire, ma prié de vous dire toujours mille belles et bonnes choses de sa part ; elle est très-assidue auprès de Madame de Coulanges qu'elle aime de plus en plus, et dont elle est en peine ; je n'ai jamais vu une meilleure femme, ni plus digne d'être honorée et aimée. Je fus hier chez Madame de Lesdiguières, qui me fait enfin espérer son portrait ; mais il ne sera pas avec ces accompagnemens, comme celui qui se débite dans les tabatières : quelque charitable personne ne vous en auroit-elle point envoyé quelqu'une à Grignan ? Il n'est rien de plus scandaleux

(2) M. et Madame de Chaulnes.

que ces sortes de boîtes, et l'on en cherche les peintures avec attention pour en faire justice. Adieu, ma très-aimable Gouvernante.

LETTRE XLII.

LE MÊME,

A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 28 Juin 1694.

FAITES, faites votre mariage ; vous avez raison, et le public a tort, et très-grand tort. Si j'avois su que Madame de Coulanges vous eût parlé de tous les dits publics, je me serois bien gardé de vous les répéter; et si la lettre que vous lui avez écrite fût arrivée deux heures plutôt, je me serois bien gardé encore de traiter avec vous ce chapitre ; tout ce que vous nous avez écrit à l'un et à l'autre sur ce sujet, est admirable, très-vrai, et sans aucune replique : chacun sait ses affaires; *l'un a dételé le matin, l'autre l'après-dînée*, et quiconque dételle, mérite louange; c'est une marque d'esprit, et d'un grand savoir-faire ; prenez donc le parti qui vous convient; mais voulez-vous mettre le public dans son tort? faites-vous donner une si bonne

et grosse somme en argent comptant, que vous vous mettiez à votre aise : un gros mariage justifiera votre procédé; tirez, comme je vous le dis, le plus d'argent comptant que vous pourrez; car voilà la précaution qu'il faut prendre en pareil cas ; le public dit, et il n'a pas tort, qu'il ne faut jamais compter avec les Financiers sur les biens à venir; et le public est persuadé, et il a raison encore, que la paix faite, on les pressera tant, qu'on en ruinera beaucoup ; prenez donc bien toutes vos mesures, et consolez-vous d'une mésalliance, et par le doux repos de n'avoir plus de créancier, dans le séjour de beaux, grands et magnifiques châteaux, qui ne doivent rien à personne, et par la satisfaction de donner quelquefois dans le superflu, qui me paroît le plus grand bonheur de ma vie. Voilà, ma belle Madame, tout ce que j'ai à vous répondre. Vos lettres sont admirables, et c'est un meurtre de n'en pouvoir faire aucune part au public; mais comme il n'en profiteroit pas, je conviens avec vous du silence, ce seroient précisément *des marguerites devant des pourceaux*. Je n'ai pu cependant m'empêcher de discourir de tout cela avec la Maréchale de Villeroi, qui a bon sens et bon esprit, qui aime tendrement tout ce qui s'appelle Grignan; qui vous

estime et vous aime aussi, qui se sent obligée de l'attention que vous avez de lui faire faire des complimens, qui me prie à tout moment de vous les rendre au centuple, et sur de bons tons, et qui, enfin, est déchaînée, comme vous, contre le public qui se déchaîne toujours sans savoir pourquoi. Elle approuve toutes vos raisons, elle vous loue sans fin et sans cesse, et vous conseille d'aller votre grand chemin. Aujourd'hui, comme vous dites fort bien, on parle d'une chose, et demain on n'en parle plus; et quand vous présentez au public une jolie Marquise de Grignan, et qu'il sera persuadé que vous en avez beaucoup de bien, il ne vous fera pas plus votre procès qu'à tous les gens de la première qualité, qui vous ont montré ce chemin, et qui ne croient pas, à l'heure qu'il est, en avoir la jambe moins bien tournée. Voilà qui est dit, je ne vous en parlerai plus. Madame de Coulanges vous a mandé de ses nouvelles, qui ne sont point encore trop bonnes; elle eut avant-hier une très-mauvaise nuit; mais les remèdes qu'elle prend, ne peuvent pas la guérir sur le champ, il faut bien se donner quelque patience. Qui en mourra assurément, c'est l'Abbé Têtu, qui ne peut souffrir ni la personne, ni la conversation de Carette, et à tel point, qu'il

a déserté la maison de Madame de Coulanges, parce que Carette la vient voir tous les jours, et passer avec elle des tems infinis. Madame de Coulanges est bien de même goût que l'Abbé ; mais quand il y va de la vie, *il sait bien peu faire, qui cela ne sait faire ;* et l'Abbé qui veut être le maître partout, admire Madame de Coulanges, et trouve mauvais entre cuir et chair qu'elle ne se défasse pas de Carette, puisqu'il lui déplaît; l'Abbé a trouvé mauvais encore qu'elle eût mis un oranger chargé de fleurs dans sa galerie : en un mot, il est bien extraordinaire; et je crains que la transmigration qu'il fera, sans doute, quelque jour au sortir du quartier de S. Paul, où il se va loger, ne soit au quartier des incurables, pour adoucir le mot de la retraite par où il finira vraisemblablement. Je n'ai point entendu parler des Chaulnes depuis l'affaire de Brest, qui s'est passée à souhait pour eux. Le bled et l'avoine sont ici toujours fort chers, et les maladies et les mort très-fréquentes. La Péraudière, frère de M. de Valentiné, est mort en deux fois vingt-quatre heures; mais qui est assez malade, et dont je suis bien en peine, c'est de Madame de Louvois; elle a une petite fièvre, des frissons de tems en tems, qui la chicanent; elle a fort mal passé la nuit ; elle

a tant de peur d'être malade, qu'elle en sera malade, et tant de peur de la mort, que je crains qu'elle n'en meure ; dès qu'elle a le moindre mal, c'est la rougeole, le pourpre, la petite-vérole ; en un mot, elle est agitée de la crainte continuelle de toutes ces maladies : mais savez-vous ce qui me fait le plus de peur pour elle? ce sont ses immenses richesses, et l'extrême bonheur dont elle jouit. Madame de Coulanges est aujourd'hui toute tournée du côté de la vie ; elle se trouve beaucoup mieux qu'elle n'a encore été. Elle a donné à dîner à Carette, au Maréchal de Bellefond, *et aux divines* (1) ; vous croyez bien que l'Abbé Têtu n'a pas été de ce repas ; son procédé est trop plaisant. Carette dit toujours qu'il part mercredi pour l'Italie ; mais il promet à sa malade des gouttes, et la manière dont elle aura à se conduire pendant son absence ; franchement j'ai bien de l'impatience de revoir Madame de Coulanges dans sa première santé, par bien des raisons. Adieu, ma chère Madame, voilà une assez longue lettre. Rendez-moi toujours de bons offices auprès des habitans de votre château, que j'honore et que je prends la liberté d'aimer selon leurs mérites. Je suis très-obligé

(1) Madame de Frontenac, et Mademoiselle d'Outrelaise.

à la sage Pauline des deux lignes qu'elle a écrites dans votre lettre ; j'ai beaucoup d'amitiés à lui faire de la part de la Duchesse de Villeroi, qui ne me voit point sans me demander de ses nouvelles, et sans me prier de lui dire mille choses pour elle.

LETTRE XLIII.

MADAME DE SÉVIGNÉ,

A MONSIEUR DE COULANGES.

A Grignan, le 5 Juillet (1) 1695.

Vous me faites respirer, en me disant que Madame de Coulanges est bien mieux, sa dernière lettre m'avoit tellement affligée, que je n'en pouvois plus; je suis fâchée que Carette la quitte, je veux qu'il laisse le Maréchal de Bellefond, comme son maître garçon, pour la conduire dans la suite de ses remèdes. C'est une cruelle chose que de mettre sa vie entre les mains d'un médecin, qui croit fermement qu'il va prendre possession d'une Souveraineté en Italie ; je vous de-

(1) La date de cette lettre est sans doute fautive, elle paroît être du mois de Juillet 1694, et répondre à la fin de la Lettre XLII, c'est ce qui nous a engagé à la placer ici.

mande

mande la suite d'une histoire où je prends tant d'intérêt. Je plains bien Madame de Louvois de toutes ses craintes; c'est le malheur attaché au bonheur de cette vie. Vous ne me dites rien de vous, mon cher Cousin, pensez-vous que votre santé et votre joie me soient indifférentes? M. de Grignan est vers Nice avec un gros corps de troupes, pour repousser en cas d'alarme cette flotte si mal reçue à Brest. Vous savez comme MM. les Lieutenans-généraux des Provinces sont présentement Lieutenans-Généraux des armées, cela les charme et les ruine. Nous avons toujours ici quelqu'un qui passe et joue à l'hombre. On lit, on est dans sa chambre; enfin, les jours passent. Notre petite troupe vous aime et vous embrasse.

LETTRE XLIV.

MONSIEUR DE COULANGES, A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 4 Août 1695.

Je viens de passer les plus beaux quinze jours du monde à Meudon; en vérité, c'est un lieu enchanté; et je ne comprendrai jamais que le Roi ne veuille point jouir d'un tel enchantement; car cette maison avec

toute sa vaste étendue, lui convient beaucoup mieux qu'à Madame de Louvois, il en faut demeurer d'accord. Elle espère bien aussi que la paix faite, et l'abondance revenue dans le Royaume, le Roi prendra Meudon, et lui donnera moyen d'acquérir aux portes de Paris une maison plus convenable pour elle, et pour les compagnies qu'elle veut voir, et moins exposée à celles dont elle se passeroit à merveilles; et je ne trouve pas qu'elle ait tort. Cependant, je lui conseille fort de prendre le tems comme il vient, et de s'accommoder autant qu'elle pourra des incommodités de Meudon. Elle a même eu contentement ce voyage-ci; car elle n'y a eu précisément que les gens qu'elle y vouloit avoir. Nous en revînmes samedi au soir, pour assister dimanche au dernier acte de philosophie du joli Abbé de Villeroi qui fit des merveilles, et où se trouva bonne et nombreuse compagnie en haut et en bas; car présentement les Dames viennent aux actes; et la Maréchale de Villeroi donna une belle et magnifique collation à toutes celles qu'elle y avoit invitées. Mais parlons d'autres choses, j'espérois à mon retour trouver Madame de Coulanges dans le bon train où je l'avois laissée; elle avoit même été d'une fête à Lestang chez Ma-

dame de Barbesieux, il n'y a que huit jours, où je l'avois vue, et d'où elle étoit revenue à Paris sur les deux heures après minuit, sans qu'elle s'en fût trouvée mal. Il est vrai, Madame, qu'au lieu de la retrouver avec le même visage, je l'ai trouvée dans le dernier changement, causé par un grand dérangement, et une insomnie extraordinaire, nonobstant quoi Carette a voulu la faire baigner; ce qui l'a réduite en tel état, et son pauvre estomac s'en est trouvé si affoibli, que Carette lui-même a suspendu, quant à présent, les bains et les gouttes mêmes; elle ne digère plus, elle rend le peu qu'elle mange sans appétit, tout comme elle le prend; en un mot, elle ne sait plus où elle en est, et tous les gens occupés d'elle se trouvent bien embarrassés : faut-il quitter Carette ? ne le faut-il pas ? faut-il frapper à une autre porte ? faut-il aller à Bourbon cette automne sans perdre de tems ? enfin, que faut-il faire ? On n'ose donner aucun conseil, parce qu'on ne veut se charger d'aucun évènement ; cependant nous ne sommes pas bien ; après avoir passé trois nuits entières sans fermer l'œil, elle a enfin dormi quatre ou cinq heures celle-ci. Je suis assuré que cette rechûte ne vous plaira point; car elle trouve encore que les vents

s'emparent de son estomac, comme dans le premier tems; ce qui fait voir l'inutilité de tout ce qu'elle a pris jusques ici pour les en chasser. L'Abbé Tètu triomphe, et bat des mains, et ce triomphe ne sert qu'à déplaire et à mettre en colère; car quel autre parti falloit-il prendre? Cependant, la maison de Madame de Coulanges ne désemplit point; comme on est assuré de la trouver, tout ce qui la connoît y vient; et chacun donne son avis, qui est, à mon gré, un autre mal. C'est tout vous dire que Madame de Monchevreuil y a passé deux après-dînées, et que Madame la Chancelière le Tellier, à quatre-vingt-six ans, y passa celle d'avant-hier. Je suis assuré que vous ne nous quitteriez pas, si vous étiez ici. Madame de Coulanges me prie de vous dire de sa part mille choses plus tendres les unes que les autres. Dans le nombre des visites qu'elle reçoit, vous croyez bien que les Maréchales de Créqui et de Villeroi ne lui manquent pas; ainsi il me fut hier fort aisé de leur faire voir dans votre dernière lettre l'honorable commémoration que vous faites d'elles; elles m'ont chargé de n'épargner aucuns des termes les plus significatifs pour vous bien marquer leur reconnoissance, et pour vous bien assurer qu'elles sont très-sensibles

aux marques de votre amitié. La Maréchale de Créqui est fort tendre sur le sujet de Blanchefort; et vous n'avez rien oublié de tout ce qui se pouvoit dire à cette occasion pour la bien flatter. Vous n'avez assurément, ma belle Madame, qu'à me mettre entre les mains tous vos souvenirs, j'en ferai toujours un très-bon usage et fort aisément; car vous connoissez tous mes amis et toutes mes amies. Je ne sais si je n'irai point demain à Pontoise; je reçus hier une semonce fort obligeante de mon aimable Cardinal, et son ambassadeur me fit entendre qu'il pourroit bien m'envoyer ce soir une voiture pour cela; je n'y serai qu'autant de tems que l'état de Madame de Coulanges me le permettra; car vous croyez bien que désormais cet état sera la règle de mes séjours. C'est un premier devoir, à quoi je n'ai garde de manquer; mais c'est elle-même qui veut que j'aille mon chemin, disant que sa maladie ne doit pas être regardée comme un mal dont on voie sitôt la fin; et c'est à moi sur cela à marcher avec prudence. Nous avons eu bien des affaires avec Carette; mais cela seroit bien long à vous conter; on l'avoit mis d'une partie à Vaugirard avec Mesdames de Louvois, de Créqui, Bernières; et Madame de Coulanges y avoit fourré une petite Madame de

Séchelles, amie de Madame de Pezeux, fort jolie, et dont Carette disoit qu'il étoit amoureux passionné; on espéra que cette passion réjouiroit la compagnie, et tout cela se passa de travers. La Marquise de Créqui outra la pièce; M. de Barbesieux qui survint, parut touché de la petite Dame, et le tout pour rendre Carette jaloux; enfin, on en vint si bien à bout, que Carette s'en retourna furieux à Paris, en traitant Madame de Coulanges d'infâme, qui n'avoit amené cette jeune femme que pour la vendre à son cousin; et Mesdames de Louvois et de Créqui, de bonnes confidentes. Enfin, cela fut si plaisant, qu'on n'a parlé d'autre chose à Paris; mais vous croyez bien que tous les acteurs de la pièce n'ont fait qu'en rire, et que tout le ridicule en est tombé sur *le Marquis* de Carette; si on l'avoit mieux connu, on ne l'auroit point admis en si bonne compagnie. Il a été long-tems sans venir voir Madame de Coulanges; mais enfin, comme elle en avoit affaire, elle a fait marcher le P. Gaillard pour lui demander pardon; et *le Prince* paroît, à l'heure qu'il est, avoir mis tout son ressentiment sous les pieds du crucifix; mais comme Madame de Coulanges est retombée après cette *pétoffe*, il y a bien des gens qui la trouvent hardie d'avoir repris

les remèdes de Carette. Voilà grossièrement le sujet de cette pièce, qui a été fort ridicule. Eussiez-vous jamais pris votre amie pour une vendeuse de chair humaine; et de concert avec elle, de telles confidentes que celles que je vous ai nommées? Il n'y a rien ici de nouveau; et puis les nouvelles publiques, et plusieurs particulières, vous vont par l'Abbé Bigorre et par Madame de la Troche. Madame de Bagnols, qui partit samedi pour Versailles, y est tombée si malade, qu'il la fallut saigner du pied en diligence; cela est fort commode pour les gens qui lui prêtent leur appartement; mais aussi que va-t-elle faire dans cette galère? Voilà son portrait que je vous envoie : y a-t-il rien de plus plaisant que cette taille-douce avec ses chiens, et son nom gravé et orthographié à ne pouvoir pas le prendre pour un autre? Cette taille-douce a fort réjoui Madame de Coulanges; c'est Madame de Louvois qui vient de me l'envoyer, et vous la recevrez tout chaudement. Adieu, ma très-aimable; toujours mille tendresses et mille respects pour vous et pour tous les habitans du magnifique château où vous êtes. Je vois ces amusemens et toute votre bonne compagnie, et l'eau m'en vient à la bouche. M. l'Archevêque d'Arles m'a fait

une très-bonne et très-aimable réponse, et j'aurai encore l'honneur de lui écrire incessamment. C'est donc présentement M. de Carcassonne qui est malade.

LETTRE XLV.

LE MÊME A LA MÊME.

Paris, le 27 Août 1694.

Je viens de passer trois semaines tant à Pontoise qu'à Versailles sans débrider, c'est-à-dire, sans revenir à Paris. Vous pouvez bien juger par-là de la meilleure santé de Madame de Coulanges; car pour peu qu'elle eût été équivoque, vous croyez bien que je ne l'eusse pas quittée, ou que mon voyage n'eût pas été si long. J'ai été même fort content à mon retour, l'ayant trouvée avec un très-bon visage et fort engraissée; cependant elle ne se tient pas encore guérie, parce qu'elle a de tems en tems de petits retours de colique, et qu'elle n'est pas tout-à-fait délivrée des vents qui veulent s'établir dans son estomac, et qui font qu'elle est quelquefois enflée; mais enfin, elle mange sobrement à la vérité; elle a de bonnes nuits, et elle va et vient par le monde, comme si de rien n'étoit. Voilà ce qui a succédé au triste

état dont je vous rendis compte dans ma dernière lettre; elle s'est remise aux gouttes de Carette, avec intention pourtant de laisser passer des jours sans en prendre; elle est, au surplus, délivrée des fréquentes visites du *Marquis*, parce qu'il a été lui-même assez malade, et qu'il ne sort point encore; je n'ai pas manqué, ma très-aimable Madame, de faire lire votre lettre à Madame de Coulanges, qui a eté fort contente d'y voir la continuation de votre amitié, et fort touchée des sentimens de l'adorable Pauline, qui a des manières d'écrire et des expressions si naturelles, qu'on est très-persuadé qu'elle a dans le cœur tout ce qu'elle écrit. Ainsi, Madame de Coulanges et moi, nous lui sommes très-obligés de tout ce qu'elle nous dit d'agréable; et nous vous supplions instamment, ma belle Marquise, de la bien remercier, et tous les habitans de ce magnifique château, qui veulent bien s'intéresser à ce qui nous regarde. Mais revenons à nos moutons, car vous voulez des détails, et il me semble que vous m'avez écrit autrefois que c'étoit le style de l'amitié. Ce fut donc un vendredi matin qu'une calèche à six chevaux de l'aimable Cardinal de Bouillon me vint prendre chez moi, et me mena rapidement dîner à Saint-Martin, où je trouvai

M. et Madame de Croissi, Mademoiselle de Croissi, Madame de S. Géran, et Richard Hamilton, qui y étoient dès la veille; mon amour-propre fut content de la réception qu'on me fit; quelle chère, quelle maison, quelles promenades, et quelle liberté! Les Croissi s'en allèrent samedi au soir; mais ils furent remplacés dans le moment par la Comtesse de Furstemberg, et par Mademoiselle d'Albert, une jolie seconde fille de Madame de Bouillon. Le dimanche arrivèrent M. le Grand....

MADAME DE COULANGES *interrompt ici la Lettre de son mari.*

C'est moi qui arrive dans Saint-Alexis, où je trouve un vieil enfant entouré de jouets, et tout ravi dans la contemplation de ses poupées; il sait lire et écrire cet enfant; il me fait voir qu'il vous a rendu compte de tout ce que j'avois à vous dire sur ma santé; vous n'aurez donc point de mes nouvelles cet ordinaire, mon amie; mais je vous assurerai de toute la vive reconnoissance que j'ai de vos bontés pour moi; peut-être guérirai-je, peut-être mourrai-je; mais je vous aime bien en attendant, ma très-aimable; je ne suis point du tout insensible à toutes les honnêtetés que je re-

çois des habitans du palais *de la félicité*, M. de la Garde a beaucoup de part à ma reconnoissance, et pour l'adorable Pauline, j'en suis charmée; savoir dire des choses aussi aimables que celles que M. de Coulanges m'a montrées, est un trésor que je suis bien-aise, en vérité, qui ne me soit point caché. Jamais absente n'a été moins oubliée qu'elle l'est ici; on en parle, on la loue; et je dis tristement, *mais ce n'est pas la voir que de s'en souvenir*. Cela est trop plaisant combien je l'aime; je crois devoir lui en demander pardon, et j'ai même la confiance d'espérer l'obtenir. Le Maréchal d'Humières est bien malade; mais le Maréchal de Villeroi se porte bien. Mon amie, n'avez-vous jamais vu une Madame Bertier belle et fleurie, jeune et saine? elle est morte en quatre jours; et puis, comptez sur quelque chose en cette vie. Je vous embrasse, ma très-belle, et je sens le plaisir de vous griffonner quelques lignes, que vous ne pourrez peut-être pas lire. Voici bien une autre rareté que je viens de trouver ici; c'est le miroir de toilette, dont se servoit la Reine Marguerite; les carrés y manquent, on les va chercher par toute la terre; c'est bien à M. de Coulanges à avoir les restes de la Reine Marguerite!

MONSIEUR DE COULANGES *continue.*

C'est bien parlé; voilà un beau griffonnage, et une femme qui a du sens et de la raison, peut-elle orthographier de la sorte? Je suis vengé de toutes ses mauvaises plaisanteries à mon égard par l'espérance bien fondée que j'ai que vous ne les pourrez jamais lire.

Le dimanche, arrivèrent donc M. le Grand, Madame d'Armagnac, avec *les Anges* ses filles, Mademoiselle de Bouillon, et Madame de Beauffremont; et lundi à dîner, le Chevalier de Lorraine; et le mardi, M. de Bouillon, la Duchesse de la Ferté et Langlée; tout cela fait une compagnie admirable pour manger les bons mets du Cardinal, et pour faire ronfler les pistoles au lansquenet, tout comme si elles ne valoient pas quatorze francs la pièce. Il y eut beaucoup de sang répandu; mais il ne fut pas perdu, et tel devint gai, qui étoit triste auparavant; comme tel devint triste, qui auparavant étoit de fort bonne humeur, des quarante et cinquante pistoles aux réjouissances seulement; en un mot, grande chère et beau jeu. Nous nous séparâmes tous, qui un jour plutôt, qui un jour plus tard; mais le jeudi, le Cardinal me remena

à Versailles avec Madame de Saint-Géran, qui avoit trouvé le gîte de Saint-Martin fort bon. J'ai été à Versailles depuis ce jeudi jusqu'à avant-hier en toute joie et en toute liesse, et ce qui est rare à Versailles, en toute liberté; car, Dieu merci, je n'y vois que qui j'y veux voir, et que les personnes encore qui me conviennent. J'ai donc passé mes journées avec la Maréchale de Villeroi, qui répond à vos souvenirs, comme vous le pouvez désirer, et qui dit comme vous, que je ne ménage point les termes pour vous parler de ses sentimens; avec la Duchesse de Villeroi, qui me parle très-souvent de l'adorable Pauline, et qui la souhaite à tout propos; avec la Saint-Géran, *belle pochette et rien dedans*; avec tout ce qui s'appelle Noailles, Boufflers, Croissi; à toute heure chez Madame d'Armagnac, qui me donne son portrait et celui de ses filles; mais chez qui encore? chez Madame la Duchesse, la plus gracieuse et la plus jolie Princesse qui fut jamais; j'y ai eu des entrées fort libres; et je lui ai déclaré que quelques avances qu'on me fît de la part des autres Princesses pour les fréquenter, je ne verrois jamais qu'elle. Enfin, ma chère Gouvernante, je ne me suis point du tout encanaillé; et je ne serois point encore revenu, si je m'é-

tois laissé aller aux pressantes instances qu'on m'a faites pour rester encore à Versailles; mais il a bien fallu revenir aux ordres de Madame de Louvois, qui graisse ses bottes pour aller à Tonnerre et à Anci-le-Franc, et qui ne veut point faire de voyages sans moi, en sorte que me voici. Elle dit qu'elle partira sans faute mercredi prochain; mais tant de gens lui disent qu'elle va trouver du mauvais air, et lui veulent ôter ce voyage de l'esprit, qu'hier au soir la tête lui en tournoit; si elle le fait donc, je m'en vais avec elle, et voilà notre commerce interrompu pour quelque tems; si je ne le fais pas, je ne m'éloignerai point de Paris; ainsi je serai à portée de vous rendre toujours compte de mes faits et gestes. La disgrace de Mademoiselle Chouin a fait une grande nouvelle à Versailles; la Princesse de Conti eut l'honnêteté d'assurer Mademoiselle de Sanzei qu'elle n'avoit aucune part au sujet qu'elle avoit de s'en défaire; mais quel est-il ce sujet? c'est sur quoi on raisonne, qui d'une façon, qui d'une autre; car si jamais MONSEIGNEUR a aimé quelqu'un, c'est cette fille. L'a-t-on chassée sans sa participation? La Princesse de Conti a eu des entretiens très-particuliers avec le Roi, qui étonnoient tout le monde; et voilà

ce qu'ils ont enfanté. Mademoiselle Chouin est à Paris chez Madame de Lisbonne, et l'on dit qu'on lui prépare un appartement aux petites Hospitalières. Vous saurez par l'Abbé Bigorre les nouvelles de l'armée, qui furent hier apportées par le petit Bontemps; et moi, je finis par vous remercier aussi de vos détails, et par vous en demander la continuation. Le dîner de *Rochecourbière* m'a fait venir l'eau à la bouche; je vois d'ici ce lieu enchanté, et j'en connois tout le mérite; rien n'est pareil à la description que vous en faites. Je vous fais mes complimens, quoiqu'un peu tard, sur la mort de M. de la Fayette; sa pauvre mère n'avoit songé qu'à remettre ce nom et cette maison à la Cour et dans le monde; et le voilà sur la tête d'une petite fille (1). On dit que le testament de M. de la Fayette, fait par les soins et du vivant de Madame sa mère, a consolé sa femme et M. de Marillac, qui étoient fort affligés, avant que d'avoir vu ce testament, lequel est très-désavantageux pour la veuve (2). M. de Lamoignon vous en pourra dire mieux que moi tous les tenans

(1) Marie-Madeleine de la Fayette, mariée depuis à Charles Bretagne, Duc de la Trémoille, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi.

(2) Madeleine de Marillac.

et aboutissans ; c'est, dit-on, l'ouvrage du Lieutenant-Civil. Adieu, ma très-aimable Gouvernante ; adieu, Madame la Comtesse, adieu, divine Pauline, et tous les aimables habitans d'un des plus magnifiques châteaux que je connoisse. Dieu vous conserve tous, et nous fasse la grace de nous revoir quelque jour. Madame de Morangies est très-malade ; Madame Bénard de Rezé, notre voisine, est morte ; et j'ai appris aussi la mort d'un de mes cousins d'Ormesson, qui étoit Religieux de Sainte-Géneviève, et je crois votre filleul. Enfin, l'on meurt à tout âge et par tout pays. Faites savoir, je vous prie, à M. le Comte de Grignan, quand vous lui écrirez, combien je l'honore ; et n'oubliez pas dans mes litanies la bonne Martillac, ni M. le Doyen (3). On vous aura mandé l'histoire tragique d'Hanovre. La Cour s'en va le 15 du mois prochain à Fontainebleau.

(3) Du Chapitre de Grignan.

LETTRE

LETTRE XLVI.

LE MÊME A LA MÊME.

Paris, le premier Septembre 1694.

Adieu, ma belle Gouvernante, adieu Madame la Comtesse, adieu divine Pauline, adieu M. le Chevalier, et tous les charmans habitans du palais d'Apollidon; je pars de ce pas pour Tonnerre et pour Anci-le-Franc, et je m'abandonne avec soumission à mon étoile errante, qui ne me guide point trop mal. Madame de Louvois, contre l'avis des sottes gens qui s'opposoient à son voyage, en lui disant qu'une femme aussi riche et aussi heureuse qu'elle, ne doit jamais passer Meudon, a pris courage, et part sans écouter davantage tous les flatteurs de sa Cour; cependant si elle alloit tomber malade, jugez de l'embarras et des repentirs qui nous suffoqueroient; mais il faut espérer que Dieu nous conservera tous en vie et en santé; toujours est-il vrai qu'il n'y a point actuellement d'air plus détestable que celui de Paris, où tout le monde est malade et meurt. L'Évangile du jour est la mort du Maréchal d'Humières, qui mourut hier à Versailles; l'on a attendu si tard à lui dire qu'il alloit

mourir, de peur de l'effrayer, qu'il a fallu recourir à M. l'Évêque de Troyes, pour tourner à bien ses derniers momens, dans lesquels il a reçu ses Sacremens; voilà un beau sujet de faire des réflexions. Le public donne déjà tous les grands postes qu'il occupoit; je ne sais si le Roi sera de même goût; je souhaite du moins que le public ne se trompe pas, lorsqu'il donne l'Artillerie au Maréchal de Villeroi. La Maréchale et la Duchesse suivirent hier le Roi à Marly, cela me paroît d'un bon augure. La maison d'Humières, au surplus, est ruinée de fond en comble; il n'y eut jamais une telle déroute; la Maréchale n'aura point de pain, au pied de la lettre; autre sujet encore de réflexion sur la mauvaise conduite. La Maréchale (1), qui vint hier débarquer chez sa fille d'Isanghien, se retire aujourd'hui chez les Filles de la Croix dans le faubourg Saint-Antoine, sous les auspices de l'Abbé d'Effiat, qui pourra lui servir de caution envers les Religieuses. Madame de Coulanges se porte assez joliment; elle a envoyé à son *Marquis* (2) une tabatière d'or, pesant deux cents écus, et coûtant dix louis de façon, sous prétexte qu'elle avoit du tabac meilleur

(1) Louise-Antoinette-Thérèse de la Châtre.

(2) Carette, son médecin.

que le sien. Le *Marquis* n'a pas daigné seulement l'en venir remercier, et a publié qu'elle lui avoit fait un présent, où il y avoit plus d'invention que de magnificence, il prétend lui avoir donné pour deux cents cinquante pistoles de bouteilles (*de son élixir*); jamais il n'y eut un homme plus extravagant, et Madame de Coulanges est bien heureuse d'en être défaite. Je la quitte avec quelque repos par le bon état où je la laisse. Adieu, mon aimable Gouvernante, je m'en vais être plus près de vous de quarante-cinq lieues, et dans le voisinage de Bourbilly (3), si je ne me trompe; je trouverai peut-être les bois de Chantal sur mon chemin, et ils me feront plaisir, quand je les entendrai nommer. Je vous embrasse, ma belle Madame, avec une tendresse infinie. Écrivez-moi toujours, quand cela vous conviendra; j'ai prié Madame de Coulanges de m'envoyer toutes vos lettres; ainsi, ne nous séparez point, cela seroit inutile, puisque les siennes me viendront, après qu'elle les aura lues.

(3) Terre qui appartenoit alors à Madame de Sévigné.

LETTRE XLVII.

MADAME DE SÉVIGNÉ,

A MONSIEUR DE COULANGES,

Qui étoit alors à Anci-le-Franc chez Madame de Louvois.

A Grignan, le 9 Septembre 1695.

J'AI reçu plusieurs de vos lettres, mon cher Cousin; il n'y en a point de perdues, ce seroit grand dommage, elles ont toutes leur mérite particulier, et font la joie de toute notre société; ce que vous mettez pour adresse sur la dernière, en disant adieu à tous ceux que vous nommez, ne vous a brouillé avec personne, *Au Château Royal de Grignan.* Cette adresse frappe, donne tout au moins le plaisir de croire que dans le nombre de toutes les beautés dont votre imagination est remplie, celle de ce château, qui n'est pas commune, y conserve toujours sa place, et c'est un de ses plus beaux titres : il faut que je vous en parle un peu, puisque vous l'aimez. Ce vilain degré par où l'on montoit dans la seconde cour, à la honte des *Adhémars*, est entièrement renversé, et fait place au plus agréable qu'on puisse imaginer; je

ne dis point grand, ni magnifique, parce que ma fille n'ayant pas voulu jeter tous les appartemens par terre, il a fallu se réduire à un certain espace, où l'on a fait un chef-d'œuvre. Le vestibule est beau, et l'on y peut manger fort à son aise, on y monte par un grand perron; les armes de Grignan sont sur la porte; vous les aimez; c'est pourquoi je vous en parle. Les appartemens des Prélats, dont vous ne connoissez que le salon, sont meublés fort honnêtement, et l'usage que nous en faisons est très délicieux. Mais puisque nous y sommes, parlons un peu de la cruelle et continuelle chère que l'on y fait, sur-tout en ce tems-ci; ce ne sont pourtant que les mêmes choses qu'on mange partout, des perdreaux, cela est commun; mais il n'est pas commun qu'ils soient tous, comme lorsqu'à Paris chacun les approche de son nez en faisant une certaine mine, et criant: ah, quel fumet! sentez un peu; nous supprimons tous ces étonnemens; ces perdreaux sont tout nourris de thym, de marjolaine, et de tout ce qui fait le parfum de nos sachets; il n'y a point à choisir; j'en dis autant de nos cailles grasses, dont il faut que la cuisse se sépare du corps à la première semonce, elle n'y manque jamais, et des tourterelles toutes parfaites aussi. Pour les

melons, les figues et les muscats, c'est une chose étrange; si nous voulions, par quelque bizarre fantaisie, trouver un mauvais melon, nous serions obligés de le faire venir de Paris; il ne s'en trouve point ici; les figues blanches et sucrées, les muscats comme des grains d'ambre que l'on peut croquer, et qui vous feroient fort bien tourner la tête, si vous en mangiez sans mesure, parce que c'est comme si l'on buvoit à petits traits du plus exquis vin de Saint-Laurent; mon cher Cousin, quelle vie, vous la connoissez sous de moindres degrés de soleil; elle ne fait point du tout souvenir de celle de la Trappe. Voyez dans quelle sorte de détail je me suis jetée, c'est le hasard qui conduit nos plumes; je vous rends ceux que vous m'avez mandés, et que j'aime tant; cette liberté est assez commode, on ne va pas chercher bien loin le sujet de ses lettres.

Je loue fort le courage de Madame de Louvois d'avoir quitté Paris, contre l'avis de tous ceux qui lui vouloient faire peur du mauvais air; hé, où est-il, ce mauvais air? qui leur a dit qu'il n'est point à Paris? Nous le trouvons, quand il plaît à Dieu, et jamais plutôt. Parlez-moi bien de vos grandeurs de Tonnerre et d'Anci-le-Franc; j'ai vu ce beau château, et une Reine de Sicile sur une porte,

dont M. de Noyon vient directement. Je vous trouve trop heureux ; au sortir des dignités de M. le Duc de Chaulnes, vous entrez dans l'abondanee et les richesses de Madame de Louvois ; suivez cette étoile si bienfaisante, tant qu'elle vous conduira. Je le mandois l'autre jour à Madame de Coulanges ; elle m'a parlé de Carette, ah ! quel fou ! Comment pourrons-nous passer de tout ceci, mon cher Cousin, au Maréchal d'Humières, le plus aimable, le plus aimé de tous les Courtisans. Il a dit à M. le Curé de Versailles : *Monsieur, vous voyez un homme qui s'en va mourir dans quatre heures, et qui n'a jamais pensé, ni à son salut, ni à ses affaires* ; il disoit bien vrai, et eette vérité est digne de beaucoup de réflexions ; mais je quitte ee sérieux, pour vous demander sur un autre ton sérieux, si je ne puis pas assurer ici Madame de Louvois de mes très-humbles services ; elle est si honnête qu'elle donne toujours envie de lui faire exercer cette qualité. Mandez-moi qui est de votre troupe, et me paycz avec la monnoie dont vous vous servez présentement. Je suis aise que vous soyez plus près de nous, sans que cela me donne plus d'espérance ; mais c'est toujours quelque ehose. M. de Grignan est revenu à Marseille ; c'est signe que nous l'aurons bientôt. La flot-

te, qui est vers Barcelone, fait mine de prendre bientôt le parti que la saison lui conseille. Tout ce qui est ici vous aime et vous embrasse, chacun au *prorata* de ce qui lui convient, et moi plus que tous. M. de Carcassonne est charmé de vos lettres.

LETTRE XLVIII.

MONSIEUR DE COULANGES, A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Tonnerre, le 3 Octobre 1694.

CELA est honteux, cela est horrible, cela est infâme, que depuis que je suis dans votre voisinage, je ne vous aie pas donné le moindre signe de vie; cependant, Tonnerre et Grignan; Grignan et Tonnerre; Anci-le-Franc et Grignan; Grignan et Anci-le Franc; tous ces châteaux peuvent fort bien avoir quelque commerce ensemble sans se mésallier, et ne pas regarder aux portes à qui passera le premier. Il y a un mois que je me promène dans les États de Madame de Louvois; en vérité, ce sont des États, au pied de la lettre; et c'en sont de plaisans, en comparaison de ceux de Mantoue, de Parme et de Modène. Dès qu'il fait beau, nous sommes

à

à Anci-le-Franc ; dès qu'il fait vilain, nous revenons à Tonnerre; nous tenons partout cour plénière, et partout, Dieu merci, nous sommes adorés. Nous allons, quand le beau tems nous y invite, faire des voyages de long cours, pour connoître la grandeur de nos États ; et quand la curiosité nous porte à demander le nom de ce premier village, à qui est-il? on nous répond, c'est à *Madame;* à qui est celui qui est le plus éloigné ? c'est à *Madame ;* mais là-bas, là-bas, un autre que je vois ? c'est à *Madame;* et ces forêts ? elles sont à *Madame.* Voilà une plaine d'une grande longueur ; elle est à *Madame ;* mais j'apperçois un beau château; c'est Nicei, qui est à *Madame,* une terre considérable, qui appartenoit aux anciens Comtes de ce nom. Quel est cet antre château sur un haut ? c'est Passy, qui est à *Madame,* et lui est venu par la Maison de Mandelot, dont étoit sa bisaïeule; en un mot, Madame, tout est à *Madame* en ce pays; je n'ai jamais vu tant de possessions ni un tel arrondissement. Au surplus, *Madame* ne se peut dispenser de recevoir des présens de tous les côtés ; car que n'apporte-t-on point à *Madame,* pour lui marquer la sensible joie qu'on a d'être sous sa domination ; tous les peuples des villages courent au-devant d'elle avec la flûte

et le tambour; qui lui présente des gâteaux; qui des châtaignes; qui des noisettes; pendant que les cochons, les veaux, les moutons, les coqs-d'inde, les perdrix, tous les oiseaux de l'air et tous les poissons des rivières l'attendent au château. Voilà, Madame, une petite description de la grandeur de *Madame;* car on ne l'appelle pas autrement dans ce pays; et dans les villages, et partout où nous passons, ce sont des cris de *Vive Madame!* qu'il ne faut pas oublier. Mais cependant, au milieu d'un tel triomphe, il faut dire que *Madame* n'en est pas plus glorieuse; elle est civile, elle est honnête, et l'on vit auprès d'elle dans une liberté charmante; pour moi, j'y ai mes coudées franches; mais aussi fais-je dans sa Cour un principal personnage. Au surplus, *Madame* se porte ici beaucoup mieux qu'à Paris; elle y respire un bon air; et il n'en faut de meilleure preuve qu'on n'entend parler ici d'aucune maladie qui puisse donner de l'inquiétude; aussi fait-elle état de passer ici la Toussaint, et de ne s'en retourner que comme les grandes personnes. Elle est ravie de n'avoir qu'à se tranquilliser; et je lui vois faire avec un tel zèle son noviciat de campagne, et même de Province, qu' est comme assuré qu'elle ſera profeſsion, et qu'il ne se

passera guère d'automne, quand la Cour sera à Fontainebleau, qu'elle ne vienne se reposer ici, et jouir innocemment de tous les plaisirs champêtres. Nous n'avons pas encore eu un moment à nous ennuyer; pour moi, je me porte si bien, ma bonne humeur et mon appétit sont si bien revenus, et ma veine poétique s'est si bien ouverte, qu'il n'y a sottise dont je ne m'avise ici, pour me réjouir premièrement, et puis pour réjouir mon prochain; car charité bien ordonnée doit toujours commencer par soi-même. Il faut bien vous faire part de nos chansons et de nos mascarades; les voilà. Vous aurez bien la bonté de les présenter à la charmante Pauline, et d'en faire *chorus* avec elle; c'est par-là que je vous veux récompenser de l'agréable description que vous me fîtes, il y a quelque tems, de votre débauche de *Rochecourbière*; je n'en ai jamais vu une telle, et j'ai bien mis cette lettre entre les parfaites que je conserve dans mon trésor. Nous n'aurons pas ici grandes compagnies de Fontainebleau, comme nous l'avions espéré; les Maréchale et Duchesse de Villeroi sont tombées malades à Paris, et nous ont fait peur; mais à l'heure qu'il est, nous sommes rassurés. Le mauvais air, les morts et les maladies y continuent; mais le principal pour

moi, c'est que Madame de Coulanges me paroît hors d'affaire; elle va et vient comme une autre; et pour peu qu'elle s'applique à faire une vie sainte, il y a toute apparence que le médecin ne rentrera de long-tems chez elle; Dieu le veuille, et nous conserve tous. On me mande de Paris que votre mariage (1) est tout à fait résolu; que M. de Saint-Amand achète des habits pour sa fille, plus magnifiques les uns que les autres; que vous avez eu à Grignan cette petite fille, que vous avez trouvée encore plus riche en perfections qu'elle ne l'est en bien, et qu'avant de l'amener à Paris, vous la garderez trois ans à Grignan, pour la rendre un prodige; et qui me mande tout cela? ce n'est point Madame de Coulanges; et voilà par conséquent quelle est la voix du peuple : s'il dit bien, ou s'il dit mal, je m'en rapporte à vous. J'ai été ravi du mariage de la petite d'Ormesson avec M. d'Aguesseau; je n'en ai jamais vu de mieux assorti, ni de plus désirable. M. le premier Président a dit tout ce qui s'en pouvoit dire, et que c'étoit l'alliance du mérite et de la vertu. J'ai fait tous vos complimens à nos *Reines de Sicile*; la grandeur de la maison de Clermont est bien

(1) C'est-à-dire, le mariage du Marquis de Grignan avec Mademoiselle de S. Amand.

étalée dans tous les coins et les recoins d'Anci-le-Franc ; et je suis toujours à admirer qu'on puisse, sans mourir, voir sortir de sa maison tant de belles et magnifiques possessions. M. de Louvois, avec toute sa faveur, mérite qu'on rende à sa mémoire la justice qu'il a eue de n'entrer dans aucune terre, qu'on ne lui ait, pour ainsi dire, jetée à la tête ; il n'y a aucun Seigneur, grand ni petit, qui puisse lui reprocher la moindre contrainte, et cela peut passer pour un chef-d'œuvre, dans le poste où il étoit. Adieu, ma très-aimable Madame, croyez toujours que je ne suis pas indigne de toute l'amitié dont vous m'honorez, par toute la bonne et très-sincère tendresse que j'ai pour vous. Trouvez bon que je me promène dans ce royal château de Grignan, et qu'allant d'appartement en appartement, je rende tous mes honneurs et mes devoirs à ceux qui les occupent ; il n'est pas nécessaire de vous les nommer, vous comprenez mes intentions à merveilles. Je n'ai seulement qu'à ne pas oublier la chambre de la bonne Marsillac ; en vérité, je voudrois bien encore me retrouver avec vous, tous tant que vous êtes, et je n'en veux point désespérer, pour ne pas mourir de chagrin. Madame de Louvois a fort agréablement reçu tous vos complimens, et m'a

chargé de vous les rendre avec usure, et de vous supplier d'en distribuer encore de sa part, à la belle Comtesse, à la charmante Pauline, et à tout ce qui s'appelle Grignan. Je crois que vous ne manquez pas de vous bien récrier sur tous les gens qui meurent à Paris; vous avez été apparemment affligée de la mort de Madame de Poissi, par rapport à M. de Lamoignon. On nous mande de Fontainebleau que le pauvre petit Capitaine S. Hérem a fait une chûte à la chasse, et qu'il a la cuisse cassée trois doigts au-dessous de la hanche; voilà qui est bien mortel pour un homme de son âge, et j'en suis tout à fait fâché. Vous avez fait de belles réflexions, de l'humeur que je vous connois, sur la mort de M. de Fieubet; mais adieu.

LETTRE XLIX.

MADAME DE SÉVIGNÉ,

A MONSIEUR DE COULANGES.

A Grignan, le 14 Octobre 1694.

VOTRE lettre, mon cher Cousin, ne pouvoit être trop long-tems attendue; elle nous a tous charmés, nous l'avons lue et relue, nous avons chanté et rechanté vos chan-

sons ; et quand M. de Grignan arriva hier de Marseille, où il avoit eu encore quelques affaires, ce fut la première chose que nous lui lûmes, que la lettre et les chansons de Coulanges. Elles trouvèrent leur place, après la première surprise qu'il nous donna ; il étoit tombé à Sorgues (1) sur un degré, et s'étoit tellement cassé le nez, et un peu la tête, et avoit de si grands emplâtres que jamais *la Rapinière ni le Destin* (2) n'en portèrent de plus remarquables ; mais étant persuadés et bien assurés que ce ne seroit rien du tout, nous reprîmes tous notre première joie à vos dépens ; jamais un commencement de discours n'a captivé plus agréablement les auditeurs. Le château d'*Anci-le-Franc, celui de Grignan ; Tonnerre, Grignan ; Grignan et Tonnerre* ; cette égalité, cette balance doit plaire également aux vivans et aux morts ; après cela, vous nous peignez comme dans un miroir, la beauté, la grandeur, la magnificence, l'étendue de toutes ces possessions, et puis, vous vous écriez, Comment est-il possible que les Seigneurs de tels Royaumes aient pu se résoudre à s'en défaire ? hélas ! vous le dites dans vos chansons, c'est que depuis très-long-

(1) Petite ville du Comtat Venaissin.
(2) Personnages du *Roman comique* de Scarron.

tems, l'hôpital étoit attaché à cette maison seigneuriale de Tonnerre; en voilà la seule et véritable raison : raison où il n'y a pas un mot à répondre ; raison qui ferme la bouche ; raison, enfin, qui fait sortir le loup du bois, et qui fait que tout est à Madame de Louvois, et qu'on est encore trop heureux d'avoir trouvé un Ministre assez riche pour acheter ces espèces de souverainetés, que vous mettez avec raison bien au-dessus de Parme et de Modène. Pour moi, je comprends le bonheur de ces peuples tout accablés de leur pauvreté, et de celle de leurs Seigneurs, de se trouver sous la domination d'une femme de grande qualité, petite-fille de Gilles (3), et des Mandelots, toute pleine de mérite, de vertus et de trésors, pour répandre à propos dans tous leurs besoins. Quelle douceur ! quelle protection ! et quelle disposition pour crier de tout leur cœur : *Vive Madame !* c'est la mode du pays de faires des présens, et ces présens leur seront bien rendus. On ne peut rien de plus joli que toutes vos imaginations, ces apparitions, ces mascarades (4), ce héros enfermé et conservé dans une armoire avec ses descendans. Mon Cousin, vous vous

(3) Gilles Souvré, Maréchal de France.

(4) Tous les tomes d'*Amadis*.

êtes surpassé vous-même, et c'est beaucoup dire; mais cette petite chapelle de commodité à la ruelle de votre lit, que vous avez sans doute fait mesurer, et qui a soixante-trois toises de longueur, donne bien à penser à notre Chapitre (*de Grignan*) qui croyoit être un des plus beaux de France. Savez-vous bien que cette chapelle est donc comme l'Église de Notre-Dame de Paris? Ma fille me prie de vous faire mille amitiés, et de vous assurer qu'elle est ravie de vous retrouver avec toute votre belle humeur et votre veine poétique. Elle vous conjure, comme moi, de remercier Madame de Louvois de l'honneur de son souvenir. Pauline m'a aidé à faire *chorus* de vos aimables couplets; elle vous aime de tout son cœur; et le moyen, mon aimable, de ne vous aimer pas; si vous étiez assez juste pour aimer qui vous aime, je serois la mieux partagée. Toute notre troupe vous rend au double toutes vos amitiés; votre nom et vos louanges retentissent partout dans ce château; et pourquoi ne reviendriez-vous pas, tant qu'il y aura des Papes à faire et des Cardinaux qui vous aimeront?

LETTRE L.

MONSIEUR DE COULANGES, A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Anci-le-Franc, le 29 Octobre 1694.

Nous voici encore dans notre magnifique château. Madame de Louvois s'est trouvée un goût pour la royauté et pour la solitude, choses fort contraires, qu'elle ne connoissoit point; en un mot, le goût des grands Seigneurs du bon vieux tems, qui se trouvoient fort bien chez eux, et dont l'ambition se trouvoit bornée à demeurer maîtres des grandes possessions que leurs pères leur avoient laissées; ils alloient par respect visiter leur Souverain; mais leur cour faite, et ce devoir rendu, ils n'étoient pas fâchés de se trouver souverains eux-mêmes, et de revenir représenter à leur tour. Madame de Louvois, contente, et avec raison très-contente de son état, s'est donc si bien trouvée d'une liberté dont elle n'avoit jamais joui, et dont il est impossible qu'elle jouisse à Paris, ni même à Meudon, qu'insensiblement elle a attrapé la Toussaint, et que je la vois comme résolue de ne partir de son Royaume que le quinze du mois prochain :

pour moi, je me suis rangé volontiers sous ses loix, et plus je connois sa domination toute aimable et toute honnête, plus je suis content de vivre partout où il lui plaira. N'avouerez-vous pas après cela que mes secondes noces sont très-heureuses, et que vous n'avez jamais entendu parler d'un mari plus soumis que je le suis, ni d'un meilleur ménage que le nôtre ? Quand Madame de Louvois est à Tonnerre, c'est le bruit, c'est le tumulte, ce sont tous les attributs de la royauté; quand elle est ici, ce n'est point Madame de Grignan dans son château, exposée à un nombre infini de voisins, exposée aux hommages de tous les Provençaux; mais c'est Madame de Sévigné dans ses Rochers, qui lit, qui se promène beaucoup, qui écrit à Paris, qui reçoit beaucoup de lettres, qui entreprend de son pied des promenades champêtres et de long cours, et qui fait enfin une vie de campagne, toute pleine de liberté et d'agrément; et une vie que Madame de Louvois goûte de telle sorte qu'elle ne songe pas qu'il y ait au monde un Fontainebleau, ni un Versailles. Nous arrivons de Tonnerre, où nous avons été recevoir Madame de Courtanvaux (1), qui cavalièrement et honnêtement est partie de Fon-

(1) Marie-Anne-Catherine d'Estrées.

tainebleau en poste pour venir se ranger auprès de Madame sa belle-mère ; nous avons tous été fort aises de la voir, et nous ne cessons de l'interroger sur les évènemens du pays d'où elle vient ; cela nous fait une compagnie sans contrainte, et un amusement nouveau. Nous n'avons pas manqué à son arrivée ici, de lui présenter l'aimable Amadis, qui est bien l'homme de la meilleure compagnie qu'on puisse entretenir, et qui est assurément d'une grande ressource contre l'ennui. Nous allons sagement et raisonnablement passer ici les fètes ; et puis nous ferons une Saint-Hubert, à peu près comme celle que nous fîmes, il y a trois ans, dans ce royal château de Grignan ; avec cette différence pourtant que si la bête nous échappe, elle ne tombera pas de si haut. Madame de Courtanvaux vient de recevoir toute sorte d'honneurs à Tonnerre ; il y a eu même un bal magnifique, et des mascarades, ensorte qu'elle n'est pas fâchée, non plus que nous, d'être ici en repos loin du monde et du bruit ; car nous n'avons pas même de voisins qui nous puissent tourner à importunité. Voilà, Madame, quel est notre état, selon toutes personnes raisonnables, beaucoup plus dignes d'envie que de pitié. Je suis ravi que ma dernière lettre ait fait le voyage si heu-

reusement, sans passer par Paris; c'est ce qui me donne courage de vous écrire encore celle-ci par la même route. Mon amour-propre m'a obligé de faire voir la vôtre à Madame de Louvois, qui en a été ravie, et qui a pris plaisir à la lire plus d'une fois; car parmi toutes ces bonnes qualités, elle a encore celle de goûter les bonnes choses; et en lisant de certaines lettres, de leur donner tous les tons qui leur conviennent. Mais où prenez-vous, Madame la Marquise, que si l'on eût marié l'héritier de toutes ces possessions-ci (2) d'une certaine manière, il pourroit les posséder encore? hélas! ne l'est-il pas? n'aura-t-il pas des millions de sa femme (3)? Mais c'est qu'il s'est trop pressé de vendre, et il n'est pas à l'heure qu'il est à s'en repentir; mais c'est qu'il étoit tems qu'Anne de Souvré parût sur cette horizon, et que cela étoit réglé de toute éternité. Il faut avouer aussi que les peuples de ces cantons sont heureux de ce changement; car elle n'a d'application qu'à les soulager, et qu'à donner des marques de sa charité à ceux qui en ont le plus besoin. Mais qu'est-ce, Madame, qu'un bruit que Madame de Cou-

(2) François-Joseph, Comte de Clermont et de Tonnerre.

(3) Marie de Mannevillette.

langes me mande qui s'est répandu dans Paris, et dont elle doit s'éclaircir avec vous, que votre mariage est rompu? j'en serois d'autant plus surpris que vous m'en avez parlé dans votre dernière lettre comme d'une chose faite, et dont vous sembliez tous très-contens. Pour moi, j'en serois fâché à l'heure qu'il est; car voyant le changement qui est arrivé dans ces terres, je suis du sentiment qu'il vaut mieux, n'importe à quel prix, conserver ce qui nous vient de nos pères, que de le mettre au hasard, fondé sur un petit point d'honneur, qui avec le tems renverse toutes les bonnes maisons; ainsi, ma très-aimable Gouvernante, je suis impatient de savoir la vérité de ce bruit, comme prenant plus d'intérêt que personne à tout ce qui regarde la maison de Grignan. Je vous conjure de la vouloir toujours bien assurer de tous mes respects et de toute ma vénération; et pour vous, ma très-aimable, d'être bien persuadée qu'en m'honorant de vos bonnes graces, et même de votre tendresse, vous favorisez la personne du monde qui vous estime, et qui vous aime davantage.

Madame de Louvois a reçu avec plaisir toutes les louanges que vous lui donnez, et tous les complimens que vous lui faites. Elle m'ordonne de vous en bien remercier, et

de répandre aussi dans votre château beaucoup de complimens de sa part; elle veut que j'envoie à la sage et raisonnable Pauline trois couplets que j'ai ajoutés à l'aventure de *Gradafilée*, en supprimant le couplet que j'avois fait aux Duchesses ses filles, ce qui rend l'ouvrage beaucoup plus complet. Si vous ne connoissez point l'*Amadis*, c'est du grec que je vous envoie.

LES 24 TOMES DE L'AMADIS,

TROUVÉS A ANCI-LE-FRANC.

Sur l'air des Folies d'Espagne.

Encore hier, aventure nouvelle,
Gradafilée avec un air benin
Nous apparut, et n'avoit avec elle
Pour Ecuyer, que Busando le Nain.

Elle venoit pour avertir Madame,
Qu'en ce château, le plus beau du pays,
Un vieux Clermont, Dieu veuille avoir son ame,
Avoit caché le bonhomme Amadis.

Nous le cherchons et ne le pouvons croire;
Mais la Géante instruite du trésor,
Nous le fait voir dans le fond d'une armoire,
Où pour le moins depuis cent ans il dor.

Au bruit qu'on fait le Héros se réveille,
Bâille d'abord, frotte ensuite ses yeux,
Se leve, et dit en secouant l'oreille,
Pourquoi venir me troubler en ces lieux?

Mais regardant du château la maitresse;
Troublé, confus, il demande pardon;
Voyant Louvois, il croit voir Grimanesse
Dans le fameux palais d'Appollidon.

Plein de respect, il se rend à *Madame*,
Et finissant tous les enchantemens,
Nous découvrons Oriane sa femme,
Esplandiant, et tous ses descendans.

Madame de Louvois demande à Coulanges où il en est d'Amadis. Sa réponse, sur l'air de *Marianne étoit coquette.*

Pour nouvelle, et qui n'est point fausse,
D'Amadis Oriane est grosse!
Et Mabile en a le secret.
Qui répond à qui le demande,
Qu'elle a toujours cru sur ce fait
Qu'à tel Saint viendroit telle offrande.

De Danemarck la Demoiselle
Autant que Mabille fidelle
Peu scrupuleuse par bonheur,
Attend, dit-on, que l'enfant sorte,
Pour l'emporter à Mirefleur,
Et l'exposer à quelque porte.

RÉPONSE à une pareille question un autre jour.

Sur le même air.

Amadis par les soins d'Urgande,
Avec sa race belle et grande,
Dans l'isle ferme dort enfin,
Comme aussi le Nain, et Carmelle:
Maître Elisabeth, Gandalin,
Et la Danoise Damoiselle.

Maintenant

Maintenant un épais nuage
Nous cache palais et village,
Enveloppe bêtes et gens;
Mais Urgande nous fait promesse,
Qu'on les reverra dans le tems
Que viendra Lizuard de Grèce.

LETTRE LI.

MADAME DE COULANGES,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 29 Octobre 1694.

On me dit hier que votre mariage étoit refait, c'est-à-dire qu'on avoit envoyé des conditions à Madame de Grignan, qu'elle auroit tort de ne pas accepter; et comme je suppose qu'elle ne peut avoir tort, je conclus que vous vous mariez (1), et je m'en rejouis avec vous, ma chère amie.

Le Roi est à Choisy pour jusqu'à samedi; tout le monde revient en foule, l'armée de Flandre est séparée. Nous n'aurons Madame de Louvois et M. de Coulanges que le 8 du mois qui vient; ils ont M. de Souvré et Madame de Courtenvaux pour augmentation de bonne compagnie. La Maréchale de Vil-

(1) Il étoit question du mariage du Marquis de Grignan, petit-fils de Madame de Sévigné, avec Mademoiselle de Saint-Amand, qu'il épousa peu de tems après.

leroi est partie pour passer tout son hiver à Versailles avec sa belle-fille; nous avons cru être fort fâchées de nous séparer. Au reste, Madame, j'ai vu la plus belle chose qu'on puisse jamais imaginer; c'est un portrait de Madame de Maintenon, fait par Mignard: elle est habillée en Sainte Françoise Romaine: Mignard l'a embellie; mais c'est sans fadeur, sans incarnat, sans blanc, sans l'air de la jeunesse; et sans toutes ces perfections, il nous fait voir un visage et une physionomie au-dessus de tout ce que l'on peut dire; des yeux animés, une grace parfaite, point d'atours, et avec tout cela aucun portrait ne tient devant celui-là. Mignard en a fait aussi un fort beau du Roi: je vous envoie un madrigal que Mademoiselle Bernard fit impromptu en voyant ces deux portraits; il a eu beaucoup de succès ici: vous jugerez si nous avons raison. Mademoiselle de Villarceaux est morte de la petite-vérole, sans confession, et sans avoir eu le tems de déshériter ses cousines. Madame d'Épinoi, la Princesse est accouchée d'un fils; et depuis ce grand jour on ne cesse de tirer et de boire à la place Royale. Adieu, ma chère amie.

LETTRE LII.

MADAME DE SÉVIGNÉ,

A MADAME DE COULANGES.

A Grignan, le 16 Novembre 1694.

Je ne sais, Madame, où cette lettre que je vous adresse, trouvera présentement mon Cousin; la voilà toute pleine de bagatelles bien indignes des relations qu'il nous fait tous les jours de son voyage. Je ne sais si vous vous souvenez de votre dernière lettre, et avec quel agrément et quelle politesse vous vous excusez d'avoir montré une des miennes; et comme vous m'assurez que puisque le monde n'en a point vu, c'est signe que je n'ai point écrit; et tout ce que vous me dites sur cela, je voudrois en être digne, mon amie; et je vous plains de ne point recevoir de vos lettres: voilà tout ce que je vous puis dire. Je crois que rien ne peut plus empêcher que nous ne fassions notre mariage; tout enfin est réglé, il me paroît que tous les acteurs nécessaires à cette cérémonie s'assembleront de tous côtés entre-ci et quinze jours; M. de Grignan a eu des étourdissemens qui nous ont fait peur, à

cause de l'horrible chûte qu'il a faite, ce fut un miracle qu'il n'eût pas la tête cassée, et le vingt-unième jour il eut les vapeurs que je vous dis; mais on nous assure que ce n'est rien: il vous fait mille et mille complimens; il disoit l'autre jour qu'il vouloit vous écrire, je lui ai promis vous le mander. Adieu, ma très-aimable amie; quand je ne vous nomme point Pauline, c'est ma faute; car elle est toujours vive sur votre sujet, et sent votre esprit et vos lettres d'une manière qui fait son éloge; elle vous conjure de ne la pas oublier.

LETTRE LIII.

MONSIEUR DE COULANGES, A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 17 Novembre 1694.

Me voici bien arrivé et bien rendu dans mon aimable appartement, d'où je vous écris, mon adorable Gouvernante, pour vous faire tous mes complimens sur le mariage de M. le Marquis de Grignan, qu'on dit être non-seulement résolu et réglé, mais peut-être fait et parfait présentement: vous croyez bien que je souhaite que vous en soyez tous

bien contens; et mes souhaits sont assurément des plus sincères, puisque personne ne s'intéresse plus que je ne fais à tout ce qui regarde la bonne, illustre et ancienne maison des Adhémars entés sur Castelane; Dieu leur conserve *ad multos annos* leurs beaux et magnifiques châteaux; et que sur toute chose ils n'y fondent jamais d'hôpital; car tôt ou tard l'hôpital porte guignon. Je n'ai point erré, quand je vous ai mandé que l'Église de celui de Tonnerre étoit de soixante-trois toises de long; on l'a dit de la longueur de Notre-Dame de Paris; mais elle n'est pas desservie comme celle de Grignan; on n'y voit point ce Chapitre vénérable, qui m'a donné de l'émotion, toutes les fois que je l'ai vu, et tant de respect pour ses fondateurs. J'arrivai ici samedi au soir. Madame la Maréchale de Villeroi est venue pour voir Madame de Louvois, et je m'en vais demain avec elle à Versailles, et peut-être de là à Pontoise, pour me redonner à tous mes illustres amis. Je ne sais quand je reviendrai; et c'est ce qui fait que je vous écris aujourd'hui, et pour vous, et pour tout ce qui est marié, et ce qui ne l'est pas dans le royal château que vous habitez; mais comme il est impossible de faire son thème en tant de façons, je vous remets, ma

très-belle, tous mes complimens pour les distribuer; et je vous supplie de n'épargner aucuns termes pour bien faire connoître tous les sentimens de mon cœur et de mon ame. Je ne suis point content de la santé de Madame de Coulanges, je l'ai retrouvée avec ses maux d'estomac et ses justes craintes de ne point rattraper son premier état; elle continue les remèdes de Carette. Dieu veuille qu'elle s'en trouve mieux qu'elle n'a fait jusques ici; mais, selon toutes les apparences, elle ne pourra pas se dispenser d'aller à Bourbon ce printems. Je suis très en peine d'elle, et son état trouble bien la perfection du mien; car je me porte à merveilles, et de corps, et d'esprit; mais gare la goutte, qui me prit si vilainement le 20 Décembre de l'année passée. Adieu, ma très-belle, je suis mille fois plus à vous qu'à moi-même. La Maréchale de Villeroi vous prie de trouver bon que tous ses complimens pour vous, et pour tout ce qui s'appelle Grignan, passent par mon canal, elle n'est pas *écriveuse* de son naturel; mais elle sait penser et parler, comme si elle écrivoit. Vous devez être assurément très-contente de la manière dont elle parle de tout ce qui vous regarde, et de la chaleur avec laquelle elle relève les sottises et les dits du vulgaire.

LETTRE LIV.

MADAME DE COULANGES,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 19 Novembre 1694.

Il y a quinze jours, mon amie, que je ne vous ai écrit : je vous en avertis, de peur que vous ne vous en apperceviez pas. Je n'avois point reçu de vos lettres ; et cela me faisoit craindre que vous ne voulussiez plus des miennes. Êtes-vous à la noce? y serez-vous bientôt ? Je veux savoir ce qui vous regarde tous, parce que j'y prends un véritable intérêt. Toute la troupe de Tonnerre est revenue dans une parfaite santé. M. de Coulanges a trouvé une grande affliction à son retour ; il paroît dans le monde un livre imprimé de ses chansons, et à la tête de ce livre un éloge admirable de sa personne; on dit qu'il est né pour les choses solides et pour les frivoles ; on montre les preuves des dernières ; il est tres touché de cette aventure, que j'ai encore aggravée par ne la pouvoir prendre sérieusement ; à tout cela je réponds, *chansons, chansons*. Il est allé à Versailles, et de là à Saint-Martin ; il faut espé-

rer qu'il se consolera d'avoir fait ce livre par en faire un second, avant que sa jeunesse se passe. Vous voulez que je vous dise des nouvelles de ma santé; mon amie, elle n'est en vérité, point bonne; Carette me donne tout ce qu'il veut, et j'avale ses remèdes sans confiance et sans succès; mais je crois que ce seroit encore pis de changer tous les jours de medecin; il faut prendre patience, et être bien persuadée qu'on ne meurt que quand il plaît à Dieu. Voilà des vers que l'Abbé Têtu m'a priée de vous envoyer, ils sont de sa façon. Le bruit court que le Marquis de Moui aura la maison du Pipaut; on dit qu'il fait habiller un de ses laquais en cerf, et qu'il le courre toutes les nuits avec un cor; que vous semble de cet équipage de chasse? M. de Harlay n'est point encore de retour de ses négociations; tout le monde désire la paix, et l'espère peu. Voilà encore des vers de Mademoiselle Bernard; malgré toute cette poésie, la pauvre fille n'a pas de jupe; mais il n'importe, elle a du rouge et des mouches. Adieu, ma belle amie, ne m'oubliez pas, je vous en conjure.

LETTRE LV.

LA MÊME A LA MÊME.

Paris, le 26 Novembre 1694.

J'AI envoyé à Versailles la lettre que vous m'avez adressée pour M. de Coulanges; il y est établi depuis son retour: j'ai été bien tentée d'ouvrir cette lettre; mais la discrétion l'a emporté sur l'envie que j'ai toujours de voir ce que vous écrivez; tout devient or entre vos mains. Je suis très-obligée à M. de Grignan de se souvenir encore de moi; sa chûte me met tout-à-fait en peine; et je vous prie, ma belle, de me bien mander de ses nouvelles, parce que j'y prends un très-sincère intérêt. Les vers que j'ai envoyés à la Cour, ont été fort bien reçus; la personne à qui ces vers s'adressoient, m'a écrit la plus aimable lettre du monde; vous en jugerez par son effet, puisque sans ma mauvaise santé, qui me rend si difficile à changer de lieu, je serois partie sur le champ pour Versailles. J'avale sans fin des gouttes de Carette; et tout ce que je sais, c'est qu'elles ne font point de mal; il y a peu de remèdes dont on en puisse dire autant. Au reste, j'allai voir hier la Maréchale d'Humières;

elle demeure dans une vilaine maison au Faubourg Saint-Germain, où il n'y a place que dans la cour pour mettre son dais. La Duchesse d'Humières de son côté occupe une autre maisonnette dans l'Isle. Si la Maréchale avoit un peu de courage, en attendant mieux, elle auroit bien donné la préférence à un Couvent. M. du Maine vient coucher aujourd'hui à l'Arsenal; il y doit donner à souper à toutes les Dames qui l'habitent; la jeune Madame de la Troche y brillera, car elle est la beauté de ce lieu. Madame de Boisfrane a la petite-vérole; le fils de M. le P. Président l'a aussi; enfin, tout en est rempli. Je vous ai mandé l'affliction de M. de Coulanges au sujet de ses chansons, qui ont été même assez mal choisiés à l'impression; on a mis son éloge à la tête du livre; comme il ne pouvoit plus lui arriver que ce malheur, il y a été aussi sensible que ce Capitaine, qui, après avoir vu mourir son fils, et perdu la bataille de sang-froid, pleura seulement la mort de son esclave. Madame de Montespan est de retour ici; elle a donné un lit de quarante mille écus à M. du Maine, et trois autres encore très-magnifiques. Elle donne ses perles à Madame la Duchesse. Adieu, ma chère amie, dites bien des choses pour moi à

toute votre belle et bonne compagnie, et sur-tout ménagez-moi bien les bonnes graces de la charmante Pauline (1).

(1) Fille de Madame de Grignan, depuis Marquise de Simiane.

LETTRE LVI.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, le 10 Décembre 1694.

Je viens de passer encore quinze jours sans vous écrire; mais je garde mes excuses pour quand je vous écris ; car mes lettres ne peuvent être que tristes et ennuyeuses; je perds tous mes amis et amies ; la mort du Maréchal de Bellefond (1) m'a donné une véritable douleur ; je suis la dernière visite qu'il ait faite ; je le vis en parfaise santé, et six jours après il étoit mort ; on dit que c'est d'un abcès dans le genou ; et que si on le lui avoit percé, on lui auroit sauvé la vie ; mais vous n'êtes pas la dupe de ces sortes de repentirs, il faut partir quand l'heure est venue ; sa famille est dans une désolation digne de pitié ; pour moi, je sens très-vivement cette perte : ajoutez à cette mort

(1) Mort le 5 Décembre 1694, âgé de 64 ans.

celle de Mademoiselle de Lestranges, qui étoit mon amie depuis vingt-cinq ans, et vous ne serez pas surprise de la noirceur de mes pensées. Ma santé est assez mauvaise; Carette exerce son art très-inutilement sur ma personne; il me donna, il y a quelques jours, une médecine, qui me fit de très-grands maux; mais il dit, comme Dom Carlos, *tout est pour mon bien.* J'ai des journées assez bonnes, et puis des retours de colique plus violens que jamais; je suis résolue à ne plus faire de remèdes, et à vivre avec ce mal tant qu'il plaira à Dieu; le pis qu'il en puisse arriver, arrive sitôt, même avec une bonne santé, que l'évènement ne vaut pas qu'on s'en tourmente; il n'y a que les douleurs qui sont redoutables. Vous voyez, mon amie, par le récit de tous mes ennuis, quelle est ma confiance en votre amitié. Je sens cependant le plaisir de vous savoir tous dans la joie: M. l'Abbé de Marsillac me dit hier des biens infinis de M. et de Madame de Saint-Amant, et de Madame la Marquise de Grignan leur fille; il les a vus à Vincennes, il dit que ce sont les plus honnêtes gens qu'il est possible, et qu'ils vous ont élevé un chef-d'œuvre; enfin il passa bien du tems à me chanter leurs louanges, et je vous assure qu'il ne m'ennuya pas; car je prends un

très-sincère intérêt à tout ce qui a rapport à vous et à ce qui vous touche; je vous demande en grace de faire bien des complimens de ma part à M. et à Madame de Grignan : je suis trop triste et trop malade pour écrire à tout autre que vous ; vous vous passeriez peut-être bien de cette préférence. M. de Coulanges est toujours à la Cour. M. de Noyon (2) y fait une figure principale ; il est le seul présentement qui y soit, et la Cour à toujours besoin d'un pareil amusement. Il sera reçu lundi à l'Académie (*Françoise*) ; le Roi lui a dit qu'il s'attendoit à être seul ce jour-là. L'Abbé Tètu se trouva ici lorsque je reçus votre dernière lettre ; il fut fort touché du bon accueil que vous avez fait à ses stances (3) ; il vous envoie une dissertation sur Montagne. Je ne veux pas oublier, mon amie, que l'on m'obligea, il y a quelques jours, en très-bonne compagnie, à dire tout ce que je savois de la charmante Pauline ; mon cœur avoit tant de part dans le portrait que j'en fis, qu'en vérité je crois qu'il lui ressembloit ; au moins dit-on qu'une telle personne devoit

(2) François de Clermont-Tonnerre, Évêque et Comte de Noyon.

(3) L'Abbé Têtu avoit fait des stances chrétiennes sur divers passages de l'Écriture et des Pères.

être cherchée au bout du monde par tout ce qu'il y avoit de meilleur. Je crois que nous aurons M. et Madame de Chaulnes à la fin de ce mois. Le Maréchal de Choiseul a exécuté vos ordres ; c'est une vérité, je ne le vois plus ; il dit qu'on l'a averti qu'il se rendoit ridicule par aller souvent chez des femmes ; je lui ai laissé croire qu'on ne le trompoit pas ; et enfin, j'en suis quitte pour une visite la semaine. Il a fait des merveilles pour le pauvre Maréchal de Bellefond ; il n'y a que lui qui parle au Roi pour toute cette famille. Adieu, ma très-chère, embrassez toujours la belle Pauline pour l'amour de moi ; voyez comme j'abuse de vous de vous demander des choses si difficiles.

LETTRE LVII.

MONSIEUR DE COULANGES, A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le dernier jour de l'an 1694.

Me voici enfin dans la grande ville, où je n'ai pas fait un grand séjour depuis quatre mois ; car vous saurez, Madame, que depuis mon retour de Tonnerre, j'ai parta-

gé, six semaines durant, mes faveurs entre Versailles et S. Martin, où j'ai mené assurément une vie fort agréable; mais enfin, me voici, il faut un peu se rendre à ses *femmes* et à ses amis de Paris, et ne pas abandonner tout à fait ses parens et ses anciennes connoissances. Tout le monde me dit que je me porte si bien; que j'ai le teint si frais, et que je suis si jeune, que *par S. Jean je le crois*. Enfin, voilà le 20 Décembre passé, et je suis sur mes pieds comme un autre; c'est dommage que la saison soit aussi avancée; car si j'avois pu prévoir une santé aussi parfaite, quand j'étois à Anci-le-Franc, *ma foi, ma foi jurée*, j'aurois pris la diligence de Lyon en passant chemin, et à l'heure qu'il est, je chanterois, *hymen i o, ô hyménée*. N'est-il pas vrai, tous mes adorables Grignan, que vous m'auriez bien reçu dans votre magnifique château, et que vous m'auriez admis à votre noce? A quoi en êtes-vous? est-ce fait? la victime est-elle immolée? et le sacrificateur a-t-il bien fait son devoir? faut-il vous faire à tous des complimens en forme, et séparément? je crois, en vérité, que vous ne le voulez pas, et que Madame de Sévigné voudra bien, quand vous serez tous assemblés, vous faire la lecture de cette

mauvaise lettre, pour distribuer selon les rangs toutes les assurances de mes respects, de mes obéissances, de mes services et de mon très-sincère attachement pour toute l'illustre maison des Adhémars entée sur Castelane, dont je souhaite la prospérité *ès siècles des siècles.* M. le Marquis, il ne faut point lanterner, il nous faut promptement un bel enfant de votre façon, et par-là élever tous vos parens, et leur donner la qualité de *Grands :* pour moi, je ne désespère point du tout de voir les enfans de vos enfans ; et si ce bonheur m'arrive, je me flatte que vous voudrez bien me présenter à eux, comme ayant l'honneur d'être neveu de leur quatrième aïeule. Mais, M. le Comte, comment vous portez-vous? vos étourdissemens continuent-ils? Je suis, en vérité, très en peine de vous, sans croire qu'il vous puisse mésarriver d'une chûte que vous avez faite il y a déjà si long-tems; conservez-vous bien, au nom de Dieu, et que cela vous serve à ne pas négliger dans les occasions la main de quelqu'un pour vous soutenir; quant à moi, je suis toujours sur le poing de mon Écuyer, et je m'en trouve fort bien. Mais, mon aimable Chevalier, faut-il que je vous voie toujours avec la goutte? j'en suis, en vérité, au désespoir.

Je n'ai rien à dire à la goutte; mais pour à mes épaules et à mes bras, j'ai fait l'expérience d'un remède nouveau, dont je me trouve à merveilles. Il faut sans autre cérémonie faire mettre en plusieurs doubles un linge sur la partie affligée, et se faire repasser comme du linge avec le fer à repasser. Je fus dernièrement attaqué à Versailles, je criois l'épaule, on mit en même tems les fers au feu, et les femmes-de-chambre de Madame de Saint Géran me repasserent que rien n'y manqua; oncques depuis je n'ai crié l'épaule; et voilà comme j'en userai à l'avenir pour tout ce qui s'appellera rhumatisme; il est, au surplus, de la prudence que le fer ne soit pas trop chaud. Pour vous, Madame la Comtesse, je suis assurée que vous êtes plus belle que jamais, je vous fais tous mes complimens et tous mes remercîmens de la bonne et aimable lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire; vous ne devez jamais douter que je n'approuve tout ce que vous approuvez, et que je ne sois fort content de voir entrer dans votre maison une belle-fille, dont j'entends dire tant de merveilles; il n'y a pas deux avis sur son aimable figure, et sur ses manières nobles et polies, qui font honneur à son éducation. J'ai bien de l'impatience d'a-

voir l'honneur de vous voir tous ensemble; mais encore faut-il que je fasse ma révérence à ces illustres Prélats, et à M. de la Garde, et que je leur fasse aussi mon petit compliment. Pour vous, charmante Pauline, il faut vous souhaiter un mari, et un mari digne de vous; dès que je fais ce souhait, vous voyez bien que je ne veux point vous être de quelque chose de plus d'un côté; non, en vérité, j'aimerois mieux avoir perdu mon petit doigt, je vous l'ai déjà dit. Je reviens maintenant à vous, adorable Gouvernante, pour vous remercier de la lecture que vous venez de faire, et pour vous assurer que je vous honore, et que je vous aime toujours plus que ma vie; maintenant que je suis à Paris, et que j'y serai quelque tems, j'espère que nous aurons plus de commerce ensemble; car, en vérité, il n'y a pas moyen d'écrire au pays d'où je viens. J'ai mis dans ma hotte toute la maisonnée d'Armagnac, qui m'occupe encore beaucoup; c'est tout vous dire, qu'on me donna dernièrement à conduire à la Comédie les Duchesses de Valentinois, de Villeroi, de la Feuillade, et Mademoiselle d'Armagnac, et que j'étois avec elles en cinquième sur le premier banc de la loge; et pour comble de bonheur, que c'étoit *Cinna* qu'on joua, dont

je fus plus charmé que jamais. Que de détails, et de jolis détails j'aurois à vous conter ? Mais ce sera pour une autre fois, ma lettre est assez longue. Nos Chaulnes sont en chemin, et arrivent incessamment; c'est encore une raison qui m'a ramené ici, que leur retour. Aimez toujours votre petit cousin, ma très-aimable Gouvernante, et croyez-moi plus à vous mille fois que je ne puis vous le dire. Je ne finirai point sans saluer M. le Doyen à la tête de son vénérable Chapitre, sans caresser Mademoiselle de Martillac, ni sans entonner un *croustillantes*, qui retentisse aux quatre coins du château; il faut encore que j'ajoute ici un remerçîment d'un plaisir que vous nous faites sans le savoir. Le Chevalier de Sanzei, fort joli, et filleul de Madame de Grignan, est ici; et ne sachant où le gîter, l'Abbé Bigorre nous a bien voulu ouvrir la chambre du Marquis de Grignan, que nous avons meublée, et où nous l'avons établi pour le peu de tems qu'il a à être ici; nous avons cru que vous le trouverez bon; il n'y fera pas grande ordure, comme vous pouvez croire, par le soin que nous prendrons de ses journées. Adieu, ma très-adorable, quand une fois je vous écris, je ne puis finir. La Maréchale de Villeroi n'est pas

écriveuse; ainsi, il faut tous tant que vous êtes, que vous soyez aussi contens de tous les complimens qu'elle m'a ordonné de vous faire de sa part, sans ménager aucuns termes, que si elle vous avoit écrit à tous en particulier; elle est pour vous envers tous et contre tous, et parle très-dignement de vous, et de tout ce que vous faites.

LETTRE LVIII.

MADAME DE COULANGES,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 14 Janvier 1695.

Je vous remercie, mon amie, de m'avoir appris la conclusion de votre roman; car tout ce que vous me mandez, est romanesque. L'héroïne est charmante; le héros nous le connoissons; ce qui me paroît, c'est que vous ne faites point de légers repas, comme faisoient tous ces Princes et Princesses. Je suis ravie que M. de Grignan se porte bien; cette circonstance n'a pas été inutile pour l'agrément de la fète. J'appris hier votre mariage (1) à Madame de Chaul-

(1) C'est-à-dire, le mariage du Marquis de Grignan avec Mademoiselle de S. Amant.

nes, qui est arrivée en très-bonne santé, et qui n'en dit pas moins, *Jesus Dieu ! ils sont donc mariés*, que si elle n'en avoit jamais entendu parler. Elle avoit couché à Versailles ; elle y avoit vu Madame de Chevreuse et toutes ses amies. On ne peut être plus remplie qu'elle l'est de tout ce qu'on lui a conté de la mort de M. de Luxembourg ; si vous étiez ici, mon amie, elle vous diroit bien : *Gouvernante, il est mort bien chrétiennement :* MONSIEUR *a presque toujours été dans sa chambre.* Ce qui est de vrai, c'est que le P. Bourdaloue a dit qu'il n'avoit pas vécu comme M. de Luxembourg, mais qu'il voudroit mourir comme lui. Madame de Maintenon se porte bien ; elle a été assez mal ; elle sort maintenant tous les jours pour aller à Saint-Cyr. J'eus hier une des Andromaques de ce tems. La Maréchale d'Humières donna ses rendez-vous dans ma chambre à M. de Tréville et à l'Abbé Têtu ; elle nous apprit qu'elle ne voyoit plus la Duchesse d'Humières ; qui l'eût cru que les intérêts pussent faire une telle désunion ? Le bruit court ici que la Princesse d'Orange (2)

(2) Marie Stuart, fille de Jacques II, Roi d'Angleterre, et femme de Guillaume III, Roi d'Angleterre, lequel n'étoit connu alors en France que sous le nom de Prince d'Orange.

est morte; mais cette nouvelle auroit besoin d'une plus grande confirmation. La capitation est enfin passée et réglée. J'ai toujours oublié de vous faire les complimens de l'Abbé Tètu, et à toute la maison de Grignan. Adieu, ma très-aimable, je vous embrasse, je vous áime et vous désire toujours. M. de Coulanges n'habite plus que la Cour; on ne dira pas qu'il est mené par l'intérêt, quelque pays qu'il habite; c'est toujours son plaisir qui le gouverne, et il est heureux; en faut-il davantage?

LETTRE LIX.

LA MÊME A LA MÊME.

Paris, ce 21 Janvier 1695.

COMPTEZ, Madame, qu'on ne songe point ici qu'il y ait eu un M. de Luxembourg (1) dans le monde. Vous ne me faites pitié où vous êtes, que par les réflexions que vous vous amusez à faire sur des morts, dont on ne se souvient plus du tout. Les meilleurs amis de M. de Luxembourg s'assemblent encore souvent; le prétexte est de le pleurer, et ils boivent, ils mangent, rient, se trouvent de bonne compagnie; *et de Caron*,

(1) Mort le 5 Janvier 1695, âgé de 67 ans.

pas un mot. C'est ainsi qu'est fait le monde, ce monde que nous voulons toujours aimer. On parle à peine encore de la Princesse d'Orange (2), qui n'avoit que trente-trois ans, qui étoit belle, qui étoit Reine, qui gouvernoit, et qui est morte en trois jours. Mais une grande nouvelle, c'est que le Prince d'Orange est malade, très-assurément; la maladie de la Reine sa femme, étoit contagieuse; il ne l'a point quittée, et Dieu veuille qu'elle ne l'ait pas quitté pour long-tems. Il se passa hier une belle et magnifique scène à l'hôtel de Chaulnes; MONSIEUR y passa presque toute la journée avec ses bontés et ses agrémens ordinaires pour la maîtresse de la maison. L'appartement de cette Duchesse est dans le point de la perfection; depuis le sallon jusques au dernier cabinet, tout est meublé de ces beaux damas galonnés d'or que vous connoissez; on a fait dans la chambre du lit une cheminée d'une beauté et d'une magnificence qui ne se peut dire; il y avoit de gros feux partout, et des bougies en si grande quantité, qu'elles auroient obscurci le soleil, s'ils s'étoient trouvés ensemble. Madame de Chaulnes est allée ce matin rendre la visite à MONSIEUR, et ensuite à Versailles pour

(2) Morte le 7 Janvier 1695.

quelques jours, c'est ce qui l'a empêchée de vous écrire. Il n'y a de plaisirs qu'à Grignan, mon amie; mais ce qui est triste, c'est qu'il n'y en a point pour nous à Paris, quand vous êtes à Grignan. Je révère et estime tout ce qui habite ce beau château. M. le Marquis de Grignan m'a écrit la plus jolie lettre qu'il est possible : elle a été trouvée telle par les connoisseurs. Rendez-moi de bons offices auprès de Madame sa femme; mais, mon amie, rendez m'en de bons auprès de vous, je vous en supplie. On parle ici tous les jours de l'aimable Pauline, et toutes ses amies s'en souviennent si tendrement, qu'elle est une ingrate si elle ne s'en soucie plus; mais pourvu qu'elle ne m'oublie pas, je lui pardonne tout le reste. La petite Duchesse de Sully, qui est à mon gré la vieille, vient de m'envoyer prier de vous faire à tous mille complimens de sa part. Aimez-moi toujours, je vous en conjure, ma chère amie.

LETTRE

LETTRE LX.

MONSIEUR DE COULANGES, A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 21 Janvier 1695.

MON Dieu, les bonnes lettres que les vôtres, ma très-aimable Gouvernante, et que les détails me font plaisir! J'ai vu toutes vos noces comme si j'y avois assisté; j'ai vu ce beau château illuminé, toute la compagnie qui le remplissoit, les belles hardes et tous les ajustemens de la mariée; ces trois tables somptueusement servies dans la galerie; tous les appartemens richement meublés et éclairés; j'ai même entendu la musique; en un mot, par vos détails aimables, je n'ai rien perdu, et ils m'ont tiré de la peine où j'étois de voir les tables servies dans la galerie en ce tems-ci; j'en trouvois la séance bien froide; mais les deux cheminées dont vous me parlez, m'ont réchauffé l'imagination; et je me suis trouvé à ce festin nuptial, sans autre incommodité que d'y avoir trop mangé; car jamais je ne fis meilleure chère. Vous vous êtes, en vérité, acquittée des détails à merveilles; mais qui m'apprendra si véritablement nous avons une Marquise de Gri-

gnan, et si nous pouvons espérer des neveux dignes de leurs ancêtres ? qu'on m'assure au moins que la première nuit des noces du Marquis ne ressembla point à la première nuit des noces de M. son père, et je me le tiendrai pour dit. Pour moi, je fais toujours la même vie, ma très-aimable Marquise, tantôt à Versailles, et tantôt à Paris, et toujours en bonne compagnie. Je partage à Paris mes nuits entre mes deux *femmes ;* car j'en passe bien autant au quartier de Richelieu (1), que dans la rue des Tournelles; bien m'en a pris par les tems horribles que nous avons eus, car il n'y alloit pas moins que de la vie à courir les rues, et principalement la nuit. Nous avons enfin ici les bons Chaulnes, tout comme vous les avez jamais vus, et toujours aussi disposés à faire bonne chère à leurs amis ; ils sont arrangés à merveilles dans leur hôtel ; et la Duchesse, toujours si opposée aux changemens qu'on y veut faire, est toujours ravie, quand elle arrive de Bretagne, de les trouver faits, et est toute la première à les approuver. MONSIEUR, que vous savez qui est passionné pour elle, la vint voir hier, et lui fit une visite, la plus aimable qu'on puisse faire. Madame de Coulanges fut invitée pour aller faire les honneurs,

(1) C'est-à-dire, à l'hôtel de Louvois.

et elle n'y manqua pas, comme vous pouvez croire. Pour moi, je ne me trouvai point à l'hôtel de Chaulnes quand MONSIEUR y vint, parce que je dînois au faubourg Saint-Germain ; mais j'y arrivai assez tôt pour trouver encore des feux d'un très-bon air dans toutes les cheminées, et toutes les marques d'une riche maison, où l'on sait vivre à la grande : MONSIEUR fut voir encore Madame de Rohan, qui est en couche, et la Princesse d'Épinoi la douairière, qui a été malade. La mort de la Princesse d'Orange (2) fait toujours faire beaucoup de raisonnemens ; mais hier encore, il y avoit des parieurs qui soutenoient qu'elle n'étoit point morte ; quoi qu'il en soit, il est résolu par le Roi son père qu'il ne recevra point de visites, et qu'on n'en portera point le deuil. Mademoiselle d'Hocquincourt épouse le Marquis de Feuquières ; et Madame de Bracciane donne de petits bals, qui finissent à dix heures du soir ; on y voit toutes les héritières à marier, et c'est à ceux qui y prétendent à les aller faire danser. Voilà toutes nos nouvelles. Je m'en vais de ce pas dîner à l'hôtel de Chaulnes ; le mari et la femme s'en vont après dîner à Versailles ; pour moi, je suis

(2) Fille de Jacques II, Roi d'Angleterre, morte le 7 Janvier 1695.

fort prié d'aller à S. Martin, et je ne sais si je n'irai point dimanche, avec M. le Duc de Montmorenci, qui a fait espérer au Cardinal qu'il m'y meneroit; c'est toujours une très-bonne maison, en quelque saison que ce soit, et quelque tems qu'il fasse. Adieu, ma très-adorable, je vous remercie d'avoir si bien distribué tous mes complimens; je vous supplie de continuer, et d'être très-persuadée que personne au monde n'est plus à vous que j'y suis, ni avec un plus tendre attachement. Madame d'Armagnac m'a envoyé son portrait, et ceux de ses deux filles (3); vous croyez bien qu'il a fallu leur faire place; mais ne soyez point en peine pour votre portrait; il occupe toujours le même lieu, et tient à mon cœur, ce qui est bien plus vous dire qu'à fer et à clou. Madame de Coulanges se porte assez joliment; elle commence à manger un peu plus qu'elle ne faisoit.

(3) Madame la Duchesse de Valentinois, et Mademoiselle d'Armagnac.

LETTRE LXI.

MADAME DE SÉVIGNÉ,

A MADAME DE COULANGES.

A Grignan, ce 3 Février 1695.

Ah! ne me parlez point de Madame de Meckelbourg, je la renonce : comment peut-on, par rapport à Dieu et même à l'humanité, garder tant d'or, tant d'argent, tant de meubles, tant de pierreries, au milieu de l'extrême misère des pauvres, dont on étoit accablé dans ces derniers tems? mais comment peut-on vouloir paroître aux yeux du monde, ce monde dont on veut l'estime et l'approbation au-delà du tombeau? comment veut-on lui paroître la plus avare personne du monde, avare pour les pauvres, avare pour ses domestiques, à qui elle ne laisse rien; avare pour elle-même, puisqu'elle se laissoit quasi mourir de faim; et en mourant, lorsqu'elle ne peut plus cacher cette horrible passion, paroître aux yeux du public l'avarice même? Ma chère Madame, je parlerois un an sur ce sujet; j'en veux à cette frénésie de l'esprit humain, et c'est m'offenser personnellement que d'en user comme vient de faire Madame de Meckel-

bourg; nous nous étions fort aimées autrefois, nous nous appellions sœurs; je la renonce, qu'on ne m'en parle plus. Parlons de notre hôtel de Chaulnes, c'est justement le contraire; ce sont des gens adorables, et qui font un usage admirable de leur bien; ce qu'ils reçoivent d'une main, ils le jettent de l'autre; et quand ils n'avoient point les lingots de S. Malo, ils savoient fort bien prendre sur eux-mêmes pour soutenir les grandes places où Dieu les a destinés; les pauvres se sentent de leur magnificence; enfin, ce sont des gens qu'on ne sauroit trop aimer, et honorer, et admirer. J'en suis tellement entêtée que je loue même Madame de Chaulnes d'avoir appris l'amitié à MONSIEUR (1); c'est une science que les personnes de l'élévation de MONSIEUR n'ont pas le bonheur de connoître. Je suis fort aise qu'on ne m'oublie point dans cet hôtel; je vous conjure, mon aimable amie, de ne m'y point oublier vous-même; Pauline vous embrasse, et ne sauroit plus se passer de vos douceurs. Nous sommes encore dans des visites de noces; des Madames de Brancas, des Madames de Buous, Dames de conséquence, qu'on avoit priées de ne point venir, ont rompu des glaces, ont

(1) Feu MONSIEUR honoroit Madame de Chaulnes d'une amitié particulière.

pensé tomber dessous, ont été en péril de leur vie, pour venir faire un compliment : voilà comme on aime en ce pays; en fait-on de même à Paris? cependant, je me contente à moins, et je vous jure que j'aurai une joie fort sensible de vous recevoir.

LETTRE LXII.

LA MÊME,

A MONSIEUR DE COULANGES.

A Grignan, le 3 Février 1695.

MADAME de Chaulnes me mande que je suis trop heureuse d'être ici avec un beau soleil; elle croit que tous nos jours sont filés d'or et de soie. Hélas! mon Cousin, nous avons cent fois plus de froid ici qu'à Paris; nous sommes exposés à tous les vents; c'est le vent du midi, c'est la bise, c'est le diable; c'est à qui nous insultera; ils se battent entre eux pour avoir l'honneur de nous renfermer dans nos chambres; toutes nos rivières sont prises; le Rhône, ce Rhône si furieux n'y résiste pas; nos écritoires sont gelées; nos plumes ne sont plus conduites par nos doigts qui sont transis; nous ne respirons que de la neige; nos montagnes sont charmantes

dans leur excès d'horreur ; je souhaite tous les jours un peintre pour bien représenter l'étendue de toutes ces épouvantables beautés : voilà où nous en sommes. Contez un peu cela à notre Duchesse de Chaulnes, qui nous croit dans des prairies, avec des parasols, nous promenant à l'ombre des orangers. Vous avez très-bien imaginé toutes les magnificences champêtres de notre noce (1); tout le monde a pris sa part des louanges que vous donnez ; mais nous ne savons ce que vous voulez dire d'une première nuit de noces. Hélas, que vous êtes grossier ! j'ai été charmé de l'air et de la modestie de cette soirée; je l'ai mandé à Madame de Coulanges; on mène la mariée dans son appartement, on porte sa toilette, son linge, ses cornettes; elle se décoiffe, on la déshabille, elle se met au lit ; nous ne savons qui va ni qui vient dans cette chambre, chacun se va coucher ; on se lève le lendemain, on ne va point chez les mariés ; ils se lèvent de leur côté, ils s'habillent; on ne leur fait point de sottes questions ; êtes-vous mon gendre ? êtes-vous ma belle-fille ? ils sont ce qu'ils sont ; on ne propose aucune sorte de dejeûner ; chacun fait et mange ce qu'il veut ; tout est dans le silence et dans la modestie; il n'y a point de

(1) Le mariage du Marquis de Grignan.

mauvaise

mauvaise contenance, point d'embarras, point de méchantes plaisanteries; et voilà ce que je n'avois jamais vu, et ce que je trouve la plus honnête et la plus jolie chose du monde. Le froid me glace et me fait tomber la plume des mains. Où êtes-vous? à S. Martin, à Meudon (2), à Bâville? Quel est le bienheureux endroit qui possède l'aimable et jeune Coulanges? Je viens de dire pis que pendre de l'avarice à Madame de Coulanges: les richesses que laisse Madame de Meckelbourg me donnent une joie extrême de penser que je mourrai sans aucun argent comptant, mais aussi sans dettes; c'est tout ce que je demande à Dieu, et c'est assez pour une chrétienne.

(2) Meudon appartenoit alors à Madame de Louvois.

LETTRE LXIII.

MADAME DE COULANGES,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 5 Février 1695.

On voit bien que vous avez oublié le climat de Paris, mon amie, puisque vous croyez avoir plus froid que nous; jamais il n'y a eu un hiver comme celui-ci. Le soleil se fait

voir depuis deux jours, mais il ne se laisse point sentir; c'est un privilége dont vous jouissez à Grignan, j'en suis assurée. Je comprends à merveilles que Madame de Grignan se fasse un plaisir de ne point faire des visites; c'est un avantage que j'ai au milieu de Paris; mais aussi n'ai-je point de raison pour m'incommoder; point d'enfans, point de famille; graces à Dieu, assez de dégoût pour ces fatigantes occupations; bien des années, et une assez mauvaise santé; tout cela fait demeurer au coin de son feu avec un plaisir pour moi, que je préfère à d'autres, qui paroissent plus sensibles; mais une retraite que j'admire, c'est celle de Mademoiselle de la Trousse, Dieu lui fait de grandes graces, et son état est maintenant bien digne d'envie. Madame de Chaulnes veut toujours se reposer, et court incessamment. Il y a chez elle des dîners magnifiques; le Chevalier de Lorraine, M. de Marsan, M. le Cardinal de Bouillon; cela se soutient de cette sorte tous les jours de la semaine. Madame de Pontchartrain est assez malade; la Comtesse de Grammont est retournée à la Cour en assez bonne santé. L'on ne se souvient plus ici de Madame de Meckelbourg, si ce n'est pour parler de son avarice. On dit que M. de Montmorenci va épouser Ma-

dame de Seignelay ; j'ai peine à croire ce mariage-là. M. de Coulanges arriva hier de Saint-Martin et de Versailles ; mais c'est chez Madame de Louvois (1) qu'il est descendu ; *à tout Seigneur, tout honneur.* Je comprends fort bien que l'on s'accommode d'un mari qui a plusieurs femmes ; j'en souhaiterois encore une ou deux, comme Madame de Louvois, à M. de Coulanges. Le Maréchal de Villeroi prêta hier le serment (2), et prit le bâton ensuite ; il fit attendre beaucoup le Roi, parce qu'il s'ajustoit ; il avoit un habit de velours bleu d'une magnificence extraordinaire, et sa bonne mine le paroit plus que son habit. Madame la Duchesse du Lude m'a fait promettre que je vous ferois mille complimens et mille amitiés bien tendres de sa part. Le Roi a donné à Madame de Soubise l'appartement que le Maréchal d'Humières avoit à Versailles ; et celui de Madame de Soubise aux Princesses d'Épinoy ; celui de ces Princesses à M. de Rasilly ; et de la Duchesse d'Humières, pas un mot. Adieu, ma chère amie, je vous embrasse et vous aime beaucoup. J'ai peur que

(1) M. de Coulanges appeloit Madame de Louvois *sa seconde femme.*

(2) Pour sa charge de Capitaine des Gardes-du-Corps de S. M.

la charmante Pauline ne m'oublie à la fin; l'absence laisse tout craindre, même quand on est heureux. Continuez, je vous prie, de faire mes complimens dans le château de Grignan. Je suis fort obligée à M. le Chevalier (*de Grignan*) de l'honneur de son souvenir, et je vous conjure de l'en remercier pour moi; je suis véritablement occupée de ses maux; son ami le P. de la Tour prêche à Saint-Nicolas; et si je suis en état de pouvoir sortir, ce sera mon prédicateur pour ce Carême. On vous a sans doute envoyé tous les sonnets qui ont été faits à la louange de la Princesse de Conti.

LETTRE LXIV.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, le 22 Février 1695.

J'AI perdu mon petit secrétaire, mon amie, et je ne puis me résoudre à vous faire voir de ma mauvaise écriture. J'essaie un secrétaire nouveau (1), mandez-moi si vous lisez bien son écriture. La nouvelle qui fait ici le plus de bruit, est le mariage de la belle Pauline; on dit que l'Abbé de Simiane est

(1) C'étoit M. de Coulanges.

parti pour se trouver aux noces; quand je dis que je n'en sais rien, personne ne me veut croire. La Duchesse du Lude dit qu'elle le sait par le Chevalier de Grignan; pour moi, je pardonne tout le secret que vous m'en faites, pourvu que cela soit vrai; vous croirez par-là que j'aime passionnément M. de Simiane. M. le Duc de Chaulnes donne des dîners magnifiques; il en a donné un à Madame de Louvois, comme il l'auroit donné à M. de Louvois, un autre au Chevalier de Lorraine, et à toute la maison de MONSIEUR; j'étois du premier, et pour le second, j'y envoyai M. de Coulanges; à mesure qu'il me vient des années, les siennes diminuent, de façon que je me trouve encore bien vieille pour être sa mère. Tous les Courtisans sont devenus poëtes, l'on ne voit que des bouts-rimés, les uns aussi remplis de louanges, que les autres de médisances; Dieu me garde de vous envoyer ces derniers: il en court un à la louange du Cardinal de Bouillon, qui passe pour une chanson; qu'en dites-vous, mon amie? Que dites-vous aussi du *Prince Dauphin*? je laisse à mon secrétaire le soin de vous mander cette histoire; car il se mêle quelquefois d'écrire de son style. On dit que c'est une affaire résolue que le mariage de Mademoiselle de Croissi avec

le Comte de Tillières (2). Madame de Maintenon est encore languissante; mais elle se porte beaucoup mieux. Madame de Gramont paroît à la Cour sous la figure d'une beauté nouvelle; elle est parfaitement guérie. M. l'Abbé de Fénelon a paru surpris du présent que le Roi lui a fait (3); en le remerciant il lui a représenté qu'il ne pouvoit regarder comme une récompense, une grace qui l'éloignoit de M. le Duc de Bourgogne: le Roi lui a dit qu'il ne prétendoit point qu'il fût obligé à une résidence entière; et en même tems ce digne Archevêque a fait voir au Roi que par le Concile de Trente il n'étoit permis aux Prélats que trois mois d'absence de leurs Diocèses, encore pour les affaires qui les pouvoient regarder; le Roi lui a représenté l'importance de l'éducation des Princes, et a consenti qu'il demeurât neuf mois à Cambray, et trois à la Cour: il a rendu son unique Abbaye. M. de Rheims a dit que M. de Fénelon pensant comme il faisoit, prenoit le bon parti; et que lui, pensant comme il fait, il fait bien aussi de gar-

(2) Ce mariage ne se fit point. Mademoiselle de Croissi fut mariée en 1696 au Marquis de Bouzoles, et le Comte de Tillières épousa en 1699 Mademoiselle du Gué de Bagnols, nièce de Madame de Coulanges.

(3) De l'Archevêché de Cambray.

der les siennes. Adieu, ma chère amie, votre absence m'est toujours insupportable, ne me laissez point oublier dans ce château de Grignan; c'est votre affaire, je vous en avertis. J'embrasse bien tendrement la charmante Pauline. Les femmes courent après Mademoiselle de l'Enclos, comme d'autres gens y couroient autrefois; le moyen de ne pas haïr la vieillesse après un tel exemple? L'Abbé et le Chevalier de Sanzei partirent hier pour aller faire carême-prenant avec leur mère; ce dernier fera son possible pour aller faire la révérence à sa marraine (4), en s'en retournant à son vaisseau.

MONSIEUR DE COULANGES *continue.*

Premièrement, Madame, comment vous accommodez-vous de ce petit papier (5)? Ne vous trouble-t-il point quelquefois dans votre lecture? Pour moi, j'aime mieux les bonnes feuilles de papier de nos pères, où les détails se trouvent à l'aise. Il y eut hier huit jours que je revins de Saint-Martin et de Versailles, pour passer le reste des jours gras à Paris. Il n'y a rien de pareil aux bons

(4) Madame de Sévigné étoit la marraine du Chevalier de Sanzei.

(5) Cette lettre et la précédente étoient écrites sur des feuilles détachées d'un très-petit papier.

et somptueux dîners de l'hôtel de Chaulnes ; à la beauté du grand appartement, qui augmente tous les jours, et au bon air des feux qui sont dans toutes les cheminées ; il n'y a plus en vérité que cette maison qui représente la maison d'un Seigneur. M. de Marsan et le Duc de Villeroi furent du dîner du Chevalier de Lorraine. Comme je n'ai point entendu le Cardinal de Bouillon sur le sujet du *Prince Dauphin*, je ne puis bien vous dire la vérité de ce fait ; mais on prétend que MONSIEUR, pressé par le Cardinal, avoit consenti à démembrer la Principauté Dauphine d'Auvergne du Duché de Montpensier, pour les prétentions que la maison de Bouillon pouvoit avoir sur la succession de MADEMOISELLE ; en sorte qu'ils étoient par-là les maîtres de toute l'Auvergne; car le Cardinal en a le Duché, et M. de Bouillon le Comté; et que dans la suite le Duc d'Albert se seroit appellé le *Prince Dauphin*; comme on est persuadé qu'il n'y a rien de trop chaud pour ce Cardinal, qui n'est occupé que de la grandeur de sa maison, que ne dit-on point de cette vision ? Ce qui est vrai, c'est que MONSIEUR ayant tout promis, fut parler au Roi de ce démembrement, et que le Roi s'y opposa. On assure que le Cardinal, encore affligé de

ce refus, a écrit au Chevalier de Lorraine, pour lui dire qu'il étoit surpris que MONSIEUR lui eût manqué de parole, et qu'il ne pouvoit plus désormais être du nombre de ses serviteurs. On ajoute que le Chevalier de Lorraine a montré sa lettre à MONSIEUR, qui l'a gardée, et qui a dit, que du moins le Cardinal devoit lui savoir gré de ce qu'il ne la montroit point au Roi. Quoi qu'il en soit, Madame, voilà qui est fort désagréable pour notre Cardinal; car comme il n'est pas universellement aimé et approuvé, tous ses ennemis ne perdent pas une si belle occasion de se déchaîner, et tous ses amis sont fâchés qu'une bonne fois pour toutes il ne finisse point sur sa maison, et qu'il ne s'accommode point au tems présent. Jugez après cela du succès du bout-rimé, dont Madame de Coulanges vous a parlé. Il y a des tems infinis que je ne vous ai écrit; mais je sais toujours de vos nouvelles par Madame de Coulanges, qui veut bien quelquefois me faire part de vos lettres. J'ai toujours oublié de vous faire dans les miennes les complimens de Madame de Louvois, et à tout le château de Grignan; elle me gronda très-sérieusement l'autre jour d'y avoir manqué.

LETTRE LXV.

MADAME DE SÉVIGNÉ,

A MADAME DE COULANGES.

A Grignan, le 26 Février 1696 (1).

Je serois consolée du petit Secrétaire (2) que vous avez perdu, si celui (3) que vous avez pris en sa place, étoit capable de s'attacher entièrement à votre service. Son écriture est fort belle, son style est bon; mais de la façon que j'en ai ouï parler, il vous manquera à tout moment; il est libertin, je sais même que souvent il couche à la ville; après cela, mon amie, vous en userez comme vous voudrez; je vous conseille de le prendre à l'essai; quand vous le trouverez sous votre patte, servez-vous-en, *tant tenu, tant payé*. Voilà qui est fait, il n'y a plus que notre hôtel de Chaulnes qui conserve l'honneur de la Seigneurie; ils sont dans l'usage de jouir de leur bien; ils font

(1) La date de cette Lettre ne peut être juste; puisque c'est la réponse à la précédente, et que les Lettres LXVI et LXVII, toutes deux du mois de Mars 1695, font allusion à l'une et à l'autre.

(2) Le Comte de Sanzei.

(3) M. de Coulanges.

l'un et l'autre (4) ce qui ne se fait plus présentement; ils sont dignes de toute sorte d'estime et d'amitié; Dieu conserve leur santé, et la pluie d'or de Saint-Malo, et la jeunesse de votre Secrétaire; je m'en vais un peu lui parler.

A MONSIEUR DE COULANGES.

Premièrement, mon cher Cousin, pour vous le dire à cœur ouvert à cette heure que nous sommes en liberté, je n'aime point les petites feuilles volantes de Madame de Coulanges (5); elles me font enrager, je m'y brouille à tout moment; je ne sais plus où j'en suis; ce sont les feuilles de la Sybille, elles s'envolent; et l'on ne peut leur pardonner de retarder et d'interrompre ce que dit mon amie; mais il ne faut pas lui en parler, car elle est attachée à ces petites feuilles. Je voudrois que vous pussiez aussi vous attacher à son service, c'est une bonne condition que d'ètre son Secrétaire, je m'en trouverois fort bien; votre écriture m'a fait un plaisir sensible. Je sais toutes les merveilles de l'hôtel de Chaulnes, je suis fâchée de n'en être pas témoin; si j'avois pu chan-

(4) Le Duc et la Duchesse de Chaulnes.

(5) Madame de Coulanges écrivoit ordinairement sur du petit papier coupé des quatre côtés.

ger les arrangemens, qui font que je suis ici, quand ils sont à la place Royale, je l'aurois fait avec plaisir. J'aime et j'honore M. le Cardinal de Bouillon; vous le savez louer en vers et en prose; je voudrois que ce qu'il avoit imaginé pour le lot de la succession de MADEMOISELLE, eût pu réussir. On nous apprend ici les magnificences de votre Duchesse de Villeroi; ses habits superbes pour les derniers jours de carnaval; elle est dans le juste point d'aimer toutes ces choses. N'avez-vous pas fait tous les complimens de ce château au Maréchal et à la Maréchal de Villeroi? je vous en avois prié. Nous recevrons avec une extrême reconnoissance ceux de Madame de Louvois; c'est une personne que j'honore en mon particulier; elle est honnête, elle est polie, c'est tout ce que je lui demande. Vous avez eu des tems enragés, et nous aussi; un froid extrême, et de la neige en grand volume, comme vous savez; et puis, de la gelée pardessus; et puis de la neige encore, et du verglas; et enfin, nous avons été cent fois pis qu'à Paris. Je finis, mon aimable, je n'ai point de jolis détails à mettre à leur aise sur ma feuille, je gagnerois beaucoup que le vent emportât cette lettre; c'est à vous à parler. Corbinelli me mande des mer-

veilles de la bonne compagnie d'hommes qu'il trouve chez Mademoiselle de l'Enclos; ainsi, elle rassemble tout sur ses vieux jours, quoi que dise Madame de Coulanges, et les hommes et les femmes; mais quand elle n'auroit présentement que les femmes, elle devroit se consoler de cet arrangement, ayant eu les hommes dans le bel âge pour plaider.

LETTRE LXVI.

MONSIEUR DE COULANGES,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le vendredi 4 Mars 1695.

Il a bien paru à la dernière lettre que vous avez reçue de votre amie (1), qu'elle n'avoit pas un secrétaire tout à fait à ses commandemens. Tout ce que vous me mandez sur le libertinage de ce secrétaire, est incomparable et très-vrai. Je ne revins que mercredi matin de chez ma seconde *femme* (2), où j'avois couché deux nuits; et j'en revins pour assister au triomphe du mercredi à l'hôtel de Chaulnes. Le Duc et la Duchesse

(1) Madame de Coulanges.
(2) Madame de Louvois.

font gras les autres jours ; mais le mercredi, vendredi et samedi, c'est une bonne chère, qu'on ne peut assez vous vanter ; leur maître-d'hôtel est un homme admirable, et qui contribue beaucoup à ce triomphe ; mais faut-il que la compagnie qui s'y trouve, soit quelquefois aussi mêlée ? Jugez-en, Madame, par l'échantillon de mercredi dernier ; les *divines* toujours d'un fort bon commerce ; mais Madame de la Sale et sa fille de Roussillon, Madame de Saint-Germain, Madame du Bois de la Roche qui rit plus haut que jamais, et le bon Abbé d'Effiat, pour qui principalement la fète se faisoit ; j'aurois juré d'abord que je me serois contenté de manger pour vivre seulement ; mais la chère se trouva si bonne, si grande, et même si magnifique, que je l'assaisonnai de toute ma bonne humeur ; je mangeai comme un diable, je bus comme un trou, et je fis convenir Madame de la Sale, sa fille, Madame de Saint-Germain, et Madame du Bois de la Roche qu'il n'étoit rien tel qu'une bonne compagnie, d'un même pays, qui parloit la même langue, et qui étoit fort aise de se voir rassemblée ; je dis qu'il falloit convenir encore que la moindre personne qui seroit survenue à notre dîner, nous auroit troublés infiniment ; en sorte qu'elles opinèrent que les

maîtres de la maison seroient exacts à ne donner entrée à l'heure de leur dîner qu'à de certaines gens, et que rien n'étoit si capable de mortifier une bonne compagnie, que de la mêler avec une mauvaise: sur cela, Madame de la Sale dit cent jolies choses plus délicates et plus françoises les unes que les autres; Madame de Saint-Germain y applaudit avec son air de confiance ordinaire, et Madame du Bois de la Roche en rit plus haut que jamais; les cuillers sales redoublèrent dans les plats en même tems, pour servir l'un, et pour servir l'autre; et ayant par malheur souhaité une vive, Madame de Saint-Germain m'en mit une toute des plus belles sur une assiette pour me l'envoyer; mais j'eus beau dire que je ne voulois point de sauce, la propre Dame, en assurant que la sauce valoit encore mieux que le poisson, l'arrosa à diverses reprises avec sa cuiller, qui sortoit toute fraîche de sa belle bouche; Madame de la Sale ne servit jamais qu'avec ses dix doigts; en un mot, je ne vis jamais plus de saleté, et notre bon Duc, avec les meilleurs intentions du monde, fut encore plus sale que les autres. Voilà, ma belle Gouvernante, comme se passa cette fète. Je m'en vais de ce pas dîner encore avec la Duchesse de Chaulnes, car le Duc n'arrivera

que ce soir de Versailles ; mais demain le triomphe est destiné au Pr. Président de Bretagne, à son fils, à sa belle-fille, à Madame Girardin, à l'Évêque de Vannes, à sa sœur Madame de Creil, et autres; je suis encore retenu pour en faire les honneurs. Mademoiselle de Bréval (3) fut mariée mercredi avec M. de Thianges; et comme M. de Thianges entendit quelques propositions d'aller à l'Opéra en attendant le souper, car le mariage se fit le matin, et on dîna chez l'Archevêque de Paris, il supplia de prendre quelque autre divertissement, ensorte que toute la noce fut amenée par M. du Maine à l'Arsenal, dont on ferma les portes, et où l'on joua au lansquenet jusqu'à ce que l'heure fût venue d'aller souper chez le premier Président; les mariés y ont couché jusqu'à aujourd'hui, qu'ils doivent aller demeurer à l'hôtel de Nevers, où ils seront trois mois, c'est-à-dire, en attendant qu'ils trouvent une maison qui leur convienne. Madame de Montespan ouvrit hier sa porte, et couchée dans son lit, elle reçut les complimens de tous ceux qui voulurent lui en aller faire. Voilà ce qui a fait la grande nouvelle de tous ces jours-ci.

(3) Geneviève-Françoise de Harlay, fille de Bonaventure-François de Harlay, Marquis de Bréval, et de Geneviève Fortia.

La

La Duchesse de Villeroi est grosse, et bien triste d'un état qui lui est fort nouveau, pendant que toute sa famille en est dans la dernière joie. Le Comte de Sanzei arriva hier; il n'attend que les ordres de Madame de Coulanges pour vous faire voir de son écriture; il ne sera tout au plus que quinze jours avec nous, car voilà le tambour qui va battre aux champs. Vous avez su la mort de Madame de Montglas; en revanche, la Comtesse de Fiesque se porte mieux que jamais; elle a été merveilleuse sur ce mariage de Mademoiselle de Bréval, qu'elle a toujours aimée et regardée comme sa fille. Il n'est plus question de l'affaire du Cardinal de Bouillon; je l'ai fort vu depuis quelque tems, et il me paroît tout aussi tranquille qu'il le peut être. L'hôtel de Chaulnes avec tous ses triomphes ne laisse pas aussi d'avoir quelquefois des chagrins, parce que le Duc et la Duchesse en veulent avoir; toutes ces troupes sur les côtes et tous ces Officiers pour les commander, les embarrassent, lorsqu'ils devroient s'accommoder au tems, passer ici tranquillement leur printems et leur été entre Chaulnes, Versailles et Paris, et n'aller en Bretagne que pour les États; mais ils étouffent sans vouloir s'ouvrir à leurs amis, et veulent avancer leurs jours à toute force. Le bon

Duc s'appesantit fort, et il y a raison pour cela; mais en ce monde, qui est-ce qui se rend justice? Voici insensiblement une assez longue lettre; elle est au moins sur les feuilles de nos pères, qui ne s'envoleront point comme celles de votre amie (1). Elle est partie dès le matin, votre amie, pour le sermon du P. Gaillard à S. Roch, et de là elle doit aller dîner chez Madame de Valentiné. Adieu, ma très-aimable Madame, aimez-moi toujours, et comptez que je vous aime ni plus ni moins que moi-même. La Marquise de la Trousse va se remettre dans le commerce; elle a prié Madame de Coulanges de la présenter en certaines maisons; elle doit aussi vous écrire. Dites, je vous supplie, mille belles et bonnes choses pour moi à tous les habitans de votre royal château. J'ai bien de l'impatience d'apprendre de bonnes nouvelles de l'adorable Pauline; nous espérons que vous nous en donnerez, indépendamment de celles qui nous pourroient venir d'ailleurs. Nous méritons cette distinction par l'intérêt sincère que nous prenons à tout ce qui la regarde.

(1) Madame de Coulanges écrivoit la plupart de ses lettres sur de petites feuilles détachées.

LETTRE LXVII.

MADAME DE COULANGES,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 25 Mars 1695.

Mes secrétaires me manquent au besoin; mais quand c'est à vous que j'écris, ma chère amie, mes deux doigts sont toujours disposés à écrire, *ils ne vont plus que pour Climène.* Que dites-vous de ne plus savoir M. le Duc de Chaulnes, Gouverneur de Bretagne? on ne parle que de ce grand évènement; les gens modérés croient que ce Duc et cette Duchesse se doivent trouver heureux de ce changement (1) : les autres les croient désespérés; pour moi, je dis tout ce que l'on veut; et suis très-persuadée qu'il ne faut point juger de la manière de penser de nos amis par la nôtre ; c'est cependant un tort que le monde a toujours, et qu'il ne peut pas ne point avoir; il a plutôt fait de juger par ses dispositions, que d'examiner celles des autres. M. de Chaulnes fait bonne mine; la Duchesse se cache si bien que je ne l'ai point

(1) Le Gouvernement de Bretagne fut donné à feu M. le Comte de Toulouse, et celui de Guyenne à M. le le Duc de Chaulnes.

vue; il est vrai qu'il est assez aisé de m'échapper, car je fais naturellement peu de diligence, et j'en fais moins que jamais, dans l'espérance d'avancer toujours dans cette parfaite indifférence, dont vous ne vous appercevrez jamais, ma très-aimable. Au reste, ma santé n'est point du tout bonne; il est plus question que jamais de me faire aller à Bourbon, il arrivera ce qu'il plaira à Dieu; quand je songe que dix ou douze ans de plus ou de moins font la différence de cette affaire-là, je ne trouve pas que cela vaille la peine de la traiter si solidement; peut-être penserai-je tout d'une autre façon, quand je me trouverai plus proche de la mort; il faut trancher le mot, ne fût-ce que pour s'y accoutumer. J'attends de vous un compliment, qui sera bien sincère, sur l'aventure du feu; cela a paru une occasion digne de m'attirer le monde entier; mais le monde est bien inutile, je l'ai évité avec assez de soin. Au reste, madame de Villars m'a fait promettre que je vous dirois des choses infinies de sa part, et sur-tout que j'apprendrois qu'elle ne pardonnera point à M. de Villars de n'avoir point parlé d'elle à Madame de Grignan; cela pourroit bien aller à une séparation, si Madame votre fille ne s'y oppose. Comme j'achève ma lettre, voilà

un secrétaire qui m'arrive; il vous apprendra que je viens de voir M. de Chaulnes, qui m'a conté tout ce qui s'étoit passé entre le Roi et lui; mais comme en même tems il m'a dit qu'il vous alloit écrire, je ne m'embarquerai point dans un récit, que vous saurez encore mieux par lui-même; il me paroît tout plein de raison. Madame sa femme m'a envoyé prier qu'elle pût aujourd'hui passer la journée avec moi; je la plains, puisqu'elle est fâchée, pour moi, qui ne connois point le goût de la représentation, ou pour mieux dire, qui ne connois que celui du repos, quand on n'est plus jeune, je ne me trouverois pas à plaindre à la place de Madame de Chaulnes. M. de Mêmes épouse Mademoiselle de Brouë, à qui on donne trois cents cinquante mille francs en argent, et cinquante mille francs en habits et en pierreries; on dit aussi que M. de Poissi épouse Mademoiselle de Beaumelet (2), qui aura un jour soixante mille livres de rente; *et de ma pauvre nièce, pas un mot.* M. de Coulanges arriva hier de S. Martin, et il est allé aujourd'hui, je ne sais où. Le Maréchal de Choiseuil part dimanche; il a le commandement

(2) M. de Poissi n'épousa point Mademoiselle de Beaumelet, et ne se maria qu'en 1698, avec Mademoiselle de Varangéville.

de la Bretagne joint aux autres; comme il a le commandement beau, je suis assez aise qu'il commande loin d'ici; ce n'est pas que je ne sois une ingrate cette année, car je ne l'ai presque pas vu. Adieu, ma vraie amie, ne me laissez pas oublier à Grignan, et surtout de l'adorable Pauline.

LETTRE LXVIII.

MONSIEUR DE COULANGES,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 15 Avril 1695.

Je ne vous ai point écrit depuis la bizarre aventure de notre feu, et il y a un tems infini; je vous en demande mille pardons, ma très-aimable Madame; mais il faut excuser un homme qui n'est point à lui, et qui a toujours l'esprit bandé, comme je disois autrefois à M. votre fils qui me faisoit des reproches. Dès que j'eus pris part à la déconvenue de nos pauvres meubles, je m'en retournai à Versailles, et de là à Pontoise, d'où je ne suis revenu presque que pour m'en aller passer la quinzaine de Pâques à Bâville: me voici présentement de retour de Bâville; mais on m'a signifié de me tenir prêt pour

aller à Chaulnes vers le 24 ou le 25 du mois, pour y demeurer jusqu'à la Pentecôte. Je ne doute pas qu'en ce tems-là quelqu'un ne mette encore la main sur moi; et c'est ainsi que mes jours s'en vont insensiblement, et que je profite d'un regain de jeunesse, qui fait que je m'accommode encore du monde, et que le monde s'accommode encore de moi. Je ne sais plus ce qu'est devenue la goutte, je n'en ai point entendu parler depuis l'année passée; et mes forces, et ma santé, et ma bonne humeur sont revenues de telle sorte, que je suis prêt de croire qu'il y a une très-grosse erreur dans mon baptistaire, et qu'il faut qu'on s'y soit trompé pour le moins de vingt ans; car assurément à soixante et un an passés, on n'est point aussi jeune que je le suis. Vous êtes jeune aussi, ma très-aimable, je n'ai jamais vu une écriture plus ferme que la vôtre, ni un style plus délicieux; vos lettres me font un plaisir sensible; Madame de Coulanges a soin de me garder aussi toutes celles que vous lui écrivez, et c'est pour moi une lecture dont je ne me puis lasser. Vous avez su, et vous avez vu avec une lunette d'approche, tout ce qui s'est passé à l'hôtel de Chaulnes; plus on va en avant, plus tous les zélés serviteurs et amis du Duc et de la Duchesse trouvent

qu'ils sont trop heureux d'être sortis d'intrigue aussi noblement qu'ils ont fait; enfin, les voilà les plus grands Seigneurs de France, les mieux en leurs affaires, et avec le plaisir d'entendre chanter leurs louanges de tous les côtés; car de celui de Bretagne, on apprend qu'ils y ont secouru bien des gens à leurs propres dépens, quand on a mis des règles plus étroites aux Etats pour en arrêter les petites douceurs qui faisoient subsister plusieurs pauvres Gentilshommes et pauvres familles. En vérité, ce sont de bonnes gens que notre Duc et notre Duchesse, Dieu les conserve; mais qu'ils se gardent bien par inquiétude de vouloir aller en Guyenne, car s'ils y vont jamais, ils sont perdus. On trouvera bon qu'ils n'y aillent point, et s'ils y vont une fois, on voudra qu'ils y soient toujours; et quelle dépense faudra-t-il qu'ils fassent, et quels esprits auront-ils à gouverner? Il n'y a pas ici de grandes nouvelles. M. l'Archevêque de Rheims croyoit avoir acheté l'hôtel Colbert; et M. de Beauvilliers, premier tuteur des enfans, et nanti des consentemens de l'Archevêque de Rouen et de Madame de Seignelay, croyoit l'avoir vendu; mais ces derniers ayant changé d'avis, ils ont manqué, et à M. de Beauvilliers, et à M. de Rheims,

Rheims, qui ont eu une conduite sans reproche. Ce sont de ces choses qui font discourir, et dont on parle selon que l'on est dans les intérêts des uns ou des autres. Je vis hier Madame de Nevers tout le matin; et puis je retournai chez elle le soir; c'est pour vous dire que je ne l'ai point abandonnée; mais il est constant qu'on la voit avec cela toujours moins qu'une autre, parce que sa vie et celle de son mari sont toujours des vies très-particulières, et même extraordinaires. Adieu, ma très-aimable Gouvernante, je m'en vais dîner à l'hôtel de Chaulnes, où cette belle Duchesse doit venir après dîner. Je ne suis point content de la santé de Madame de Coulanges; la voilà dans les remèdes d'Helvétius, Dieu veuille qu'ils fassent mieux que ceux de S. Donnat et de Carette. Je n'aime point à la voir courir d'empyrique en empyrique; elle me paroît une personne égarée, qui cherche le bon chemin, et qui ne le peut trouver: portez-vous toujours bien, ma très-belle; il est constant que je suis plus en repos de vous à Grignan que si vous étiez ici; parce que je sais que vous ne manquez de rien où vous êtes, et que vous y avez tout ce que vous aimez le mieux. Je vois M. de Sévigné tant que je puis; il est toujours mon enfant.

L'incendiaire s'appeloit *Beauvais*, une femme-de-chambre que Madame de Coulanges avoit depuis peu à la place de la *Belle de nuit*; cette femme-de-chambre lui déplut dès le lendemain qu'elle fut entrée à son service ; elle attira aussi la haine de toute la maison; mais jamais votre amie n'eut la force de s'en défaire, parce qu'elle lui étoit donnée par une pénitente chérie du Père Gaillard.

LETTRE LXIX.

MADAME DE SÉVIGNÉ, A MONSIEUR DE COULANGES.

A Grignan, le 26 Avril 1695.

QUAND vous m'écrivez, mon aimable Cousin, j'en ai une joie sensible; vos lettres sont agréables comme vous; on les lit avec un plaisir qui se répand partout; on aime à vous entendre, on vous approuve, on vous admire, chacun selon le degré de chaleur qu'il a pour vous. Quand vous ne m'écrivez pas, je ne gronde point, je ne boude point, je dis, mon Cousin est dans quelque palais enchanté; mon Cousin n'est point à lui; on aura sans doute enlevé mon pauvre Cousin,

et j'attends avec patience le retour de votre souvenir, sans jamais douter de votre amitié; car, le moyen que vous ne m'aimiez pas? c'est la première chose que vous avez faite quand vous avez commencé d'ouvrir les yeux; et c'est moi aussi qui ai commencé la mode de vous aimer et de vous trouver aimable; une amitié si bien conditionnée ne craint point les injures du tems; il nous paroît que ce tems, qui fait tant de mal en passant sur la tête des autres, ne vous en fait aucun; vous ne connoissez plus rien à votre baptistaire; vous êtes persuadé qu'on a fait une très-grosse erreur à la date de l'année; le Chevalier de Grignan dit qu'on a mis sur le sien tout ce qu'on a ôté du vôtre, et il a raison; c'est ainsi qu'il faut compter son âge. Pour moi, que rien n'avertit encore du nombre de mes années, je suis quelquefois surprise de ma santé; je suis guérie de mille petites incommodités que j'avois autrefois, non-seulement j'avance doucement comme une tortue, mais je suis prête à croire que je vais comme une écrevisse : cependant je fais des efforts pour n'être point la dupe de ces trompeuses apparences, et dans quelques années je vous conseillerai d'en faire autant. Vous êtes à Chaulnes, mon cher Cousin, c'est un lieu très-enchanté, dont M. et Madame de

Chaulnes vont prendre possession; vous allez retrouver les enfans de ces petits rossignols, que vous avez si joliment chantés; ils doivent redoubler leurs chants, en apprenant de vous le bonheur qu'ils auront de voir plus souvent les maîtres de ce beau séjour. J'ai suivi tous les sentimens de ces Gouverneurs, je n'en ai trouvé aucun qui n'ait été en sa place, et qui ne soit venu de la raison et de la générosité la plus parfaite. Ils ont senti les vives douleurs de toute une Province qu'ils ont gouvernée et comblée de de biens depuis vingt-six ans; ils ont obéi cependant d'une manière très-noble; ils ont eu besoin de leur courage pour vaincre la force de l'habitude, qui les avoit comme unis à cette Bretagne; présentement ils ont d'autres pensées; ils entrent dans le goût de jouir tranquillement de leurs grandeurs, je ne trouve rien que d'admirable dans toute cette conduite; je l'ai suivie et sentie avec l'intérêt et l'attention d'une personne qui les aime, et qui les honore du fond du cœur. J'ai mandé à notre Duchesse comme M. de Grignan est à Marseille, et dans cette Province sans aucune sorte de dégoûts; au contraire, il paroît par les ordres du Maréchal de Tourville qu'on l'a ménagé en tout; ce Maréchal lui demandera des troupes quand il en aura

besoin ; et M. de Grignan, comme Lieutenant-Général des armées, commandera les troupes de la marine sous ce Maréchal. Voilà de quoi il est question en ce monde, on veut agir, quoi qu'il en coûte. Je plains bien mon fils de n'avoir plus la douceur de faire sa cour à nos anciens Gouverneurs ; il sent cette perte, comme il le doit. Je suis en peine de Madame de Coulanges, je m'en vais lui écrire. Recevez les amitiés de tout ce qui est ici, et venez que je vous baise des deux côtés.

LETTRE LXX.

MADAME DE COULANGES, A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 13 Mai 1695.

Je me porte beaucoup mieux, Helvétius ne m'a donné que d'un extrait d'absynthe, qui m'a rétabli, ce me semble, mon estomac ; je vous assure, ma très-belle, que je suis bien éloignée d'avoir de l'indifférence pour ma santé, et que je supporte mes maux fort impatiemment ; ainsi je ne me veux point parer auprès de vous d'un mérite que je n'ai point. Je crois que si j'eusse imaginé

de passer à Grignan le tems d'entre les deux saisons des eaux, je les aurois crues nécessaires pour ma santé; et je pense que si j'y étoit une fois arrivée, j'aurois donné la préférence aux vins de Grignan sur les eaux de Bourbon. Je plains bien M. le Chevalier de Grignan, et je suis bien honteuse de me plaindre de mes petits maux, quand j'en vois souffrir de si grands, et avec tant de patience. La pauvre Madame de Carman est bien mal, nous verrons la fin de sa vie avant celle de sa patience. Mon Dieu! que je me presse de vous faire des complimens de M. de Tréville, il me gronde tous les jours de l'avoir oublié; il souhaite votre retour très-sincèrement. Il nous dit avant-hier les plus belles choses du monde sur le Quiétisme, c'est-à-dire, en nous l'expliquant; il n'y a jamais eu un esprit si lumineux que le sien. M. du Guet (1), qui n'est pas trop sot, comme vous savez, sur de tels sujets, étoit transporté de l'entendre. Parlons d'autre choses. Les Princesses sont ici, et se divertissent si parfaitement bien, qu'on assure qu'elles n'ont nulle impatience du retour de la Cour; elles se couchent ordinairement vers onze heures ou midi. Langlée donna hier un soupé à M. et

(1) Le célèbre Abbé du Guet.

à Madame de Chartres ; Madame la Princesse, Madame la Duchesse, qui étoit la reine de la fète ; Madame de Montespan, une infinité d'autres Dames, dont Madame la Maréchale et Madame la Duchesse de Villeroi étoient ; M. le Duc et tous les Princes qui sont ici, s'y trouvèrent ; mais une autre fète, ce fut celle que M. le Duc donna il y a deux jours, dans sa petite maison de Madame de la Sablière ; tous les Princes et Princesses y étoient ; cette maison est devenue un petit palais de crystal : ne trouvez-vous pas que ce sont les lieux saints aux infidèles (2) ? Madame de Montespan a acheté Petit-Bourg quarante mille écus ; elle le donne après sa mort à M. d'Antin. M. de Sévigné nous quitte après-demain ; il m'assure qu'il vous retrouvera cet hiver à Paris ; cela me fera paroître l'été bien long malgré la belle saison. M. de Chaulnes reviendra le dix-sept de ce mois, et notre Duchesse ne reviendra qu'après les fètes. M. de Coulanges me mande que plus il a de printems, plus il sent le printems ? voilà un grand prodige ; car, sans l'offenser, il a plus de printems que Madame de Brégi. Je vous prie, ma très-aimable, de dire bien des

(1) A cause de l'extrême dévotion de M. de la Sablière, à qui cette maison appartenoit auparavant.

choses de ma part à Madame de Grignan, et d'embrasser pour moi bien tendrement la tranquille Pauline : on dit que vous nous l'amenerez toute mariée, je sens déjà que je ne l'en aimerai pas moins. L'oraison funèbre de M. de Luxembourg (3) sera achevée d'imprimer dans deux jours ; l'on dit qu'on a retranché quelques traits du portrait du Prince d'Orange (4). Madame de Grignan va avoir le plaisir de recevoir des lettres tendres de son mari, et de lui en écrire ; il est bien joli que tous ses sentimens se développent pour lui. Adieu, ma très-chère.

(3) Par le P. de la Rue, Jésuite.
(4) Guillaume III, Roi d'Angleterre.

LETTRE LXXI.

MADAME DE SÉVIGNÉ,

A M. DE COULANGES.

A Grignan, le 28 Mai 1695.

J'AI reçu vos deux lettres de Chaulnes, mon cher Cousin ; nous y avons trouvé des couplets dont nous sommes charmés ; nous les avons chantés avec un plaisir extrême, et plus d'une personne vous le dira ; car il

ne faut pas que vous ignoriez le bon goût que nous conservons ici pour ce que vous faites. Vous allez en avant pour la gaîté et pour l'agrément de votre esprit, et en reculant contre le baptistaire; c'est tout ce qui se peut souhaiter, et c'est ce qui fonde bien naturellement l'envie qu'on a de vous avoir partout; avec qui n'êtes-vous pas bon? avec qui ne vous accommodez-vous point? et sur le tout, cette conduite de ne vous point jeter à la tête, et de laisser place aux désirs de vous voir; c'est ce qui fait le ragoût de votre amour-propre. Il faut que la force du proverbe soit bien violente, s'il est bien vrai que vous ne soyez pas prophète en votre pays. Je reçois souvent des nouvelles de Madame de Coulanges; son commerce est fort aimable, et sa santé ne doit plus faire de peur, sur-tout ayant la ressource que nous devons avoir, que quand elle sera lasse et désabusée des remèdes, c'en sera un très-salutaire que de n'en plus faire. Mais revenons à Chaulnes, j'en connois la beauté, et je vois d'ici combien notre bon Gouverneur s'y ennuie. Vous avez beau dire les meilleures raisons du monde, il répondra toujours, *je ne saurois*, et si vous continuez, il vous fera taire enfin en disant, *j'en mourrois*. C'est ce qui arrivera sans

doute, avant que d'avoir pris le goût du repos et de la douceur d'une vie tranquille; les habitudes sont trop fortes, et l'agitation attachée au commandement et aux grands rôles, a fait de trop profondes traces, pour qu'elles s'effacent aisément. J'écrivis à ce Duc sur la députation de mon fils, et je badinois avec lui, croyant dire des contre-vérités sur sa solitude de Chaulnes; je le traitois comme un véritable hermite, s'entretenant avec ce beau jet d'eau qu'on appelle *le Solitaire*. Je supposois ses repas conformes à cet état, et que les dates et les fruits sauvages feroient tous ses festins; je plaignois son maître-d'hôtel; et en disant toutes ces bagatelles, je sentois que j'avois grand besoin de vous, et que l'ânonnement (1) que je connois, feroit une étrange pauvreté de toute cette lettre. Vous êtes venu au secours, comme je l'avois pensé; et vous êtes présentement dans un autre pays, où vous sentez toutes les douceurs de l'amour paternel, qu'en dites-vous? vous n'eussiez jamais pensé qu'il eût été si fort, si vous ne l'aviez éprouvé: c'eût été grand dommage que toutes les bonnes instructions que vous avez données aux petits enfans, n'eussent point

(1) M. de Chaulnes lisoit aussi mal que M. de Coulanges lisoit bien.

été suivies par quelque enfant de votre imagination. Ce petit Comte de Nicei est un chef d'œuvre (2), et la singularité d'être invisible le met au-dessus des autres. Quel usage vous faites de ce conte, que je n'osois quasi vous rappeler ! le voilà en honneur pour jamais ; rien ne sauroit être plus joli que tous ces couplets, nous les chantons avec plaisir. Nous avons eu ici un commencement de printems admirable ; mais depuis deux jours, la pluie qu'on n'aime point ici, s'est tellement répandue comme en Bretagne et à Paris, qu'on nous accuse d'avoir apporté cette mode ; elle interrompt nos promenades, mais elle ne fait pas taire nos rossignols ; enfin, mon cher cousin, les jours vont trop vite. Nous nous passons du grand bruit et du grand monde ; la compagnie cependant ne vous déplairoit pas ; et si jamais un coup de vent vous rejette dans ce *royal* château.... mais c'est une vision, il faut espérer de nous revoir ailleurs d'une manière plus naturelle et plus vraisemblable ; nous avons encore un été à nous écrire. Le mariage de M. de Lauzun nous a surpris (3) ;

(2) Toute cette plaisanterie est expliquée dans des couplets de chansons de M. de Coulanges à Madame de Louvois, et roule sur un conte qui leur étoit venu de Provence.

(3) Avec Mademoiselle de Lorges.

je ne l'eusse pas deviné le jour que je vous en écrivis un autre (4) à Lyon : Madame de Coulanges s'en souvient encore. Tout le monde vous aime ici, et vous remercie de votre souvenir. Je vous écris imprudemment, sans songer que vous n'êtes plus à Chaulnes, et que dans un autre pays il ne sera plus question de tout ceci. Il faut finir par Pauline, elle chante vos louanges en chantant vos couplets; elle vous aime toujours, et vous prie de faire tous ses remercîmens à Madame la Duchesse de Villeroi; on ne peut oublier une si jolie amie. Adieu, mon cousin, vous savez combien je suis à vous.

Apostille de Madame DE GRIGNAN.

Tous vos enfans sont charmans ; ceux que l'on voit, l'emportent sur ceux qu'on ne voit point, et quelque parfait que puisse être le Comte de Nicei, dont vous me paroissez faire votre Benjamin, nous ne saurions croire qu'il soit préférable à ces jolis enfans que vous nous envoyez et que nous chantons avec tant de plaisir. Je ne crois

(4) C'est-à-dire, lorsqu'il s'agissoit du mariage de M. de Lauzun avec MADEMOISELLE. *Voyez la Lettre de Madame de Sévigné à M. de Coulanges, du* 15 *Décembre* 1670, *insérée parmi les Lettres de Madame de Sévigné à Madame de Grignan*, Tome I.

pas qu'il y ait rien de pareil dans tous vos ouvrages, à la folie de mettre en œuvre, *le voyez-vous? non, ni moi non plus.* Comme l'original de ce conte est Provençal, vous me devez un tribut de tout ce que vous composerez sur ce modèle, dont les copies le surpassent de bien loin. Je vois avec plaisir dans vos lettres à ma mère le souvenir qui vous reste de notre *Rocher*; les épithètes dont vous l'honorez (5), sont des monumens éternels à la gloire des *Adhémars*; si leur château mérite dans votre esprit un rang entre tout ce que vous voyez de châteaux magnifiques, superbes et singuliers, rien ne sauroit être pour lui un si grand éloge. Il est plus beau que vous ne l'avez vu; et si on avoit l'espérance de vous y revoir, il n'y auroit plus rien à désirer.

(5) Le royal château.

LETTRE LXXII.

MADAME DE COULANGES, A MADAME DE SÉVIGNÉ

A Paris, ce 3 Juin 1695.

COMMENT vous portez-vous, ma très-belle? Je n'ai point reçu de vos nouvelles depuis la lettre que vous m'avez fait écrire par votre joli secrétaire J'ai peur que vous n'ayez gâté votre belle santé par une médecine. Je vis hier M. de Chaulnes, qui est le parfait Courtisan; il a demeuré dix jours à Marly, où il a passé ses journées à jouer aux échecs avec le Cardinal d'Estrées; et sur ce qu'on lui a dit que cela faisoit ici une nouvelle, il a répondu qu'il en étoit surpris, par la raison qu'il y a long-tems qu'ils cherchoient à se donner échec et mat. Une autre nouvelle est que Madame de Louvois a cédé Meudon au Roi, qui l'a pris pour MONSEIGNEUR, en donnant quatre cents mille francs à Madame de Louvois, et la charmante maison de Choisy, qui étoit la chose du monde qu'elle désiroit le plus; ainsi je crains qu'elle ne puisse plus avoir de désirs. Elle est fort mal contente de M. de Coulanges, qui, en arrivant

de Chaulnes, partit le lendemain pour Pontoise. Quant à moi, je ne me sens plus de goût que pour le repos : on m'a priée d'aller chez le Cardinal de Bouillon cette semaine; cela me paroît comme si l'on me proposoit d'aller faire un petit tour à Rome; je trouve qu'il faut de grandes raisons pour quitter son lit; c'est la mauvaise santé qui fait penser ainsi; il faut bien le croire; la mienne est cependant meilleure qu'elle n'a été. Je ne suis point contente de celle de Madame de Chaulnes; elle a un vilain rhume que je n'aime point. Je crois le marché du Ménil-montant absolument rompu, d'autant que, selon toutes les apparences, le premier Président ne le veut plus vendre. Adieu, ma très-aimable, ne me laissez point oublier à Grignan, je vous en prie, et dites à la belle Pauline de songer quelquefois à ce que je suis pour elle.

LETTRE LXXIII.

MONSIEUR DE COULANGES,

A Mesdames DE SÉVIGNÉ *et de* GRIGNAN.

A Paris, le 10 Juin 1695.

ELLE est tombée au beau milieu de Saint-Martin, cette dernière aimable lettre; et comme elle n'a point été lettre close pour mon charmant Cardinal, qui a pris la place et au-delà du charmant Marquis, elle a donné une ample matière pour parler de la mère et de la fille, et pour reparler de ce royal château, et de la bonne et grande réception qu'on y fit à ce Cardinal à son retour de Rome; en parlant de vous, Mesdames, combien de fois vous souhaitâmes-nous à S. Martin? Nous vous fîmes même placer au fond d'une superbe calèche, pour vous en faire voir plus commodément les promenades et toutes les beautés; mais hélas! on avoit beau demander: *les voyez-vous?* on disoit *non;* et nous répondions tristement, *ni nous non plus.* Nous vous donnâmes aussi un très-bon souper; et ce fut dans l'enthousiasme du veau, du bœuf et du mouton, qui se trouvèrent au suprême degré de bonté, que je fis en soupant

pant ce triolet, qui me parut avoir votre approbation.

Quel veau ! quel bœuf! et quel mouton !
La bonne et tendre compagnie !
Chantons à jamais sur ce nom
Quel veau ! quel bœuf ! et quel mouton !
Rôti, soyez exquis et blond,
Mais mon appétit vous oublie;
Quel veau ! quel bœuf! et quel mouton !
La bonne et tendre compagnie !

Non, Mesdames, il n'y a point de vie pareille à celle qu'on mène à S. Martin; et il faudra bien qu'on vous y voie quelque jour réellement et de fait; je m'y en retourne demain, pour être dimanche à l'arrivée de notre Duc et de notre Duchesse de Chaulnes, qui y amènent Madame de Coulanges et l'Abbé Têtu. Il y a un tems infini que le Cardinal demande Madame de Coulanges; et il y a un tems infini que je désire aussi que Madame de Coulanges voie Saint-Martin, et qu'elle me voie à Saint-Martin; car elle m'y trouvera les coudées bien franches, comme on dit, et d'une liberté et d'un air qui lui feront voir combien je suis aimé dans cette maison, et, si je l'ose dire, considéré depuis le galopin jusques au maître. Je ne puis, en vérité, assez me louer du Cardinal; il n'y a sorte de sincère amitié qu'il ne me témoigne, et il n'y a sorte encore de confiance qu'il

n'ait en moi. Toute sa famille même est devenue comme la mienne; je m'y trouve pèle-mèle en toutes rencontres, et me voilà à la veille d'aller à Évreux, avec la même liberté et les mêmes agrémens que je vais à Pontoise; enfin, je vous le puis dire, il n'y a jamais eu une vie plus heureuse que la mienne, Dieu veuille que celle qui viendra après le soit autant; voilà par où il faut finir l'aveu que je vous fais de mon extrême bonheur. Pendant que j'étois à S. Martin, est arrivé cet échange de Meudon contre Choisy et quatre cents mille francs; c'est ce qui m'a obligé de revenir ici, pour marquer à Madame de Louvois l'intérêt sensible que je prends à tout ce qui la regarde. Je l'ai trouvée fort contente et fort satisfaite du beau présent qu'elle a fait au Roi. Je fus avant-hier avec elle à Versailles; le Roi la reçut chez Madame de Maintenon; S. M. la combla de mille honnêtetés, et elle eut la force d'y répondre, en lui disant qu'elle étoit ravie d'avoir eu en ses mains de quoi lui marquer tout son respect et toute sa reconnoissance; qu'elle avoit toujours regardé Meudon comme une maison qui lui étoit destinée, et que ce n'étoit que dans cette vue qu'elle avoit pris tant de soin pour le bien entretenir et le lui remettre en bon état toutes fois et

quantes qu'il lui plairoit; qu'elle savoit les intentions de feu M. de Louvois, à qui, si Dieu avoit accordé quelque tems pour s'expliquer, son dessein auroit été d'en faire présent à S. M. Le Roi répondit des merveilles; elle vit ensuite MONSEIGNEUR, qui la remercia d'un si beau présent; enfin, toute cette scène s'est passée à merveilles, et nous voilà maintenant occupés à transporter nos meubles de Meudon à Choisy, et à nous bien assurer nos quatre cents mille francs, dont il devroit bien revenir quelque petite chose *au petit Comte de Nicei;* mais avec toute la tendresse du monde de Madame de Louvois pour moi, les beaux yeux de sa cassette l'ébloui-ront toujours de telle sorte qu'elle ne verra jamais, *ni moi non plus*, les petits présens qu'elle me pourroit faire; je l'ai toujours dit, je suis né pour le superflu, et jamais pour le nécessaire; il s'en faut consoler, et mourir heureux au milieu de l'indigence. J'ai été ravi, mon adorable Comtesse, des sacrés caractères dont vous m'avez honoré. Je vous remercie de recevoir aussi agréablement que vous m'en assurez, tout ce que je dis à Madame votre mère de vous et de votre royal château, et je vous prie de continuer; car je mérite assurément quelque reconnoissance de tous les sentimens tendres et respectueux

que j'ai pour vous et pour tout ce qui vous environne; plût à Dieu qu'un coup de vent me jetât encore vers Donzère ! je sais bien où j'irois; je ne doute point que ce royal château n'embellisse chaque jour, et que mon goût ne s'y trouvât, en toute manière, plus satisfait que jamais; mais il est bien plus vraisemblable qu'un coup de vent vous jettera de ces côtés-ci, et en ce cas-là, je vous ferai voir, quand il vous plaira, mes maisons de Chaulnes, de S. Martin et de Choisy, qui ne vous déplairont point. Je m'en vais encore pour huit jours à S. Martin, après quoi, je m'en reviens à Choisy, pour y arranger, et y cogner et recogner depuis le matin jusqu'au soir; ce n'est que sous cette promesse que Madame de Louvois me laisse partir demain; des quatre jours qu'il y a que je suis ici, j'ai couché deux nuits chez elle; enfin, la maison où je suis le moins, est celle de Madame de Coulanges, qui a bien son mérite aussi. Je suis ravi que vous ayez approuvé tous mes couplets; en voici encore que je vous envoie. Je m'en vais dîner à l'hôtel de Chaulnes; les maîtres y revinrent hier au soir de Versailles. Le Duc se flatte toujours qu'il aura le Ménil-montant; et la Duchesse y résiste toujours; elle n'est pas bien raisonnable quelquefois, votre amie; pour moi, voilà ce

que je chante tout haut, avec cette liberté que Dieu m'a donnée; et en dépit de sa grosse mone. C'est au Duc que je m'adresse.

TRIOLET.

Achetez le Ménil-montant,
C'est le repos de votre vie;
Avez-vous de l'argent comptant,
Achetez le Ménil-montant.
Madame n'en dit pas autant;
Mais satisfaites votre envie;
Achetez le Ménil-montant,
C'est le repos de votre vie.

Je m'en vais voir comme va cette affaire, et boire à votre santé, adorables mère, fille et petite-fille. Voilà M. de Vendôme qui va commander en Catalogne, et M. de Noailles qui revient pour faire achever son portrait chez Rigaud. La Duchesse de Villeroi, sur nouveaux frais, fait mille et mille complimens à la belle Pauline. Vous ne sauriez croire comme une grossesse de quatre mois et demi sied bien à cette Duchesse.

Voilà encore des Triolets, enfans de Saint-Martin.

Pour Mademoiselle DE BOUILLON, *absente.*

La voyez-vous? vous dites non;
Hélas! j'en dis autant moi-même.
La belle et charmante BOUILLON,
La voyez-vous? vous dites non;
Je ne la vois plus tout de bon,
Celle que j'adore et que j'aime.
La voyez-vous? vous dites non;
Hélas! j'en dis autant moi-même.

*Pour Mademoiselle d'*ALBRET, *présente.*

La voyez-vous? vous dites oui;
D'ALBRET, cette belle Princesse;
Car pour moi, j'en suis ébloui;
La voyez-vous? vous dites oui.
Ses yeux, son teint épanoui,
Inspirent certaine tendresse.
La voyez-vous? vous dites oui.
D'ALBRET, cette belle Princesse

Pour Mademoiselle DE CHATEAU-THIERRY, *la plus belle et la plus jeune des trois sœurs, qui est à Port-Royal à Paris, et qui vient rarement à S. Martin.*

Jeune et belle CHATEAUTHIERRY,
Vous tiendra-t-on toujours en cage?
Il n'est cœur qui n'en soit marri,
Jeune et belle CHATEAUTHIERRY.
L'Oise, en attendant un mari,
Vous demande sur son rivage.
Jeune et belle CHATEAUTHIERRY,
Vous tiendra-t-on toujours en cage?

Adieu, ma charmante Gouvernante, lisez ma lettre avec les points et les virgules, en récompense des bons tons que je donne aux vôtres.

LETTRE LXXIV.

MADAME DE SÉVIGNÉ,

A MONSIEUR DE COULANGES.

A Grignan, le 19 Juin 1695.

Je suis fort affligée de cette colique de Madame de Coulanges; je lui conseille Carette ou Vichi, il ne faut point laisser prendre possession de nos pauvres machines à des maux si dangereux et si douloureux. Si l'on peut passer d'un discours si triste à une bagatelle que vous avez mandée à Pauline, je vous dirai que nous en avons senti tout le sel; il nous sembloit que Madame Cornuel étoit ressuscitée, ou qu'elle l'avoit mandé de l'autre monde. Pour moi, j'en ferois un vrai compliment à M. de Poissi (1), si j'avois eu seulement l'honneur de le voir deux fois en ma vie; mais il peut s'assurer de nos admirations secrètes. *Ah, masques, je vous connois*, en voyant entrer de cer-

(1) Depuis Président de Maisons.

taines gens annoncés sous de grands noms. Comment cette pensée si naturelle, et qui paroît si simple, ne m'est-elle point venue mille fois à moi, qui hais mortellement les grands noms sur de petits sujets? J'admire l'humilité de ceux qui veulent bien les porter; ils les refuseroient, s'ils avoient l'esprit de faire réflexion à ce que leur coûte l'explication de ces beaux noms; et comme elle tombe toute en outrages sur leurs pauvres petits noms, à quoi l'on ne penseroit pas, s'ils n'avoient point voulu prendre les plumes du paon, qui leur conviennent si peu. J'espère que ce mot empêchera dans l'avenir ces sortes d'usurpations, et les pourra corriger, comme Molière a corrigé tant de ridicules; Dieu le veuille, et que chacun craigne qu'on ne lui puisse dire: *Masque, je vous connois*. Mon cousin, vous ne doutez pas que nous n'ayons reçu avec votre lettre tout l'entêtement qu'il nous a paru que vous aviez de ce mot, que je vous supplie de mettre à la tête de tous ceux que M. du Bellay rassemble; je voulois vous en dire un de ce pays-ci; mais il ne paroîtroit pas; je vous le garde pour quand nous aurons oublié celui dont il s'agit; c'est-à-dire, jamais. Oui, mon enfant, je suis dans cette chambre, dans ce beau cabinet, où vous m'avez

vue

vue entourée de toutes ces belles vues. M. de Grignan est allé faire un tour vers ces côtes; son absence se fait sentir dans ce château; nous pensions y avoir M. de Carcassonne, il n'arrivera que dans deux ou trois jours. Si vous écriviez un petit mot à M. l'Archevèque d'Arles sur sa résurrection, d'un style d'*alleluia*, il me semble que vous lui feriez plaisir; il est fort sensible à la joie d'être revenu de si loin, il ne s'étoit jamais trouvé à telle fète. Vous êtes fort aimé de tous les habitans de ce château; vous savez la vie qu'on y fait; quelle bonne chère, quelle société, quelle liberté; les jours passent trop vite; c'est ce qui me tue de toutes les manières. Si vous allez à Vichi, vous ne sauriez vous dispenser de venir à Grignan. Je suis tentée de vous prier de faire mille très-humbles complimens à Madame la Maréchale de Villeroi; vous êtes trop heureux d'être si souvent avec cette aimable personne. Pauline trouve que vous l'ètes beaucoup aussi de voir encore Madame sa belle-fille; elle a reçu sa lettre avec beaucoup de plaisir; elle vous conjure de la conserver dans l'amitié de cette Duchesse, dans la vôtre, et dans celle de Madame de Coulanges.

LETTRE LXXV.

MADAME DE COULANGES, A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Paris, le 20 Juin 1695.

Vous jouissez présentement des beautés de la campagne, ma très-belle, le printems paroît dans tout son triomphe. Je m'en vais faire un grand excès, car je compte partir dimanche pour aller à Saint-Martin avec M. et Madame de Chaulnes, et y passer trois jours; les plaisirs que j'y espère, seront bien troublés par ma mauvaise santé; je suis arrivée à un tel excès de délicatesse, que la vue d'un bon dîner me fait malade; ainsi je suis intimidée, et dans cet état les plus petites choses paroissent considérables. Madame de Louvois alla hier remercier le Roi; il lui donna une audience particulière chez Madame de Maintenon, elle sent plus que jamais la joie d'être défaite de Meudon. Le Roi est allé à Trianon, où il demeurera jusqu'au voyage de Fontainebleau. Je crois vous avoir mandé que M. de Montchevreuil marie son fils à la cousine germaine de la Maréchale de Lorges, qui est une petite

personne, que vous avez souvent vue avec elle; on lui donne trois cents quatre-vingt mille livres. C'est vous qui me mandez que M. de Vendôme va commander en Catalogne, et que M. de Noailles en revient malade. M. de Coulanges a toujours plus d'affaires que jamais, et toutes de la même importance; mais elles sont agréables, quand elles le rendent heureux; c'est de cela qu'il est question. J'ai trouvé les couplets du Comte de Nicei fort jolis; c'est un aimable enfant; aussi rien ne laisse des idées plus agréables que de ne le point voir; ce petit Comte-là parviendra à l'immortalité. J'ai remarqué, comme vous, mon amie, le tems de la mort de notre pauvre Madame de la Fayette. Madame de Quélus se divertit à merveilles chez elle, la Cour ne lui paroît pas un séjour de plaisir; elle ne quitte plus Madame de Leuville, qui donne tous les jours les plus jolis soupers qu'il est possible. Je ne crois pas le marché de Ménil-montant rompu sans ressources; et n'en déplaise à Madame de Chaulnes, c'est la plus jolie acquisition que puisse faire M. de Chaulnes. La Maréchale d'Humières se retire aux Carmélites, elle a loué la maison de feue Mademoiselle de Porte; elle gouverne entièrement le faubourg Saint-Jacques; et ce qu'il

y a de plus étonnant, c'est que le P. de la Tour la gouverne. Vous savez que M. de Lauzun a l'appartement de Versailles du Maréchal d'Humières ; il fait faire pour sa femme un collier de diamans de deux cents mille francs. Adieu, ma chère amie ; je souhaite bien plus votre retour que je ne l'espère; je vous prie de dire des choses infinies de ma part à Madame de Grignan ; parlez à la belle Pauline de ne me point jeter dans la nécessité d'aimer une ingrate. Madame de Mêmes paroît dans un carrosse de mille louis. Lisez un peu dans le *Mercure Galant* la généalogie de F**, et vous verrez qu'il n'y a que cette maison-là de noble et d'illustre dans le monde, et que le feu Grand-Maître (1) s'est trompé, quand il a cru ne pas tirer de là tout son éclat.

(1) Le Duc de Lude.

LETTRE LXXVI.

MONSIEUR DE COULANGES,

A MESDAMES DE SÉVIGNÉ ET DE GRIGNAN.

A Paris, le 22 Juin 1695.

J'ARRIVAI avant-hier de Saint-Martin ; je passai hier tout le jour à Choisy ; je m'en vais coucher à Versailles, pour m'en aller demain matin à Évreux avec tous les Bouillons du monde, qui se mettent à m'aimer, à l'exemple du Cardinal, et qui veulent aussi m'avoir à leur tour ; et puis dites, Mesdames, que votre petit cousin n'est pas un homme fort considéré ; ce qui est encore à savoir, est que je ne vais point d'un côté, qu'on ne crie miséricorde de l'autre ; car Madame de Louvois étoit hier dans une si terrible colère de ce que je l'abandonnois encore pour huit ou dix jours, et me fit des reproches si tendres, que peu s'en fallut que je ne lui sacrifiasse mon voyage d'Évreux ; mais aussi je lui fis voir des lettres si honnêtes, et si touchantes, et si menaçantes de M. et de Mademoiselle de Bouillon, que Madame de Louvois s'y rendit à la fin, à

condition qu'à mon retour je ne la quitterois pas d'un moment pour cogner et recogner à Choisy depuis le matin jusques au soir ; mais il faudra bien pourtant placer encore une petite partie de S. Martin ; car Madame de Chaulnes, qui veut se tuer à quelque prix que ce soit, par tous les tourmens qu'elle se donne sans rime ni raison, n'a pu y venir la semaine passée, comme elle l'avoit résolu avec Madame de Coulanges, à qui le Cardinal veut faire voir comme je suis le maître dans ce délicieux séjour, et combien, quand j'y suis, il y est peu question de lui. Ce voyage n'est que différé, et mon amour-propre prendra soin de le renouer dès que la santé de la Duchesse le permettra ; voilà déjà une grande épine hors de son pied ; car l'affaire de Ménil-montant vient d'échouer une seconde fois ; vous jugez bien que les embarras ne viennent que de la part du premier Président, qui est un homme difficultueux. Comme je n'ai point vu M. de Chaulnes depuis que je suis ici, parce qu'il a toujours la rage de Versailles, je ne sais point les tenans et les aboutissans de la rupture de ce marché ; mais je les saurai tantôt ; car le Duc vient dîner à Paris, parce que le Roi s'en va à Marly pour neuf jours ; et je me propose d'aller dîner avec lui pour

lui dire adieu, et voir un peu comme se porte cette grande Duchesse, qui a pour garde par préférence à toute autre, Madame de Saint-Germain avec une quenouille à son côté et le fuseau à la main. Je viens encore de passer les plus aimables jours du monde à Saint-Martin; M. de Chaulnes nous y est venu voir avec Madame de Guénegaud. Vous demandez, Mesdames, toutes les folies que produiront, *le voyez-vous?* Non. *Ni moi non plus.* En voici de toutes nouvelles; mais les dernières, pour ne pas pousser à bout cette plaisanterie, qui en deviendroit mauvaise à la fin. M. le Cardinal de Bouillon, pour adoucir la destinée de ses nièces, qui sont dans des Couvens, au moins les deux dernières, car l'aînée est à la Cour, les mène à Saint-Martin, et se charge plus volontiers encore de Mademoiselle d'Albret, que de Mademoiselle de Châteauthierry; en sorte que nous appellons la petite d'Albret *Madame de Saint-Martin*, et que c'est elle qui en fait les honneurs; et même en ce tems-ci elle préfère à Port-Royal de Paris, une maison de Religieuses de Pontoise, où elle demeure pendant les petits séjours que son oncle est obligé d'aller faire à Versailles et à Marly; en sorte qu'à l'heure présente, elle est dans son Couvent de Pontoise, le Car-

dinal étant à Versailles pour s'en aller aujourd'hui à Marly avec S. M. Mais revenons à nos moutons : M. de Chaulnes s'apprivoisa avec la petite d'Albret ; il la trouva jolie, et ne put même s'empêcher de le lui dire ; en sorte qu'en même tems je m'avisai de lui proposer de la prendre pour sa belle-fille (1) ; plût à Dieu, dit le Cardinal ! Plût à Dieu, dit M. de Chaulnes ! Mais hélas ! Voyez-vous ce mari, ce Duc de Picquigny, ce fils unique ? *Non. Ni moi non plus* ; et de rire. M. de Chaulnes s'en alla à Paris, et moi je me mis à faire ces couplets, que je lui envoyai le lendemain ; c'est encore sur l'*air de Joconde*.

La belle d'ALBRET pour certain
Dans deux jours se marie,
Tout se prépare à Saint-Martin
Pour la cérémonie.
Elle épouse un joli garçon
Fait comme une peinture ;
Le voyez-vous, vous dites, non :
Ni moi, je vous le jure.

Il est fils d'un fort grand Seigneur,
Homme de conséquence ;
Trois fois à Rome Ambassadeur,
Et Duc et Pair de France.
Son épouse dans Trianon
Fera bonne figure.

(1) La plaisanterie consiste en ce que le Duc de Chaulnes n'avoit point d'enfans.

Le voyez-vous? vous dites, non:
Ni moi, je vous le jure.

Le petit Comte de Nicé
Qui bien loin d'être bête,
Pour son âge est fort avancé,
Doit venir à la fête.
Il y brillera, ce dit-on,
D'une riche parure.
Le voyez-vous? vous dites, non:
Ni moi, je vous le jure.

On dit déjà que dans un an
La nouvelle Duchesse
Pourra nous donner un enfant
Digne de sa noblesse.
Qu'il sera joli, ce poupon!
L'aimable créature!
Le verrez-vous? je crois que non:
Ni moi, je vous le jure.

Que Chaulnes sera satisfait
De voir sa belle-fille
D'un rejetton aussi parfait
Augmenter sa famille!
Mais tout ceci n'est que chanson
Et que pure chimère;
Nous ne voyons rien tout de bon,
Et je m'en désespère.

Hé bien! qu'en dites-vous? voilà la plaisanterie finie par ces couplets, au moins, je vous le répète encore. J'ai retrouvé ici Madame de Coulanges avec une fort jolie santé; elle est même engraissée, ce qui est un très-bon signe: je ne vous dirai pas beaucoup de nouvelles publiques, car je n'en sais

point. La Maréchale de Créqui a pensé mourir; mais elle est hors d'affaire. Adieu, Mesdames, adieu mère et fille adorables; adieu, belle Pauline. Je suis ravi, comme vous pouvez croire, que M. de Grignan ait été traité avec toutes les distinctions qu'il mérite; mais seroit-il vrai que la flotte ennemie fût devant Marseille avec quelque intention de le bombarder? Quelle éternelle et malheureuse guerre! Les Poëtes satyriques ne finissent point ici sur les chansons et sur les épigrammes; mais je ne me charge de rien de tout cela; je me flatte au moins qu'il vous en vient quelque chose par des voies détournées. Adieu encore une fois. Voici la deuxième lettre que je vous écris depuis celle que j'ai reçue de vous.

LETTRE LXXVII.

MADAME DE COULANGES,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 24 Juin 1695.

MADAME de Louvois n'avoit point attendu l'approbation du monde, pour désirer Choisy; ç'a été la seule maison qu'elle ait souhaitée; le Roi et elle ont fait un très-

bon marché ; ils en paroissent fort contens aussi ; cela se passe de part et d'autre avec des honnêtetés que l'on voit quelquefois entre les particuliers, mais que l'on éprouve rarement avec son maître. Le Roi est à Marly pour neuf jours ; la Duchesse du Lude est de ce grand voyage ; et pour comble de bonheur, elle mène et remène demain Madame de Maintenon de Pontoise, où cette dernière va voir une fille de Saint-Cyr. Le Roi donna une fète lundi dernier à Trianon au Roi et à la Reine d'Angleterre ; il y eut un Opéra, où le Roi alla ; Madame de Maintenon n'y parut point du tout. Il est grand bruit de la faveur de M. de la Rochefoucauld ; on prétend qu'il s'est rendu maître de l'esprit de MONSEIGNEUR, et qu'il se sert de son crédit, tout comme le Roi le peut désirer. Sa Majesté mena, il y a quelques jours, Madame de Maintenon suivie de ses Dames, souper dans une maison de campagne de ce nouveau favori, qui se nomme *la Selle* ; et je vous le dis ainsi, pour ne vous point dire qu'il les mena à la selle. Il doit aller (*le Roi*) un de ces jours à l'Étang chez M. de Barbesieux, afin d'avoir l'air de partager ses faveurs ; une autre grande nouvelle, les Princesses ont mené dîner et souper à Trianon avec le Roi, la Comtesse de la Chaise,

les Marquises de la Chaise et de la Luzerne; je crois que cette distinction les a fort touchées; car jusqu'alors elles n'en avoient eu qu'au salut. M. de Coulanges arriva avant-hier de Saint-Martin; il fut tout de suite à Choisy, le lendemain à Versailles, et part enfin aujourd'hui pour Évreux avec M. de Bouillon; je lui propose de ne plus tant perdre de tems en chemin, et de se mettre tout d'un coup dans une escarpolette, qui le jetera tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, afin de ne pas mettre au moins les pieds à terre. J'attends aujourd'hui une compagnie, qui ne vous déplairoit pas, ma très-belle; c'est M. de Tréville, qui vient lire à deux ou trois personnes un ouvrage qu'il a composé; c'est un précis des Pères, qu'on dit être la plus belle chose qui ait jamais été. Cet ouvrage ne verra jamais le jour, et ne sera lu que cette fois seulement de tout ce qui sera chez moi; je suis la seule indigne de l'entendre; c'est un secret que je vous confie au moins:

. . . . N'abusez pas, Prince, de mon secret :
Au milieu de ma lettre il m'échappe à regret;

mais enfin, il m'échappe. M. de Bagnols est parti pour l'armée; et ma sœur sera, je crois, bientôt de retour; cependant elle ne

me parle point encore du jour de son départ. Avez-vous bien chaud à Griguan, ma très-belle? Je me souviens d'y avoir été par un tems pareil à celui-ci. L'affaire du Ménil-montant paroît tout-à-fait rompue; cependant j'ai dans la tête qu'elle se raccommodera. Adieu, ma chère amie.

LETTRE LXXVIII.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, le 8 Juillet 1695.

Je puis répondre pour M. de Tréville qu'il auroit été ravi que vous eussiez augmenté la bonne compagnie qui l'entendit; et je suis assurée, ma chère amie, que vous auriez été contente de votre journée; mais vous nous regardez du haut en bas de votre château de Grignan, et je m'amuse à vous désirer toujours sans m'en pouvoir empêcher. On est fort alerte ici sur le grand évènement du siége de Namur; car c'est tout de bon, et apparemment ce siége sera meurtrier; vous savez que le Maréchal de Boufflers s'est jeté dedans avec six régimens de dragons à pied, et celui du Roi à cheval; ainsi le pauvre Sanzei est dans Namur tout comme un grand homme; M. le Maréchal

de Boufflers a la fièvre double-tierce, mais il aura bien d'autres affaires qu'à l'écouter. Le Maréchal de Lorges est hors de danger. Tout retentit ici des louanges du Maréchal de Villeroi ; il n'y a guère de jours que le Roi n'en parle avec éloge, et tous les guerriers qui composent son armée n'écrivent ici que pour chanter ses louanges. Je crois qu'à la fin M. le Duc de Chaulnes va acheter Putaut, qui est une maison près du pont de Neuilly, située sur le bord de la rivière; il y a de quoi faire des merveilles, et il les fera ; car il a une extrême envie d'une maison de campagne. Le Roi va à Marly pour quinze jours ; si la Duchesse du Lude est de ce voyage, ce sera pour la troisième fois de suite ; ces distinctions charment quand on est en ces pays-là ; heureux qui peut voir cela du point de vue où il faut l'envisager ! Je n'ai point vu la lettre du Père Quesnel, on dit qu'il la désavoue, et il ne sauroit mieux faire. Vous savez, ma très-belle, que M. de la Trappe a remis son Abbaye entre les mains de Dom Sozime, Supérieur de sa maison, avec la permission du Roi, et qu'il va se trouver simple Religieux : cette fin est bien digne de lui, et couronne parfaitement une si belle vie. Pour l'Oraison funèbre du P. de la Rue, on n'en

parle non plus présentement que de celle que l'on fit pour la Reine-mère. On ne sait pas qu'il y ait eu un M. de Luxembourg dans le monde ; est bien fou qui compte sur la gloire qui suit la mort ; ce n'est, en vérité, pas de cela qu'il faut être occupé dans cette vie ; mais les hommes auront toujours leurs erreurs, et les chériront. M. de Coulanges arriva avant-hier au soir ici plus charmé de M. de Bouillon, de Mademoiselle de Bouillon et de Navarre que de tous ses anciens amis ; il partit hier pour Choisy, où il sera jusqu'à ce que notre voyage de S. Martin s'accomplisse ; je ne me sens pour ces sortes de parties que la force du projet ; l'exécution est fort au-dessus de moi. Ma sœur monte dimanche sur l'Hypogriphe, et arrive lundi à Paris. M. de Bagnols (1) ne perd pas de vue le Maréchal de Villeroi, cela me fait craindre pour sa vie. M. de Rheims a acheté la maison d'Erval deux cents vingt-un mille livres. Adieu, ma très-aimable, n'oubliez pas de m'aimer, je vous en conjure, et ne me laissez point oublier dans le lieu que vous habitez ; mandez-moi si la charmante Pauline aura été bien contente du portrait mystérieux que vous lui avez donné. Madame de Quélus

(1) Intendant de l'armée de Flandres.

me vint voir hier plus jolie qu'un ange; elle me demande en grace de venir voir l'arrangement de sa maison; j'aurai plus de peine à rendre cette visite, que je n'en montrerai; ce que je sens là-dessus ne peut être confié qu'à vous, ma chère amie.

LETTRE LXXIX.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, ce 29 Juillet 1695.

Il n'est plus question, ma chère amie, ni de M. Arnauld, ni du P. Quesnel; toutes les pensées sont tournées du côté de Namur. Ces derniers tués ont jeté une consternation qui ne laisse plus de joie ici. Madame de Morstein est inconsolable. La bonne Chancelière (1) pleure amèrement son petit-fils de Vieuxbourg; et Madame de Maulévrier renvoie bien loin tous les gens qui lui veulent parler de consolation, jusqu'au Père Bourdaloue. On ne sait point de nouvelles du Comte d'Albert, sinon qu'on le croit trépané; et depuis cela pas un mot; M. et Madame de Chaulnes en sont dans une extrême inquiétude. Vous savez que M. le Prince de

(1) Anne-Françoise de Loménie, femme de Louis Boucherat, Chancelier de France.

Conti

Conti a la petite-vérole ; elle est sortie avec abondance, et commence à suppurer sans aucun accident ; ainsi on espère qu'il s'en tirera heureusement. On fait des détachemens de tous côtés pour envoyer au secours de Namur ; Sanzei est dans la place, il n'y a que sa mère qui soit plus à plaindre que lui. Madame la Duchesse du Lude, qui est de retour de Versailles, m'a conté qu'elle avoit mené ma petite nièce de la Chaise dîner à Trianon avec le Roi ; S. M. et MONSEIGNEUR ne parlèrent que de l'agrément de cette petite personne, et de son peu d'embarras ; pour moi, je crois qu'elle confesseroit (2) fort bien le Roi. M. le premier Président (3) a eu une manière d'apoplexie ; on l'a saigné quatre fois ; sa bouche est demeurée un peu tournée ; il doit partir incessamment pour Bourbon. Voilà une épigramme que l'on a faite sur son mal :

Ne le saignez pas tant ; l'émétique est meilleur ;
Purgez, purgez, purgez, le mal est dans l'humeur.

Je crois que je ferois bien de prendre le même chemin que ce Magistrat ; car mon estomac ne se rétablit point du tout : au reste, ma très-belle, j'ai consulté si l'on

(2) Allusion au Père de la Chaise, Confesseur du Roi.

(3) Achilles de Harlay, premier Président du Parlement de Paris.

pouvoit prendre du café deux heures après la germandrée ; on en peut prendre en toute sûreté, et même ils s'accordent fort bien ensemble. Adieu, ma très-aimable, je ne vous en dirai pas davantage pour aujourd'hui ; je vous supplie seulement de faire mes complimens à *tutti quanti ;* et sur-tout de vous faire la violence d'embrasser pour moi bien tendrement la charmante Pauline. Ma sœur (4) vous rend mille graces de l'honneur de votre souvenir, elle en a été fort touchée ; elle est à Versailles pour quelques jours.

(4) Madame de Gué-Bagnols.

LETTRE LXXX.

MADAME DE SÉVIGNÉ,

A M. DE COULANGES.

A Grignan, le 6 Août 1695.

Je ne vous écrirai qu'une très-petite méchante lettre, mon aimable, pour vous remercier de la vôtre qui nous a fait un très-grand plaisir. Je ne changerai point d'avis sur l'estime que j'ai pour les détails, tant que vous me ferez lire les vôtres. Nous som-

mes charmés de Navarre (1); la situation, le bâtiment, comme celui de Marly que je n'ai jamais vu, la bonne compagnie, tout cela me persuade que cette maison doit être du rang des vôtres : pour Choisy, il est fait exprès pour vous; vos couplets instruisent fort bien les passans de la noblesse de son origine et de sa destinée; mais vous méritez d'être exalté jusqu'aux nues par le couplet, où vous vous humiliez jusqu'au pied du mont *avec le cocher de Vertamont* (2); tout homme qui veut bien se mettre dans ce limon jusqu'au cou, et qui croasse de si jolis couplets, mérite la place que lui donne M. Tambonneau. Le couplet est au rang des meilleurs que vous ayez jamais fait; c'est cette Comtesse dont vous demandez toujours l'âprobation, qui vous conjure de l'en croire; il est joli, il surprend; enfin, mon enfant, croassez toujours, et faites-nous en part. Mais, mon Dieu, que de sang répandu à Namur! que de pleurs! que de veuves, et de mères affligées! et l'on est assez barbare pour trouver que ce n'est point encore assez, et l'on voudroit que le Ma-

(1) Château près d'Évreux qui appartient à M. le Duc de Bouillon.

(2) Cocher fameux, qui faisoit toutes les chansons du Pont-neuf.

réchal de Villeroi eût encore battu, tué et massacré ce pauvre M. de Vaudemont ! quelle rage ! je suis en peine de votre neveu de Sanzei ; je plains sa mère ; on dit qu'elle vient attendre de plus près la fin de ce siége ; il nous paroît d'une fureur digne du Maréchal (3) qui le défend ; toutes les occasions sont des batailles. Notre Allemagne est assez paisible ; c'est elle qui fait nos principales inquiétudes (4). Adieu, mon cher cousin, ne vous avois-je pas promis que ma lettre seroit bien plate ? On a quelquefois des chagrins, et l'on sait pourquoi ; j'en parle à Madame de Coulanges ; je vous fais les amitiés de ma fille ; vous l'avez parfaitement divertie par vos chansons et votre causerie ; car votre lettre est une vraie conversation. J'ai arrosé tous les appartemens de vos souvenirs ; ils ont été reçus et rendus avec empressement. Je vous embrasse, mon aimable cousin, et je vous exhorte à vivre toujours délicieusement en l'honneur de la polygamie (5), qui, au lieu d'être un cas pendable pour vous, fait tout le bonheur et le plaisir de votre vie.

(3) Le Maréchal de Boufflers.

(4) A cause du Marquis de Grignan, qui étoit à l'armée d'Allemagne.

(5) Plaisanterie au sujet de la *seconde femme* de M. de Coulanges, qui étoit Madame de Louvois.

LETTRE LXXXI.

MADAME DE COULANGES,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 12 Août 1695.

La mort de M. de Paris (1), ma très-belle, vous aura infailliblement surprise; il n'y en eut jamais de si prompte. Madame de Lesdiguières a été présente à ce spectacle; on assure qu'elle est médiocrement affligée. L'on ne parle point encore du successeur; mais bien des gens croient que ce sera M. de Cambray (2), et ce sera certainement un bon choix; d'autres disent M. le Cardinal de Janson. Nous saurons lundi ce grand évènement; la chose mérite bien qu'on y pense. Il s'agit maintenant de trouver quelqu'un qui se charge de l'Oraison funèbre du mort; on prétend qu'il n'y a que deux petites bagatelles qui rendent cet ouvrage difficile, c'est la vie et la mort. On vous aura, sans doute, envoyé les articles de la capitulation de Namur; vous aurez vu

(1) François de Harlay de Chanvalon, Archevêque de Paris, mort à Conflans près de Paris, le 6 d'Août 1695, âgé de 70 ans.

(2) M. de Fénelon.

qu'on fait la guerre fort poliment, et qu'on se tue avec beaucoup d'honnêteté. Nous bombardons Bruxelles (3) à l'heure qu'il est; les chansons, les madrigaux, les bons mots pleuvent sur le Maréchal de Villeroi, qui peut-être n'a aucun tort; c'est le malheur des places; heureux qui n'en a point; mais peu de gens sentent ce bonheur-là. La Comtesse de Grammont est de retour; je la vis hier si fatiguée des eaux de Bourbon, qu'elle me confirma plus que jamais dans ma paresse; elle est revenue dans une litière, et elle dit qu'elle aimeroit mieux être revenue à pied. Le Roi doit aller samedi à Meudon pour deux jours; les distinctions vont rouler présentement sur Meudon, et point sur Marly; tout y a été cette semaine, jusqu'à M. de Busenval, et M. de Saint-Germain. Comme je me sens incapable de prendre la résolution d'aller à Bourbon, je m'en vais essayer à Paris des eaux de Forges; cela s'appelle aller du chaud au froid. Depuis que Madame de Fontevraud (4) est ici, S. Joseph, où elle est presque toujours, est le rendez-vous du beau monde, mais non pas de la galanterie. Adieu, ma

(2) C'étoit le Maréchal de Villeroi qui commandoit l'armée en ce tems-là.

(4) Sœur de Madame de Montespan.

très-aimable. Tous les marchés de M. de Chaulnes sont rompus; Madame de Chaulnes se console de tout avec Madame de Saint-Germain; elle ne se peut passer d'elle; et cela apprend à se passer de Madame de Chaulnes.

LETTRE LXXXII.

LA MÊME A LA MÊME.

Paris, le 2 Septembre 1695.

HÉLAS! mon amie, il n'est non plus question de M. l'Archevêque, que s'il n'avoit jamais été; on a dit bien du mal de lui après sa mort: on a parlé du successeur (1); et depuis qu'il est nommé, on ne parle plus ni de l'un ni de l'autre: ceci est un tourbillon qui ne permet pas les réflexions. Tout le monde étoit fou hier à Paris; on ne voyoit que des femmes désespérées; les unes couroient les rues, les autres se faisoient enfermer dans les Églises; on entendoit, je n'ai plus de mari, je n'ai plus de fils; d'autres ne disoient pas ce qu'elles n'avoient plus; mais elle ne s'en désespéroient pas moins.

(1) Louis-Antoine de Noailles, Évêque de Châlons, depuis Cardinal.

La Comtesse de Fiesque disoit que la bataille étoit donnée, et par conséquent gagnée; elle ajoutoit que le Prince d'Orange étoit prisonnier: je me trouvai le soir chez Madame de Carman, où étoit Madame de Sully, la Duchesse du Lude, Madame de Chaulnes, et une douzaine d'autres femmes, dont étoit la Comtesse de Fiesque; quand elles eurent bien discouru, j'entrepris de leur remettre l'esprit (chose bien difficile) par un petit raisonnement, qui concluoit qu'il n'y auroit point de bataille; elles se moquoient toutes de moi; aujourd'hui que l'évènement justifie mes raisons, elles croient que d'ici je conduis l'armée; on ne parle que de ma pénétration; sur cela, je conclus qu'on ne sait presque jamais pourquoi on loue, ni pourquoi on blâme. J'étois hier folle, et aujourd'hui je suis la plus habile personne du monde; et la vérité est, que je ne suis ni folle, ni habile; mais que par un courrier qui étoit arrivé, on avoit appris qu'il étoit impossible de donner une bataille sans hasarder toute l'armée. M. de Conti l'a mandé au Roi, aussi-bien que M. le Duc du Maine, et tout ce qu'il y a de principal dans l'armée.

M. de Coulanges est toujours à Navarre; il me prie par toutes ses lettres de vous dire des

des choses infinies de sa part. Le Roi doit partir le 24 de ce mois pour aller à Fontainebleau. M. et Madame de Chaulnes partent incessamment pour Chaulnes, et le bruit court que je vais avec eux. Je prends des eaux de Forges, dont je me trouve assez bien. Je suis ravie que la santé de Madame de Grignan soit bonne, je m'en réjouis avec vous et avec elle. Faites-vous la violence d'embrasser la charmante Pauline pour l'amour de moi, je vous en conjure, ma très-aimable.

LETTRE LXXXIII.

LA MÊME A LA MÊME.

Paris, ce 9 Septembre 1695.

Que d'évènemens, Madame ! que de discours ! que de chansons ! que d'épigrammes ! que de dignités ! Le Maréchal de Boufflers est Duc ; vous le savez déjà. Le même courrier qui a apporté la réduction de Namur, lui a été renvoyé pour lui apprendre que le Roi le faisoit Duc, et lui dire en même tems qu'il pouvoit prendre le chemin de la Cour ; quand il s'est trouvé pressé par sa reconnoissance de venir remercier le Roi, le Prince d'Orange lui a dit qu'il le faisoit

son prisonnier; on prétend qu'il a pris cette conduite sur celle que nous avons eue à Dixmude; il a bien voulu cependant le laisser revenir à la Cour sur sa parole; mais le Maréchal a cru devoir attendre les ordres du Roi. La Maréchale de Boufflers est transportée de joie de sa nouvelle dignité, et ne sait point encore ce malheur, qui, selon les apparences, ne sera pas long. Revenons aux épigrammes; le Maréchal de Villeroi en est chamarré; il a pourtant la consolation de savoir que le Roi est persuadé qu'il n'a aucun tort; et je sais bien ce que je dis; mais le monde veut juger de ce qu'il ignore, et comme on juge par l'opinion des autres, on est assez fou pour se croire malheureux malgré sa bonne conduite. Le Roi va aujourd'hui à Marly pour dix jours. M. et Madame de Chaulnes partiront dans peu pour Chaulnes, et moi avec eux, que dites-vous de cette résolution? Ne me trouvez-vous pas grande femme tout à fait? M. de Coulanges est toujours à Évreux; Mademoiselle de Louvois le boude; Mademoiselle de Bouillon l'aime de passion, et le retient malgré lui; moi je lui écris régulièrement, et lui mande toutes les nouvelles; à qui donnerez-vous la préférence? les passions sont horribles; je ne les ai jamais tant haïes que

depuis qu'elles ne sont plus à mon usage; cela est heureux. Notre Dragon (1) est sorti tout couvert de gloire, et tout nourri de cheval; il a écrit une très-plaisante lettre à sa sœur; dans toutes les relations il a été nommé au Roi avec distinction; et pour dire plus, c'est de Madame de Montchevreuil que je le sais. Vous jugez bien, ma très-aimable, de la joie de Madame de Sanzei, qui sait à cette heure que son fils se porte bien; songez que de douze mille hommes qu'ils étoient dans Namur, il n'en est resté que trois mille trois cents. J'oubliois de vous dire que c'est M. de Guiscard qui est venu apprendre à la Cour que le Maréchal de Boufflers est prisonnier. Madame de Sully a la même maladie que Madame de Grignan, elle prend des eaux de Forges, dont elle se trouve à merveilles, mais Forges est un peu trop loin de Grignan; il faudroit s'en approcher, mon amie. Je pardonne à madame de Sully cette maladie; mais Madame de Grignan est trop avancée pour son âge. On prétend que de toutes les façons d'être malade, c'est la moins fâcheuse. Je vous demande toujours des nouvelles de Madame de Grignan, dont je suis très-sincèrement en peine. Ne me

(1) M. de Sanzei, neveu de M. de Coulanges.

laissez point oublier dans le château que vous habitez, et baisez pour l'amour de moi la charmante Pauline ; vous m'avouerez que j'exige des choses bien difficiles de votre amitié.

LETTRE LXXXIV.

LA MÊME A LA MÊME.

Paris, le 16 Septembre 1695.

Ce n'est que pour marquer la cadence que je vous écris aujourd'hui, Madame; car je n'ai point reçu de vos lettres cette semaine, et je suis toute honteuse de n'avoir pas de grands évènemens à vous mander; depuis quelque tems, ils ne nous ont pas manqué: de vous dire que le Roi est à Marly depuis huit jours, voilà une belle affaire; la Duchesse du Lude y est; le Roi en revient demain, et doit partir jeudi 22 de ce mois pour aller à Fontainebleau; une assez grande nouvelle, c'est que je crois que j'irai dimanche à Versailles pour deux ou trois jours. Il sera question incessamment du voyage de Chaulnes, j'espère encore que j'en serai; mais j'ai une santé qui me dérange si aisément, que je n'ose plus faire de projets. M. de Coulanges doit revenir aujourd'hui d'Évreux pour rom-

pre avec Madame de Louvois, et aller à Chaulnes. Encore faut-il bien vous apprendre, mon amie, que c'est le Père Gaillard qui ne doit point faire l'Oraison funèbre du feu M. l'Archevêque (*de Paris*). Voici ce que je veux dire; M. le premier Président et le Père de la Chaise se sont adressés au Père Gaillard pour ce grand ouvrage; le Père Gaillard a répondu qu'il trouvoit de grandes difficultés; il a imaginé de faire un sermon sur la mort au milieu de la cérémonie, de tourner tout en morale, d'éviter les louanges et la satyre, qui sont deux écueils bien dangereux; tout le prélude des oraisons funèbres n'y sera point; il se jettera sur les auditeurs pour les exhorter; il parlera de la surprise de la mort, peu du mort; et puis Dieu vous conduise à la vie éternelle. Adieu, ma belle amie, ne me laissez jamais oublier à Grignan, je vous en conjure; et sur-tout, de la charmante Pauline. Je crois que M. de Chaulnes va acheter Villeflit de M. de Fieubet, dont Madame de Chaulnes paroît peu contente. Le confesseur extraordinaire de Madame de Grignan me doit demain lire l'Oraison funèbre qu'il a faite de ce saint homme.

LETTRE LXXXV.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, le 30 Septembre 1695.

Je m'en vais vous parler bien habilement du mal de Madame de Grignan, c'est-à-dire, du mal d'estomac, qui n'est autre chose, mon amie, que le mien; j'ai éprouvé par mon impatience toutes sortes de remèdes, trop heureuse si ces expériences lui peuvent être utiles; Carette m'a donné pendant neuf mois de ses gouttes, qui ne m'ont point fait un mal sensible; mais qui m'avoient grésillée à un tel point, sans me raccommoder l'estomac, que je vous avouerai confidemment qu'elles m'ont fait une seconde maladie. Venons à Helvétius, il m'a donné une préparation d'absynthe, qui m'a tout à fait rétabli l'estomac; comme cela fait quelque impression de chaleur très-légère pourtant, il m'a fait prendre des eaux de Forges, dont je me trouve à merveilles. Je commence à engraisser, je mange du fruit, je dîne et je soupe; en un mot, mon amie, je ne suis plus la même personne que j'étois il y a deux mois; vous voyez bien pourquoi je vous conte tous ces détails; ramenez-nous donc Madame de Grignan à Paris, je vous promets qu'en

trois semaines, Helvétius et moi lui rétablirons l'estomac; c'est la cause de presque tous les maux. Je me suis même raccommodée avec le café; et comme je ne sais point user d'une chose que je n'en abuse, j'en prends dans l'excès; ma petite absynthe est le remède à tous maux. Vous me demanderez, mon amie, pourquoi me portant aussi bien que je vous le dis là, je ne suis point allée à Chaulnes? et je vous répondrai que je me trouve comme les personnes qui deviennent avares par être riches; depuis que j'ai un peu de santé, je la ménage beaucoup; le vilain tems m'avoit alarmée; si j'avois prévu qu'il pût faire aussi beau qu'il fait présentement, je crois que je me serois embarquée pour ce grand voyage; mais je me garde pour Dampierre; et je fais très-facilement de ma maison une maison de campagne; je me promène les matins sur mon rempart, et je passe les après-dînées assez solitairement. La Cour d'Angleterre est à Fontainebleau; ils ont des comédies, des fètes, et s'ennuient, à ce qu'ils disent, et tant pis pour eux. Madame la Marquise de Grignan ne veut voir personne, c'est ce qui m'a empêchée de me présenter à sa porte aussi souvent que j'aurois fait. M. de Chaulnes qui sait forcer les portes, dit qu'elle est très-

aimable. M. de Coulanges est allé à Chaulnes; ils reviendront tous dans un mois, et c'est tout à l'heure. L'Abbé et moi ne laisserons point ignorer à Madame de Sanzei tout ce que vous dites pour elle. Je vous demande mille complimens pour Madame de Grignan, ma très-aimable : je vous demande aussi d'embrasser la belle Pauline pour l'amour de moi, tout comme si vous n'aviez point de sujet de vous plaindre d'elle.

LETTRE LXXXVI.

MONSIEUR DE COULANGES, A LA MÊME.

A Chaulnes, ce 10 Octobre 1695.

Me voici absolument aux gages de Madame la Duchesse de Chaulnes; c'est ma bonne maîtresse, quoique M. de Chaulnes m'assure que j'ai pris une étrange condition, et que je sers une étrange maîtresse. La voilà qui parle, écoutez-la bien.

Madame la Duchesse DE CHAULNES.

Nous voici, ma chère Gouvernante, dans une maison qui n'est pas trop laide; et mon secrétaire (1) la trouve assez honnêtement

(1) Madame de Coulanges.

meublée ; mais nous y voyons souvent de fort mauvais tems, ce qui est fort triste à la campagne. Parlons, ma chère Gouvernante, de la belle Comtesse, dont nous serions fort en peine, si nous n'espérions qu'après ce tems-ci, sa santé en sera beaucoup meilleure ; mais je vous conseille d'empêcher qu'elle ne prenne des remèdes de M. Alliot ; car feue Madame Colbert s'en est fort mal trouvée. Il ne faut plus songer qu'à la bien nourrir, et à rétablir son estomac tout doucement, pour revenir le plutôt que vous pourrez dans un air beaucoup plus doux que celui de Grignan ; j'ai impatience que la campagne soit finie, pour que vous me mandiez que Mademoiselle de Grignan changera de nom ; personne ne souhaite plus que moi de lui voir un bon établissement. Je suis ravie, ma chère Gouvernante, que vous désapprouviez l'achat de toutes ces vilaines petites maisons d'auprès de Paris, et que vous approuviez, au contraire, l'acquisition que nous avons faite de Dampierre ; je crois vous avoir mandé que nous n'avons pas donné un sol d'argent comptant. On nous cède Dampierre avec cinq mille livres de rente, qui y sont attachées, pour l'entretenir ; et la vie durant de M. de Chaulnes, M. de Chevreuse prendra cinq mille livres de rente sur nos

revenus. Nous nous accommoderons aussi des meubles, afin de n'avoir aucun embarras. J'espère bien, ma chère Gouvernante, que vous y viendrez faire de petits séjours avec moi, et que vous ne serez pas fâchée de voisiner un peu avec Port-Royal-des-champs. Mon Secrétaire a lu votre lettre à M. de Chaulnes avec tous les tons qui y convenoient, et nous avons bien plaint la belle Comtesse; mais c'est à M. de Chaulnes à vous répondre sur l'empressement qu'il a eu de voir Madame la Marquise de Grignan; il a reçu toutes les lettres de M. votre fils, dont il est fort content. Il faut laisser toutes ces tracasseries-là de Province, jusqu'à ce que nous soyons tous ensemble à Paris; vous jugez bien que je serai toujours disposée à ne lui pas faire son procès, personne ne connoissant mieux que moi les dits et redits de la ville de Rennes; et le Secrétaire ne sait que trop comme Beaucé autrefois hasarda de se faire chasser de l'hôtel de Méneuf pour sa mauvaise langue. A cet hiver donc, toutes sortes d'éclaircissemens et de bonne intention pour rétablir la paix. Madame de la Châtre est accouchée d'un gros garçon; il est déjà destiné pour le Baptême à M. de Lavardin son grand-père, et à Madame de la Châtre sa grand'mère. Fontainebleau ne dit mot,

et la Flandres encore moins; toutes les armées se séparent le 25 de ce mois; et déjà le Roi et la Reine d'Angleterre sont revenus de Fontainebleau à Saint-Germain. Je suis, ma chère Gouvernante, toute à vous et à la belle Comtesse. Mille complimens à tout ce qui est Grignan.

MONSIEUR DE COULANGES.

Et moi, je vous dirai en mon particulier que j'ai été très-effrayé de l'état où vous mandez qu'a été Madame de Grignan; je ne savois point qu'il eût été si terrible; vous ne devez pas douter que je ne désire fort sa meilleure santé, et par plus d'une raison; car, quelque errant que je sois, j'ai bien de l'impatience de vous trouver quelquefois en mon chemin. Mille caresses, mille tendresses, mille respects, mille complimens pour vous, ma très-aimable Gouvernante, et pour tout ce qui est autour de vous. Dès qu'il fait beau, je voudrois que Madame de Coulanges fût venue ici; mais, en vérité, nous sommes venus trop tard pour une santé aussi ébranlée que la sienne; pour moi, je suis devenu un bilboquet, à qui rien ne fait mal, et qui se trouve partout sur ses pieds, comme s'il n'avoit jamais eu de goutte.

LETTRE LXXXVII.

MADAME DE SÉVIGNÉ,

A MONSIEUR DE COULANGES.

A Grignan, le 15 Octobre 1695.

Je viens d'écrire à notre Duc et à notre Duchesse de Chaulnes; mais je vous dispense de lire mes lettres, elles ne valent rien du tout. Je défie tous vos bons tons, tous vos points et toutes vos virgules, d'en pouvoir rien faire de bon; ainsi, laissez-les là; aussi bien, je parle à notre Duchesse de certaines petites affaires peu divertissantes. Ce que vous pourriez faire de mieux pour moi, mon aimable Cousin, ce seroit de nous envoyer, par quelque subtil enchantement, tout le sang, toute la force, toute la santé, toute la joie que vous avez de trop, pour en faire une transfusion dans la machine de ma fille. Il y a trois mois qu'elle est accablée d'une sorte de maladie qu'on dit qui n'est point dangereuse, et que je trouve la plus triste et la plus effrayante de toutes celles qu'on peut avoir. Je vous avoue, mon cher Cousin, que je m'en meurs, et que je ne suis pas la maîtresse de soutenir toutes les mauvaises nuits

qu'elle me fait passer; enfin, son dernier état a été si violent, qu'il en a fallu venir à une saignée du bras : étrange remède, qui fait répandre du sang, quand il n'y en a déjà que trop de répandu; c'est brûler la bougie par les deux bouts; c'est ce qu'elle nous disoit; car au milieu de son extrême foiblesse et de son changement, rien n'est égal à son courage et à sa patience. Si nous pouvions reprendre des forces, nous prendrions bien vite le chemin de Paris; c'est ce que nous souhaitons; et alors, nous vous présenterions la Marquise de Grignan, que vous deviez déjà commencer de connoître, sur la parole de M. le Duc de Chaulnes, qui a fort galamment forcé sa porte, et qui en a fait un fort joli portrait. Cependant, mon cher Cousin, conservez-nous une sorte d'amitié, quelque indignes que nous en soyons par notre tristesse : il faut aimer ses amis avec leurs défauts; c'en est un grand que d'être malade : Dieu vous en préserve, mon aimable. J'écris à Madame de Coulanges sur le même ton plaintif qui ne me quitte point; car le moyen de n'être pas aussi malade par l'esprit, que l'est dans sa personne cette Comtesse, que je vois tous les jours devant mes yeux? Madame de Coulanges est bien heureuse d'être hors d'affaire; il me semble que les mères ne

devroient pas vivre assez long-tems pour voir leurs filles dans de pareils embarras ; je m'en plains respectueusement à la Providence.

Nous venons de lire un discours qui nous a tous charmés, et même M. l'Archevêque d'Arles, qui est du métier ; c'est l'Oraison funèbre de M. de Fieubet, par l'Abbé Anselme ; c'est la plus mesurée, la plus sage, la plus convenable et la plus chrétienne pièce qu'on puisse faire sur un pareil sujet, tout est plein de citations de la Sainte Écriture, d'applications admirables, de dévotion, de piété, de dignité, et d'un style noble et coulant ; lisez-la : si vous êtes de notre avis, tant mieux pour nous ; et si vous n'en êtes pas, tant mieux pour vous, en un certain sens, c'est signe que votre joie, votre santé et votre vivacité vous rendent sourd à ce langage ; mais quoi qu'il en soit, je vous donne cet avis, puisqu'il est sûr qu'on ne rit pas toujours ; c'est une chanson qui dit cette vérité.

LETTRE LXXXVIII.

MADAME DE COULANGES, A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 28 Octobre 1695.

Vous avez eu la colique, ma chère amie; et quoique je sache que vous vous en portez bien présentement, je ne saurois être rassurée que je ne le sois par vous-même. Je vous demande aussi des nouvelles de Madame de Grignan; si vous saviez combien l'air subtil est contraire à ses maux, vous l'obligeriez de se mettre dans une litière bien faite et bien commode, et vous gagneriez Paris; l'air de Lyon lui feroit connoître qu'il n'y a point de meilleur remède pour elle que de changer de climat; c'est l'avis de mon oracle (*Helvétius*). La Maréchale de Boufflers a été fort malade d'une pareille maladie, elle se porte très-bien aujourd'hui. Le Roi est de retour dans une parfaite santé. Je vis hier la Duchesse du Lude, qui est venue à Paris, pour se faire saigner et purger, sans autre raison, je crois, que d'avoir trop de santé. Il s'est fait de grands changemens à Chaulnes; M. de Chaulnes aime son château comme sa vie, et

ne le peut quitter. Madame de Chaulnes passe les jours, et peut-être une bonne partie des nuits à jouer. M. de Coulanges est devenu délicat et précieux, les visites de Province l'ennuient. Je vois souvent notre petite accouchée (*la Duchesse de Villeroi* (1); elle a un fils un peu plus grand que son père, et un peu moins grand que le Maréchal (*de Villeroi*); il n'y a point de jours qu'elle ne demande des nouvelles de Mademoiselle de Grignan, et qu'elle ne lui souhaite tous les biens et les maux qu'elle a. L'on dit que le Maréchal de Lorges se porte mieux, et on n'appelle plus sa maladie une apoplexie; la Maréchale, qui l'est allée trouver, va avec lui aux eaux de Plombières. Tout le monde croit le mariage de M. de Lesdiguières fait avec Mademoiselle de Clérembault (2); le charme que Madame de Lesdiguières trouve dans ce mariage, c'est qu'elle n'aura point son fils avec elle. Le monde dit aussi celui de Mademoiselle d'Aubigné avec le fils (3) de M. de Noailles, et je crois qu'en cette occasion,

(1) Marguerite le Tellier, fille du Marquis de Louvois, Ministre de la guerre.

(2) Ce mariage ne se fit point avec Mademoiselle de Clérembault, mais avec Mademoiselle de Duras, fille du Maréchal de ce nom, en 1696.

(3) Ce mariage ne se fit que le premier Avril 1698.

Noailles,

le monde dit vrai. Au reste, ma très-belle, j'ai à vous apprendre que l'Abbé Tètu est charmé de Madame de Carman, et qu'il se plaint hautement de toutes ses amies, de ne lui avoir pas fait connoître ce mérite-là plutôt. On parle fort ici de la solitude de Madame la Marquise de Grignan; on dit que sa vie n'est pas soutenable, parce qu'il ne faut voir personne, ou voir bonne compagnie; vous voyez combien votre retour, et celui de sa *belle-mère* (4) sont nécessaires; mes conseils sur cela vous paroîtront bien intéressés; je souhaite que cette raison ne vous empêche pas de les suivre, et que vous me croyiez aussi tendrement à vous que j'y suis. Je vous demande en grace de dire bien des choses de ma part à Madame de Grignan, et de ne pas oublier la belle et charmante Pauline.

(4) Madame la Comtesse de Grignan.

LETTRE LXXXIX.

LA MÊME À LA MÊME.

A Paris, le 7 Novembre 1695.

Après avoir réfléchi avec toute l'application possible sur tout ce que vous me mandiez, ma chère amie, Helvétius a encore voulu emporter votre lettre, afin d'y penser à loisir; il ne me rapporta qu'hier ce que je vous envoie : il est persuadé que l'air subtil est fort contraire à Madame de Grignan, et que s'il étoit possible qu'elle se mît dans une litière bien commode, et qu'elle fît de petites journées, elle ne seroit pas plutôt arrivée à Lyon qu'elle se trouveroit fort soulagée ; c'est un remède que nous approuvons fort ici. Notre oracle Helvétius a sauvé la vie à la pauvre *Tourte* ; il a un remède sûr pour arrêter le sang, de quelque côté qu'il vienne ; c'est un très-joli homme et très-sage ; sa physionomie ne promet pas tant de sagesse ; car il ressemble à Dupré comme deux gouttes d'eau. Je vous demande des nouvelles de Madame de Grignan, ma très-aimable, pour me récompenser de toutes mes consultations. M. le Marquis de Grignan m'est venu voir, il est assurément

moins gras qu'il n'étoit, je lui en ai fait des complimens très-sincères ; Madame sa femme me fit l'honneur de venir ici hier ; je la trouvai si considérablement embellie, qu'elle me parut une autre personne que celle que j'avois vue, c'est qu'elle est engraissée, et qu'elle a bien meilleur visage ; de beaux yeux si brillans que j'en fus éblouie ; elle vint ici sur les deux heures avec Madame et Mademoiselle sa sœur ; malheureusement pour moi, Madame de Nevers s'étoit levée aussi matin qu'elles ; elle arriva un moment après ces Dames, qui s'en allèrent quand elle entra, et Madame de Nevers, qui me parla très-sincèrement, trouva Madame la Marquise de Grignan toute des plus jolies. M. et Madame de Chaulnes et M. de Coulanges arrivent mercredi pour dîner à Paris ; je me dois trouver à l'hôtel de Chaulnes pour les y recevoir. Le Roi est à Marly pour jusqu'à lundi ; la Comtesse de Gramont y est aussi ; mais quoiqu'elle ait rattrapé à la Cour les graces de la nouveauté, la pauvre femme ne s'en porte pas mieux, tous ses maux sont revenus ; elle les soutient avec un courage et une gaîté qui m'étonnent, ayant perdu, je crois, jusqu'à l'espérance de guérir. La Duchesse de Villeroi reçoit ses visites dans son lit, jolie tout ce qu'on peut l'être ; je fis,

il y a deux jours, les honneurs de sa chambre avec la Maréchale de Villeroi; j'ai découvert à cette petite Duchesse un mérite qui lui fait bien de l'honneur dans mon esprit, c'est qu'elle a un goût si naturel pour Mademoiselle de Grignan (1), qu'elle en est sincèrement occupée; elle m'en demande continuellement des nouvelles; elle lui souhaite tout le bonheur qu'elle mérite, mais elle ne veut consentir à aucun mariage, qu'elle ne soit assurée de la revoir ici; enfin, elle a des sentimens, elle a des pensées, c'est un des miracles de Pauline; je sais de ses nouvelles; on dit que vous vous allez encore marier (2): j'en suis ravie, mon amie; revenez donc toutes, la vie est trop courte pour de si longues absences; par rapport à la vie, les plus longues ne devroient être que de deux heures. Je vous envoie une lettre de M. de Vannes, qu'il y a, en vérité, trois mois qui est dans mon écritoire; je lui en demande pardon; car pour vous, je suis assurée que vous l'aimez autant à l'heure qu'il est, que quand elle a été écrite. Adieu, ma très-aimable, mandez-moi vitement que vous allez reve-

(1) Depuis Marquise de Simiane.

(2) C'est à l'occasion du mariage de Mademoiselle de Grignan, qui devoit bientôt épouser le Marquis de Simiane.

nir, et que vous ne pouvez plus souffrir la solitude de cette jeune Marquise, qui, comme moi, soupire après votre retour.

LETTRE XC.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, le 18 Novembre 1695.

Monsieur de Lamoignon me montra hier une lettre de M. le Chevalier de Grignan, qui m'apprit que Madame votre fille se portoit bien mieux ; j'en ai une joie très-sincère, et je souhaite de tout mon cœur, ma très-chère, d'apprendre la continuation de ce mieux ; j'ai la confiance de croire que vous me le ferez savoir ; cela me donne aussi des espérances que nous vous reverrons bientôt ; il n'y a rien, en vérité, que je désire si vivement : votre retour est nécessaire à bien des choses, dont le changement d'air est une des principales pour Madame de Grignan ; Madame sa belle-fille est trop abandonnée ici ; le retour de M. de Sévigné qui approche ; que de raisons, ma très-belle, pour nous revenir voir ! Paris est fort rempli à l'heure qu'il est ; mais il ne le sera point à ma fantaisie, tant que vous ne serez point

avec nous. J'ai bien envie d'apprendre si Madame de Grignan a fait usage des bouillons d'écrevisse, et si elle s'en est bien trouvée. Il y a tous les jours de bons dîners à l'hôtel de Chaulnes, et une très-bonne compagnie, où vous êtes toujours désirée. M. le Marquis de Grignan me fit l'honneur de me venir voir, il y a deux jours, je le remerciai de n'être point grossi; il me paroît fort content du palais qu'il habite. On me mande de Lyon que la charmante Pauline va changer de nom; ne nous l'amenerez-vous pas? Il n'y a que Madame de Simiane que je puisse jamais autant aimer que Mademoiselle de Grignan. Hélas! à propos de Simiane, le pauvre M. de Langres (1) est à l'extrêmité; j'en suis tout-à-fait en peine. Je crois M. Nicole mort; il tomba en apoplexie, il y a deux jours, Racine vint en diligence de Versailles lui apporter des gouttes d'Angleterre, qui le ressuscitèrent; mais on vient de me dire qu'il étoit retombé; c'est une grande perte; il s'est trop épuisé à écrire; on prétend qu'il s'est cassé la tête à ce dernier livre contre les Quiétistes; ils n'en valoient, en vérité, pas la peine. Adieu, ma très-aima-

(1) Louis-Marie-Armand de Simiane de Gordes, Évêque de Langres, mort le 21 Novembre 1695.

ble, j'attends toujours de vos nouvelles avec impatience, mais encore plus à présent, à cause de l'état où est Madame de Grignan.

LETTRE XCI.

MONSIEUR DE COULANGES, A MADAME DE SIMIANE.

Du quartier de Richelieu (1), le 6 Janvier 1696.

Je suis assurément fort touché, Madame, de l'honneur de votre souvenir; mais il me semble cependant que vous pouviez ne pas m'écrire aussi sérieusement que vous avez fait; tout ce qui m'en a consolé, c'est que votre lettre étoit datée de Vauréas (2); et vous devez savoir, ce me semble, combien j'ai eu toute ma vie de curiosité pour aller voir cette belle ville, sans que j'aie pu me contenter là-dessus. Quoi, Madame, vous demeurez dans Vauréas! que vous êtes heureuse! et faut-il qu'un homme qui a séjourné si long-tems à Rome, n'ait pas seulement été un quart-d'heure à Vauréas? mais je ne

(1) C'est-à-dire, de chez Madame de Louvois.

(2) Petite ville du Comtat Venaissin, où Madame de Simiane faisoit quelquefois sa demeure depuis son mariage.

veux pas désespérer d'y aller quelque jour, puisque je sais que vous y avez un palais très-magnifiquement meublé. Ne vous souvient-il point de l'attachement particulier que j'eus pour un laquais de Madame de Grignan, seulement parce qu'il étoit de Vauréas; et que, n'ayant point obligé un ingrat en sa personne, il se fit un devoir très-étroit de me revenir voir à Paris, où je n'eus pas l'avantage de le conserver long tems, parce que Paris n'eut aucuns charmes pour lui? Et ne vous souvient-il point encore combien, étant à Grignan, je trouvois heureux les gens que je voyois aller à Vauréas, ou en revenir? Vous croyez donc bien que quand vous y serez, je ne vous plaindrai point du tout; mais c'est assez parlé de Vauréas. Je veux vous dire maintenant que j'ai beaucoup d'impatience de vous revoir ici, et de faire connoissance avec le jeune et joli Seigneur dont vous me parlez, mais je crains un peu qu'il ne se rebute d'abord sur ma vieillesse et sur ma figure; cependant, je puis vous assurer, Madame, que je ne suis pas encore de contrebande en beaucoup de bonnes maisons; c'est de chez ma *seconde femme* que je vous écris; elle m'a trouvé tellement enrhumé, à mon retour de Versailles, où je viens de passer quinze jours, qu'elle ne veut point

point se confier à Madame de Coulanges pour me désenrhumer; ainsi, voilà deux nuits que je couche chez elle; et, selon les apparences, j'y en coucherai encore plusieurs, pour être des noces de M. de Barbesieux, qui se feront mardi. Je ne vois autour de moi que pierreries, qu'habits magnifiques, que linge étonnant et difficile à croire; un seul équipage de tête, cinq cents écus; je ne vois que repas somptueux, que symphonie exquise; enfin, je suis dans une fort bonne maison, où je reçois toujours beaucoup d'honneur et de distinctions, et où je m'entends appeler très-souvent du doux nom de mari et de beau-père. J'ai un appartement très-bon, très-chaud et très-voisin de celui de Madame la Duchesse de Villeroi; c'est où je vais prendre mon eau sucrée, avant que de me coucher. Il y a des tems infinis que je n'ai écrit à Madame de Sévigné, non plus qu'à Madame votre mère; mais j'espère que par vous, elles entendront parler de moi. Pendant que je suis ici dans les noces de mon fils de Barbesieux, Madame de Coulanges laboure sa pauvre vie pour celles de M. de Mornai et de Mademoiselle du Gué; on ne vit jamais un enfant si difficile à baptiser; il le sera pourtant; mais je ne sais point à quoi l'on en est pour le jour, ni même pour le lieu où se célé-

breront les noces ; rien n'est plus bizarre que tout ce qui se passe entre l'aveugle et sa femme, qui ne peuvent jamais être d'un même avis ; et Madame de Coulanges et Madame de Bagnols sont toujours deux sœurs fort différentes ; je ne sais si je mettrai mon nez dans ces noces-là ; Madame de Montchevreuil cependant m'a dit qu'il falloit bien que je fusse des repas qui se feront à Versailles : mais croyez-vous que je n'aie encore que cette noce ? Vraiment, j'ai été d'un beau dîner chez M. le Cardinal de Bouillon, où je fus prié en cérémonie, et admis avec une distinction qui flatte bien mon amour-propre. Je dînai avec tout ce qui s'appelle Bouillon, la Trémoille et Créqui ; et je fus présenté d'un si bon ton à Mademoiselle de la Trémoille (3), que toute pleine déjà d'honnêtetés et de caresses pour moi, elle me parut la plus belle personne du monde. Voilà ce que fait l'honnêteté, jointe à une taille au-dessus de toutes les tailles, et à une grande naissance, qui a toujours pour moi de grands charmes ; car vous savez que j'ai toujours eu du goût pour les poissons nobles. On ne parle point encore du jour que ce mariage se terminera, parce qu'il dépend du retour d'un courrier, qui est allé querir une dispense à

(3) Depuis Duchesse d'Albret.

Rome. Celui de Madame de Seignelay et de M. de Luxembourg ne se publie point encore; tout est d'accord, il n'est plus question que du consentement de Madame de Luxembourg. On tient celui de Mademoiselle de Monaco en fort bon chemin avec le Duc d'Usez; et celui du Marquis de Janson avec Mademoiselle de Virieu. Pour celui de Mademoiselle de Duras avec M. de Lesdiguières, les uns parient pour, et les autres contre; mais Madame de Lesdiguières se décrie si fort qu'on commence à la regarder comme la femelle de M. de Mazarin; il sera plaisant que Madame de Duras, par son bon esprit, ait profité à bon marché de l'extravagance de l'un et de l'autre, pour aussi bien établir ses filles. Le Maréchal de Lorges s'est retiré du service, les uns disent volontairement, les autres le contraire. Le Roi vient de faire cent mille Officiers généraux; j'en ai la liste devant mes yeux; je ne vous l'envoie point, parce que M. votre frère apparemment ne manquera pas de vous l'envoyer; j'ai été fort fâché de n'y pas trouver son nom. Je n'ai vu Madame votre belle-sœur qu'une seule fois; à moins que vous ne soyez tous ici, je comprends fort bien que nous ne ferons pas grande connoissance; mais quand y serez-vous, Mesdames? La

santé de Madame votre mère se fortifie-t-elle assez pour que nous puissions croire aux paroles qu'on nous donne pour le mois de Mars? J'ai été ravi de savoir que Madame de Sévigné couroit le pays, j'aime assez que son étoile ait quelque rapport avec la mienne, qu'on peut très-bien appeler *errante*. Il seroit difficile de mettre mieux en œuvre le regain de jeunesse dont je suis en possession; Dieu veuille qu'il dure encore quelques années; mais il est extraordinaire que j'ignore ce qu'est devenu cette goutte qui m'affligea tant il y a deux ans, et dont vous me consoliez par me tendre si obligeamment le bras, pour me faire faire dans ma chambre quelque sorte d'exercice. Voilà une lettre qui me mène loin, comme vous voyez; mais que puis-je mieux faire que de m'entretenir avec vous, mon adorable Pauline, puisque j'en ai le tems? Madame de Louvois est allée courir la ville; et comme le maître de la maison, je suis demeuré dans sa chambre avec un très-bon feu, et tous les instrumens nécessaires pour vous écrire; elle m'a même laissé tout à propos Madame la Duchesse de Villeroi, pour qu'elle s'acquitte envers vous d'un compliment qu'il y a long tems qu'elle a envie de vous faire. Le Cardinal de Bouillon vouloit aussi vous en faire un, et c'est ma faute de n'y avoir

pas tenu la main. Madame la Duchesse de Villeroi m'a recommandé aussi mille fois de vous dire bien des choses de sa part, et à Mesdames vos mères; Madame de Louvois tout de même; enfin, croyez toutes, Mesdames, que vous n'ètes point du tout oubliées dans ce pays-ci; mais il est tems de finir, et de vous assurer, Madame, que cette année ne diffère point de toutes les précédentes, quant au respect et à la bonne et sincère amitié avec lesquels je suis mille fois plus à vous que personne du monde. Voici Madame la Duchesse de Villeroi qui va vous écrire de sa main blanche.

Madame la Duchesse DE VILLEROI.

Il y a long-tems, Madame, que j'ai dessein de vous faire mes complimens sur votre mariage, sans l'avoir fait, par la faute de Coulanges, qui m'avoit toujours dit que nous vous écririons ensemble; mais enfin, cet heureux moment est arrivé, et je l'emploie, Madame, à vous assurer que je conserve toujours pour vous toute l'estime et l'amitié que vous méritez.

LETTRE XCII.

LE MÊME,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 27 Janvier 1696.

J'ESPÈRE que la lettre que je vous éerivis, il y a aujourd'hui huit jours, n'aura pas été mal reçue. J'en reçus le lendemain une aimable petite, qui me fit d'autant plus de plaisir, que me disant que vous ne m'écriviez qu'un mot pour en avoir mille, il se trouvoit que de ma bonne, libre et franehe volonté je vous avois obéi par avanee, et satifait, ce me semble, à toutes les questions que vous me pouviez faire ; aujourd'hui, ma très-aimable Gouvernante, ma lettre ne sera pas si longue, par la raison qu'il n'est pas tous les jours fète. Les nouvelles Duehesses d'Usez et de Lesdiguières ont été présentées au Roi. La Duchesse de Lesdiguières la douairière fut à Versailles avec tous les Duras, et même y eoueha ; et le bruit court que S. M. les traita fort sérieusement, ne disant autres paroles, que de souhaiter à la jeune Duchesse qu'elle fût heureuse.

MADAME DE COULANGES.

Je ne vous écrirai point aujourd'hui, ma très-aimable; M. de Coulanges en est bien plus digne que moi; sa belle jeunesse le laisse dans un commerce du monde, qui lui orne fort l'esprit. Il vous dira des nouvelles du bal du Palais Royal, de la parure des beautés qui composoient cette belle assemblée. Je vis Madame de Barbesieux et la Duchesse de Villeroi, qui me parurent resplendissantes; les diamans, la magnificence, l'éclat de l'or et de l'argent, tout cela m'impose, et m'empêche de faire le discernement, que je sais, ce me semble, faire de la beauté, quand elle est moins chargée d'ornemens. Madame de Mornai reçoit toutes les distinctions qui suivent la faveur, sans y paroître trop sensible; elle le deviendra; et je le souhaite, afin qu'elle se fasse au moins un plaisir de ce qui charme les autres. Je vis avant-hier M. de Pomponne; nous parlâmes toujours de vous, ma chère amie, et de tout ce qui est Grignan; nous nous plaignîmes tendrement de votre longue absence, et de celle de Madame de Grignan; j'allai ensuite chez Madame de Vins; je changeai de compagnie sans changer de conversation; nous conclûmes que Madame de Grignan ne

retrouveroit de la santé que par venir respirer l'air de ce pays-ci. Soyez bien persuadée de cette vérité, ma chère Madame ; songez aussi quelquefois au pressant besoin que doit avoir Madame la Marquise de Grignan de Madame sa belle-mère ; si toutes ces réflexions vous obligent à prendre le chemin de Paris, personne n'en profitera avec tant de joie que moi. Je vous demande en grace de bien dire des choses de ma part à Madame votre fille. Est-il vrai que Madame de Simiane soit grosse? Rien de tout ce qui a rapport à elle ne me peut être indifférent; je n'ai jamais vu personne de qui on se souvienne si souvent que d'elle, ni que l'on loue plus sincèrement ; mais je dis toujours : *ce n'est pas la voir que de s'en souvenir.*

MONSIEUR DE COULANGES *continue.*

Votre amie a pris aujourd'hui la place de l'aurore ; je ne l'ai jamais vu plus belle ni avec un teint qui marquât plus de santé. Cependant c'est après deux jours d'expériences qu'elle a faites avant-hier à dîner à l'hôtel de Chaulnes, et hier au soir à souper chez M. de Lamoignon ; enfin, c'est tout vous dire, elle a hasardé une tranche, petite à la vérité, de canard d'Amiens, et un doigt de vin de Saint-Laurent ; ne la voilà-t-il pas

bien avancée ? Mais revenons à nos moutons : il y eut jeudi un grand bal au Palais Royal, où tous les masques furent admis; et ils y apportèrent la confusion ordinaire. J'assistai avec Madame de Coulanges à la parure de Mesdames de Villeroi et de Barbesieux, dont je fus ébloui; ce que je vis encore que ne vit pas Madame de Coulanges, ce fut Mademoiselle de Tourpes avec un habit de velours couleur de feu, si magnifique, qu'il défie la description ; quand Mesdames les Maréchales de Villeroi et d'Estrées, suivies de ces trois infantes, furent parties de chez Madame de Louvois à onze heures du soir pour se rendre au Palais Royal, je restai encore une heure et demie au lansquenet; et puis je me fis ramener par Madame de Varengéville chez moi, où j'ai toujours été depuis ; ainsi, je ne suis pas plus savant du détail du bal que Madame de Coulanges. Je dînai avant-hier avec elle à l'hôtel de Chaulnes, et je soupai hier avec elle chez M. de Lamoignon, où étoient la belle Duchesse du Lude, la Présidente le Coigneux cuite au four, le bon Duc de Chaulnes, et l'admirable Avocat-Général d'Aguesseau (1), qui sait toutes mes chansons, et qui les retient, comme s'il n'avoit autre chose à faire.

(1) Depuis Chancelier de France.

Je ne retournerai pas sitôt coucher chez ma *seconde femme*, parce que je dois dimanche dîner chez la Duchesse du Lude avec le Cardinal de Bouillon; et c'est là où je ne manquerai pas de lui faire tous les complimens dont vous me chargez. Le mariage du Duc d'Albret et de Mademoiselle de la Trémoille ne tient plus qu'à une grosse fièvre, qui est survenue à la Duchesse de Créqui; car la dispense de Rome est arrivée; mais vous jugez bien qu'une telle noce veut la présence, ou du moins la meilleure santé d'une grand'mère qui y a autant contribué. Le mariage de M. de Luxembourg est toujours rompu sans retour, son procédé fort désapprouvé, d'autant plus qu'on croit que c'est un sacrifice qu'il a voulu faire à la Marquise de Bellefond; mais Madame de Seignelay ne mériteroit pas un tel traitement; cependant on ne désapprouve point la Marquise de Bellefond, si tant est qu'elle puisse devenir une Duchesse considérable; il est constant que le Duc a toujours été fort assidu auprès d'elle, et que la Marquise a toujours dit qu'elle verroit M. de Luxembourg et Madame de Seignelay aller ensemble à l'Église pour être mariés, sans croire pour cela que le mariage se fît; ce qui a même fait dire par le monde qu'elle avoit épousé M. de Luxembourg, il

y a plus de six mois ; et que M. de Luxembourg n'osant le déclarer à sa mère, écoutoit les propositions de mariage qu'on lui faisoit, pour amuser le tapis et pour gagner du tems : avec un peu de patience nous serons plus savans. On me dit hier que le mariage du petit Saint-Hérem étoit conclu avec la petite cousine de la Maréchale de Lorges. Il n'est plus question de celui de Mademoiselle de Clérembault avec le petit de Guémené. Madame la Duchesse de Rohan a la petite-vérole en Bretagne. Voilà tout ce que je sais, ma très-aimable Gouvernante ; ainsi je n'ai plus qu'à vous embrasser avec une tendresse infinie, et à vous protester que je suis toujours plus à vous qu'à moi-même. Je vous demande vos bons offices auprès de Madame votre fille et de tous les illustres habitans du royal château où vous êtes. Comment se porte M. le Chevalier ? je lui en demande pardon ; mais je n'ai point du tout de goutte, et si je bois comme un trou de tous les vins qui la pourroient faire venir. Il n'en est pas de même de M. de Nevers, qui est enfin revenu de Nevers avec sa belle épouse, après y avoir pensé mourir ; l'humeur de la goutte, qui se promène par tous les canaux les plus cachés de son corps, lui cause des maux tout extraordinaires. Il partit avant-hier pour

aller dans le voisinage de la Rocheguyon consulter *Christophe aux ânes*, qui est un laboureur, mais un homme admirable pour la guérison de tous les maux, par la connoissance qu'il a des simples, qu'il tient de son père, et qu'il laissera faute d'enfans à un de ses neveux; enfin, les cancers, la gravelle, les abcès, les ulcères, rien ne tient devant lui; on ne parle que des cures étonnantes qu'il fait, et de son désintéressement. Il donne aux pauvres ses remèdes pour rien; il les fait payer aux riches précisément ce qu'ils valent, n'exige pour toute récompense que trente sols ou un écu qu'il fait mettre dans un tronc pour les pauvres. Il ne veut point venir en ce pays-ci; il ne veut pas non plus qu'on bâtisse aux environs de chez lui. Le Duc de Grammont et Turmenies sont guéris par lui; le dernier lui a envoyé cent pistoles, qu'il lui a renvoyées aussitôt.

LETTRE XCIII.

LE MÊME A LA MÊME.

A Paris, le 3 Février 1696.

Les bruits qui nous viennent de la continuation de la mauvaise santé de Madame de Grignan, m'affligent à tel point et pour vous et pour elle, ma très-aimable Gouvernante, que je n'ai pas le cœur de vous envoyer le second tome de nos mariages. Les lettres ne sont aimables que selon les tems où elles arrivent; ainsi, faites de celle-ci l'usage qui conviendra au tems que vous la recevrez, et croyez bien fermement que quelque style que je prenne, mon cœur fait son devoir sur tout ce qui vous regarde, et cette aimable Comtesse. Je vous dirai après cela que ce fut mardi au soir que se firent les noces du Duc d'Albret et de Mademoiselle de la Trémoille, qui auroient été infailliblement plus joyeuses sans le contretems de la maladie de la Duchesse de Créqui, qui n'a fait qu'augmenter depuis ce tems-là; car hier même elle étoit en quelque danger; je ne sais pas encore comme elle est aujourd'hui. L'hôtel de Créqui cependant étoit magnifiquement meublé et illuminé; il y eut

deux tables de quinze ou seize couverts chacune, si bien et si délicatement servies, qu'on dit qu'elles ont surpassé en délicatesse celles de la noce de M. de Barbesieux. Les jeunes gens pour s'amuser dansèrent aux chansons; ce qui est présentement fort en usage à la Cour; joua qui voulut, et qui voulut aussi, prèta l'oreille au joli concert de Vizé, Marais, Descôteaux et Philibert; avec cela l'on attrapa minuit, et le mariage fut célébré dans la chapelle de l'hôtel de Créqui. Il y eut à cette noce plus d'amis que de parens; c'est encore un usage qui s'introduit à cause des conséquences; et je puis vous dire que j'ai été grondé de n'y être pas survenu; mais j'aime mieux être grondé en pareille occasion, que de hasarder d'arriver comme le chien dans un jeu de quilles. Je vis le lendemain matin toute la noce, et je fus très-agréablement accueilli de tout ce qui s'appelle Bouillon et la Trémoille. La porte de l'hôtel de Créqui n'a été ouverte au public que par rapport aux visites de MONSIEUR et de MADAME, et de leurs enfans qui n'ont pas manqué en cette occasion de venir voir leurs proches parens; car elle a été fermée, à cause de la maladie de Madame de Créqui, à tout ce qui s'y est présenté, hors cet heureux moment; toutes les Dames s'en sont

consolées par la peine qu'elles avoient de s'enharnacher de leurs habits noirs, moitié révolte, et moitié paresse. Mademoiselle de Villars, fille de la pauvre Duchesse de ce nom, épousa le même jour son cousin de Brancas (1). Mais voici bien un autre mariage : M. et Madame de Clérembault se sont si bien emparés de M. de Luxembourg, aussitôt qu'il a eu rompu avec Madame de Seignelay, qu'enfin c'est un mariage conclu. On donne à Mademoiselle de Clérembault (2) cinq cents mille francs présentement, et pour cent mille francs de pierreries, suivant l'estimation des trois plus fameux Joailliers de Paris. Je vis hier des gens qui s'étoient trouvés chez Madame de Clérembault à la visite qu'elle reçut de M. de Luxembourg, de Madame sa mère, et de toute sa famille; ainsi cette affaire est conclue absolument; et je ne sais pas ce qu'en dira la Marquise de Bellefond : voilà par ce moyen les Clérembaults bien dépiqués. Le public veut que Madame de Seignelay soit en quelque né-

(1) Depuis Maréchal de France, et Grand-d'Espagne de la première classe.

(2) Marie Gillonne Gillier, seconde femme de Charles-François-Frédéric de Montmorenci, Duc de Luxembourg, et fille unique de René Gillier, Marquis de Clérembault, et de Marie le Loup de Bellenave.

gociation avec M. de Marsan; je m'en rapporte. Le jeune Saint-Hérem épouse dimanche la petite cousine de la Maréchale de Lorges. Madame la Duchesse de S. S**. est toujours grosse, et fait voir par-là qu'il n'y a rien d'impossible en ce monde. Mais savez-vous qui entre dans ma chambre? c'est le Marquis de Grignan en propre personne, qui a bien voulu honorer mon lever, las, à ce qu'il dit, de me chercher inutilement les après-dînées; cela n'est-il pas bien obligeant? Pour le récompenser de sa peine, je le menerai dîner un de ces jours chez le Cardinal de Bouillon, qui n'a qu'un cri après lui, par rapport à vous, Mesdames, et à tout ce qui porte le nom de Grignan qu'il honore et qu'il aime. Nous fîmes ensemble, c'est-à-dire, le Cardinal et moi, un dîner merveilleux dimanche dernier chez la Duchesse du Lude, où je déployai à ce Cardinal tous vos complimens, qu'il reçut avec une joie et une reconnoissance infinie; je suis chargé de vous en faire beaucoup de sa part, jusqu'à ce que nous retrouvant tranquillement ensemble à Saint-Martin, nous vous écrivions conjointement dans la même lettre, comme il y a long-tems que c'est son dessein. Savez-vous qu'il a si bien patrociné jusques ici avec le Roi et avec ses Moines,

qu'il

qu'il croiroit l'échange assuré de son manoir de S. Martin contre un autre dans Pontoise pour les Abbés qui lui succéderont? ainsi il a fait un beau présent de sa belle maison et de ses beaux jardins au Duc d'Albret, le lendemain de ses noces, par une donation en bonne forme, pour en jouir après sa mort, s'entend, avec une habitation assurée à la Duchesse sa femme, tant qu'elle sera en viduité; ils ont grand intérêt cependant que le Cardinal en jouisse long-tems; car il ne se tiendra jamais, croyant ce fonds assuré à ses héritiers, d'y faire beaucoup de dépenses. Le Comte de Luxe (3), à qui le Roi, selon la promesse qu'il en avoit faite à feu M. le Maréchal de Luxembourg, a accordé un brevet de Duc, épouse toujours, dit-on, Mademoiselle de B***, avec quatre cents mille francs présentement, et trois cents mille francs d'assurés; mais ce mariage pourtant n'est pas encore fait (4); la Demoiselle me paroît assez déplaisante, et la famille de Luxembourg, dit-on encore, n'est pas bien charmée de cette alliance. Voilà, Mesdames, tout ce

(3) Paul-Sigismond de Montmorenci-Luxembourg, depuis Duc de Châtillon.

(4) Ce mariage ne se fit point. Le Duc de Châtillon épousa, le 6 Mars suivant, Marie-Antoine de la Trémoille, Marquise de Royan, Comtesse d'Olonne.

que j'ai à vous dire; mais au nom de Dieu, apprenez-moi de bonnes nouvelles de la santé de notre Comtesse, si vous voulez que je continue mes longues lettres. Je vis avant-hier la bonne la Troche, qui se porte beaucoup mieux. Notre aimable l'Enclos a un rhume qui ne me plaît point : on ne voit que des enrhumés par le monde. Madame de Soubise l'a été aussi au suprême degré; mais adieu, je m'en vais dîner à l'hôtel de Chaulnes; j'ai attendu jusqu'ici inutilement des nouvelles de mon Cardinal pour aller aujourd'hui coucher à Pontoise; mais la maladie de Madame de Créqui pourroit bien l'avoir arrêté; il ne se portoit pas trop bien lui-même; voilà qui me fera prendre après-dîné la route du faubourg S. Germain. A vendredi prochain le reste, si mon étoile errante m'en donne la permission.

LETTRE XCIV.

LE MÊME A LA MÊME.

A Saint-Martin, le 17 Février 1696.

MAIS pourquoi ne pas écrire quelquefois *in-folio*, quand on trouve un beau et bon papier, qui vous y invite? J'ai reçu ici, ma très-aimable Gouvernante, la grande

et la petite lettre que vous avez bien voulu m'écrire en même jour pour répondre à toutes les miennes; et je suis toujours charmé de votre style et de votre bon et loyal commerce. Il y a tantôt quinze jours que je suis ici auprès de cet adorable Cardinal; et il y a tantôt quinze jours que je suis l'homme du monde le plus heureux; bonne compagnie, partout de grands feux, bonne symphonie, mille et mille jeux, table bien servie, vins délicieux; enfin, Madame, voici le pays de cocagne au pied de la lettre. Les Officiers même de cette maison ont une rage de toujours apprendre, quoiqu'ils soient maîtres passés; en sorte qu'ils nous feront crever à la fin; ils possédoient au suprême degré tous les ragoûts les plus exquis de France et d'Italie; les voilà devenus apprentifs sous le meilleur officier de cuisine d'Angleterre, pour être bientôt en ragoûts anglois beaucoup plus savans que lui; nous ne savons donc plus où nous en sommes: tous nos ragoûts parlent des langues différentes; mais ils se font si bien entendre, que nous les mangeons sous quelque figure et dans quelque sauce qu'ils se présentent. Vous voyez bien, Madame, que ce seul article de la bonne chère demandoit un *in-folio*. Voici, en vérité, une maison admirable,

et un maître de maison qu'on ne peut assez adorer ; je n'ai pas manqué de lui faire tous vos complimens ; et je ne vous écris d'ici, que parce que je crois le moment arrivé qu'il pourra lui-même y répondre, comme bien des fois il m'a temoigné en avoir envie. Nous avons eu toute la semaine passée beaucoup de frères, de neveux et de nièces ; mais depuis lundi, M. le Cardinal en est réduit à ses deux fidèles commensaux, l'aimable Richard Hamilton, pour l'un, et le jeune Coulanges, pour l'autre ; et vous ne sauriez croire combien il s'accommode de cette solitude ; il s'en accommode même si bien, que nous n'entendons pas plus parler de ce qui se passe à Paris et à la Cour, que si nous étions à la Trappe ; en sorte que voici un tome tout séparé des autres que je vous ai envoyés, sans savoir seulement si tous les mariages résolus ont été célébrés, et si tous les mariages proposés ont été, ou sont en voie d'aller à bonne fin. Vous avez su l'extrêmité de Madame la Duchesse de Créqui, et vous avez su ensuite sa résurrection, qui a donné une excessive joie à M. le Cardinal, sa longue vie étant fort nécessaire pour le bonheur de M. le Duc et de Madame la Duchesse d'Albret ; et c'est depuis cette résurrection que M. le Cardinal a renoncé à

toutes les nouvelles du monde pour vaquer à lui-même, et à une infinité d'ouvriers qui travaillent sans fin et sans cesse pour la perfection, sans contredit, d'un des plus beaux jardins de l'Europe. Je suis ravi de la meilleure santé de notre Comtesse; savez-vous bien que c'est un très-bon signe de vie, que d'avoir voulu elle-même lire mes lettres, et y donner les tons qu'elles demandent? vous m'assurez qu'elle a bien ri en de certains endroits, et que la Présidente *cuite au four* ne lui a point déplu. Mais ce que j'admire de vous autres, Mesdames, si versées dans l'histoire, et si instruites des bonnes maisons de France, c'est que vous ne sachiez pas que la maison de Dou** est séparée en deux branches; que l'une a produit la jeune Marquise de S. Hé**, et l'autre, la femme que M. de P** vient d'épouser; ensorte que ce sont deux cousines germaines, qui se sont mariées presque en même tems. L'une, toute resplendissante d'une Fré** pour mère, qui lui donne une Maréchale de Lorges pour cousine germaine, et des Duchesses de S. Simon et de Lauzun pour nièces à la mode de Bretagne; l'une, dis-je, est entrée dans la maison de Mont**; et l'autre avec moins d'ambition, quoique fille d'une mère remariée à M. de l'H**, s'est contentée d'en-

trer dans la maison de Ber** ; et voilà par ce moyen l'énigme développée, pour l'explication de laquelle vous avez recouru à moi. Nous avons encore deux mois à être ici, ils passeront bien vite ; dès que je serai à Paris, je me remettrai dans le commerce ; et aussitôt je vous donnerai la continuation des tomes précédens. Je voudrois bien que vous y pussiez trouver le mariage de Mademoiselle de Bagnols avec M. de Poissi ; mais c'est un enfant si difficile à baptiser, que je n'ose en espérer la conclusion, quoiqu'on m'ait mandé que l'affaire étoit en bon chemin. Adieu, Mesdames, je m'en vais porter ma feuille à notre illustre Cardinal pour illuminer au moins le reste de cette page, et vous rendre par-là ma lettre d'un poids beaucoup au-dessus de ce qu'elle vaut. Mille complimens, je vous supplie, et mille respects à tous les habitans du royal château où vous êtes. Madame de Simiane est la maîtresse de ne point faire de réponse à mes lettres ; mais j'aurois souhaité au moins pouvoir dire quelque chose de sa part à la Duchesse de Villeroi, qui lui avoit si joliment écrit dans ma lettre, et qui m'en demande des nouvelles tous les jours.

M. LE CARDINAL DE BOUILLON.

Il est moins humiliant pour moi, Madame, de vous avouer ingénument la faute que j'ai faite de ne vous avoir donné aucun signe de vie à l'occasion de tous vos mariages, non plus qu'à toute la maison de Grinan que j'honore et que j'aime infiniment; cela est, dis-je, moins humiliant que d'entreprendre d'ajouter quelques mots à la lettre de M. de Coulanges, qui est digne de vous et de lui. Il faut pourtant que je vous assure qu'en lieu du monde vous n'avez un serviteur qui vous soit si absolument acquis que je ne le suis.

MONSIEUR DE COULANGES *continue.*

Notre cousine de Pracontal part incessamment pour Montélimart; elle vous ira voir, et n'aura pas envie de renoncer ses parens; jamais sa mère ne lui avoit dit que nous en fussions; et sans moi elle l'ignoreroit encore. C'est une très-aimable femme, qui va passer bien des mois en Province; j'en suis fâché, car je commençois fort à m'en accommoder; son mari a aussi du mérite, mais il ne la perd pas de vue; si c'est tendresse, je n'ai rien à dire, quoique cette tendresse soit fort incommode quelquefois;

si c'est jalousie, c'est un effet de la dévotion de Madame de Montchevreuil, à qui il n'a pas tenu qu'elle n'ait perdu sa fille auprès de son mari, et de tout le genre humain. Je suis assuré que vous la trouverez fort raisonnable notre cousine, que vous vous en accommoderez fort, et que vous ne serez point fâchée de lui étaler toutes les grandeurs de Grignan. Elle m'a prié de vous la recommander, et je vous prie de lui dire, quand vous la verrez, que je vous l'ai recommandée avec tendresse et avec éloge. Son mari l'établira dans une terre auprès de Lyon, pendant toute la campagne, avec sa belle-sœur Madame Busseaux.

LETTRE XCV.

LE MÊME,

A MESDAMES DE SÉVIGNÉ ET DE GRIGNAN.

A Paris, le 20 Février 1696.

Voici un esquif que j'envoie après le vaisseau qui est parti de S. Martin, pour vous dire premièrement, que me voici arrivé, et que je reçus samedi au soir, à l'heure que j'y pensois le moins, lettres sur lettres, que

que Madame de Louvois étoit depuis mardi tombée dans des coliques si cruelles et si violentes, que la dernière arrivée vendredi sur le soir, avoit fait peur, et fait accourir tous ses parens et tous ses amis; en sorte que, sans hésiter, je partis hier à quatre heures du matin de Saint-Martin pour me rendre auprès d'elle et à mon devoir; je l'ai trouvée fort abattue, mais hors de ses violentes douleurs par les remèdes et par une saignée qu'on lui a faits; obligée cependant de se tenir dans son lit sans remuer, et même sans beaucoup parler, de peur de fortifier les douleurs qu'elle a toujours, mais plus aisées à supporter que celles qui viennent par accès. Voilà, Mesdames, comme en ce monde chacun a ses peines et ses maux. J'ai été fort bien reçu, et mon zèle a été fort approuvé; mais quoique cette maladie ne paroisse point dangereuse, et que Madame de Louvois fut beaucoup mieux hier sur le minuit, je n'en serai pas moins arrêté ici pendant quelques jours. Je fus hier très-fâché d'être obligé de quitter Saint-Martin, d'autant plus que samedi après-dîné, le Duc et la Duchesse d'Albret, joliment et en bon ménage, y étoient venus surprendre le Cardinal contre ses ordres, car il ne vouloit point que la Duchesse vît S. Martin avant

le printems ; c'est un goût de maître de maison que vous comprenez fort bien ; mais il ne fut pas fâché pourtant de cette surprise, qui l'avoit fait résoudre de rester encore deux jours à S. Martin, pour leur expliquer au moins tout ce qui pareroit sa maison et ses jardins dans la belle saison, et j'étois fort nécessaire pour le seconder. Le jeune ménage auroit été ravi de me trouver, et la journée d'hier étoit destinée pour lier entre les pots et les pintes une grande connoissance avec la Duchesse, qui est si bien faite, si honnête, si polie, si bien élevée, qu'elle est pour moi une beauté achevée, quoiqu'elle ne soit rien moins que belle, et qu'elle n'ait que la plus noble et la plus riche taille qu'on puisse jamais voir. Voilà donc, Mesdames, la première partie de mon discours, qui n'auroit pourtant pas fait partir l'esquif, si la seconde ne me pressoit, pour faire, sans perdre de tems, réparation d'honneur à Madame de Simiane : je passai hier la journée avec la Duchesse de Villeroi, qui me demandant si je n'avois point de ses nouvelles, me dit qu'elle en avoit reçu une très-aimable réponse ; aussitôt je remerciai la Duchesse de m'avoir appris une si bonne nouvelle, et lui expliquai pourquoi ; car je n'aimois point que Madame de Simiane ne fût plus l'exacte

et la régulière Pauline. Je suis ravi, comme vous pouvez croire, qu'elle continue dans toutes ses perfections, et je lui demande pardon de l'avoir soupçonnée de cette peccadille. La Duchesse de Villeroi devient fort jolie et fort aimable ; voilà pourquoi j'étois fâché que cette allumette n'eût point pris. J'ai retrouvé ici la rage des mariages ; c'est demain celui de M. de Marsan avec Madame de Seignelay ; ils se donnent réciproquement tous leurs meubles et la jouissance de vingt mille livres de rente au dernier vivant, en cas qu'il n'y ait point d'enfans ; le public se déchaîne assez contre Madame de Seignelay ; bien des gens trouvent que d'être à soi, et de jouir de soixante et dix mille livres de rente, étoit un état fort heureux ; et d'autres lui pardonnent d'avoir voulu s'en retirer par un rang aussi distingué que celui qu'elle va avoir, et par prendre un mari, qu'on est assez persuadé qui vivra fort bien avec elle. Après avoir voulu épouser M. de Luxembourg, on ne lui auroit plus su de gré de passer en viduité le reste de ses jours ; et son dessein a été de se dépiquer, et toutes sa famille en même tems. Ce sera demain à minuit cette grande cérémonie. C'est demain aussi le mariage du fils de Villacerf, avec Mademoiselle de

Brinon-Senneterre ; on ne comprend pas bien le goût de M. et de Madame de Brinon, qui donnent cinquante mille écus, mais voilà comme tout se prend en ce monde. On assure le mariage de Mademoiselle de Royan avec le Comte du Luxe, maintenant Duc de Châtillon. On parle de celui de Mademoiselle de Bosmelet avec le jeune Duc de la Force, qui seroit bien son fils. J'ai trouvé en arrivant ici le mariage de Mademoiselle de Bagnols avec M. de Poissi sur le côté, je ne sais par quelle faute, il y a du pour et du contre dans tout cela. Adieu, Mesdames, je vous adore et vous embrasse.

LETTRE XCVI.

MONSIEUR DE COULANGES,

A MADAME DE SIMIANE.

A Paris, le 27 Février 1696.

Vous ne manquez à rien, divine Pauline, et j'ai bien des pardons à vous mander d'avoir soupçonné, comme j'ai fait, votre régularité ; je me garderai bien désormais de tomber dans la faute énorme que j'ai commise envers vous ; je ne veux point passer auprès de vous pour un petit homme épineux, et vous

pouvez fort bien écrire *à vos bons points et aisemens*, comme on dit ; et quelquefois même ne me faire aucune réponse, sans que jamais j'en sois offensé. Il faut bien quelque petit commerce entre nous, pour entretenir connoissance ; mais il faut qu'il soit libre, et le mettre en œuvre, quand la fantaisie vous en prend : n'est-ce pas bien parler ? Il y a huit jours que je suis à Paris, à donner presque tout mon tems à Madame de Louvois, qui est sans colique véritablement, mais qui a été si mal menée, et qui a tant de vapeurs, qu'elle a toutes les peines du monde à se remettre. L'Ambassadeur de Portugal fit hier son entrée solennelle à Paris par la porte S. Antoine ; et fit le tour de la place Royale; le pauvre peuple de Paris est si affamé de spectacles que c'en fut un pour lui que cette entrée, qui n'auroit pas été regardée en un autre tems. L'Ambassadeur a une livrée grise avec des galons d'argent et des veloutés bleus, et quatre beaux carrosses ; mais une honte pour la France, ce sont les carrosses et les chevaux qu'on avoit envoyés pour lui faire cortège. Cependant on ne pouvoit pas se remuer dans les rues tant il y avoit de monde. La place Royale avec des tapis sur les fenêtres, et à tous les balcons, n'étoit pas un des moins beaux en-

droits de la ville à faire voir à cet Ambassadeur; aussi en fit-il le tour, et il vit belle et honorable compagnie sur le balcon de l'hôtel de Chaulnes, où avoient dîné M. le Cardinal de Bouillon, Mesdames les Duchesses de la Trémoille et d'Albret, Madame de Coulanges, l'Abbé Tètu, l'Abbé d'Auvergne, le Comte d'Albret et moi; et où beaucoup d'autres gens considérables se rendirent après le dîné pour le spectacle; le Chevalier de Bouillon entr'autres, qu'on présenta et qu'on fit baiser à votre amie Madame de Coulanges, comme un homme fort extraordinaire. Je m'en vais de ce pas dîner à Montmartre, où M. et Madame de Nevers, plus belle et plus aimable que jamais, m'ont donné rendez-vous. Je crois que je n'aurai pas beaucoup de faim quand j'en reviendrai. Il ne faut pas cependant que je manque ce soir à M. de Lamoignon, en dussé-je crever. N'allez point conter ma vie à M. le Chevalier de Grignan; car ma vie offense tellement tous les goutteux, qu'il n'y a malheur qu'ils ne me souhaitent. Dernièrement M. de S. Geran fut si offensé de me voir insolemment taper du pied dans le tems qu'il ne pouvoit se remuer, qu'il m'auroit étranglé; s'il l'avoit pu. Rien n'est assurément plus extraordinaire que l'état jeune et florissant dans

lequel je me trouve ; vous perdez bien de n'être point ici pour me voir, combien danserions-nous ensemble aux chansons? c'est un divertissement à la mode. M. et Madame de Marsan sont allés à Versailles ; rien n'est pareil à leur contentement ; mais n'êtes-vous pas trop heureuse, divine Pauline, de n'avoir point épousé M. de Lauzun, qui, sans rime et sans raison, a planté là sa femme ? On conte des histoires de lui qui ne finissent point, mais que je n'ai pas le tems de vous écrire. C'est pour le lundi gras le mariage du nouveau Duc de Châtillon avec Mademoiselle de Royan. La bonne femme Madame de Bouteville (1) lui a envoyé pour quatre-vingt mille francs de pierreries. Il n'y a pas de mariage encore plus heureux que celui de M. de Luxembourg, qui a perdu sa petite fille du premier lit, au grand contentement de tous ceux qui en ont hérité. M. et Madame de Pracontal partent dimanche pour aller incessamment vous voir. Je vous recommande Madame de Pracontal, qui est notre cousine, et que j'aime comme

(1) Élisabeth-Angélique de Vienne, grand'mère du Duc de Châtillon, étoit veuve de François de Montmorenci, Comte de Bouteville : elle mourut le 6 d'Août suivant, âgée de 89 ans, après en avoir passé 69 en viduité.

ma vie ; je suis très-affligé qu'elle nous quitte ; vous la trouverez très-aimable et de bonne compagnie ; elle passera bien du tems hors de Paris, ou je me trompe fort. M. de Marillac a perdu un frère Abbé. MONSEIGNEUR est à Meudon. Le Roi s'en va mercredi à Marly ; et le Jubilé contre vent et marée commencera dimanche prochain, dont le peuple est affligé ; il est dans l'habitude d'employer les trois jours gras à un autre usage qu'à prier Dieu. Le P. de la Ferté, Jésuite, qui prêche avec un succès au-dessus de son âge et de sa qualité, par un zèle louable et qui prouve sa vocation, a obtenu de ses Supérieurs la permission de s'en aller en Canada (2). Adieu, belle et divine Pauline, je n'en sais pas davantage. Je suis ravi de la meilleure santé de Madame votre mère ; mais nous n'osons nous flatter de la voir ici plutôt qu'à la fin de l'automne, et c'est nous mettre le Carême bien haut.

(2) Le P. de la Ferté ne profita pas de la permission de ses Supérieurs, parce que ses parens s'y opposèrent.

LETTRE XCVII.

LE MÊME,

A Mesdames de SÉVIGNÉ *et de* GRIGNAN.

A Paris, le 14 Mars 1695.

L'IN-FOLIO m'a attiré un très-bon *in-quarto*; je le reçus avant-hier matin, et tout à propos pour en faire part à mon charmant Cardinal, qui se rendit à mon lever, au moment que j'y pensois le moins; il fut ravi de votre lettre; et que ne me dit-il point d'obligeant pour vous et pour tout ce qui porte le nom de Grignan? Comptez tous que si jamais vous revenez dans ce pays-ci, comme je le veux espérer, nous vous ferons voir S. Martin dans toute son étendue, et avec toutes ses beautés vraiment sans pareilles. Mais que pensez-vous, Mesdames, qui amenoit si matin cet aimable Cardinal chez moi? hélas! c'étoit pour me proposer de le suivre, et d'aller me mortifier avec lui dans ce charmant séjour; mais en vue de faire mon jubilé, qui n'aura sa perfection que samedi matin, il m'a fallu résister courageusement à cette proposition; en sorte que me voici dans le jeûne, la cendre et le cilice jusques

à samedi après-dîner, qu'une petite chaise me viendra enlever pour me mener rapidement à Pontoise, où j'espère passer quelque tems, et vous y désirer sans fin et sans cesse. Cependant au milieu de ma cendre et de mon cilice, il faut que je trouve le moyen de jeûner aujourd'hui très-austérement, en soupant ce soir chez Penautier (1), où je ne puis ni ne veux manquer, d'autant plus que M. et Madame de Marsan sont de ce souper, et que je serai ravi de boire et de renouveller connoissance avec eux. La Duchesse du Lude, et tous les Lamoignons en sont encore, ainsi, quel moyen que je m'en puisse dispenser? je m'en rapporte à vous-même, ma très-aimable Gouvernante. Au reste, notre hôtel de Chaulnes brille en carême, comme il a brillé tous les jours gras; on y vit assurément à la grande. Le bon Duc va toujours pesamment son chemin; mais il faut espérer que Vichi, s'il fait tant que d'y aller, dégagera sa valise, qui est assurément trop pleine, aussi-bien que la mienne; mais comme je suis plus jeune que lui, et que je fais plus d'exercice, j'en suis moins embarrassé. Comme il y aura long-tems que nous ne nous serons vus, quand vous arriverez

(1) Receveur-général du Clergé de France, chez qui on faisoit très-bonne chère.

ici, Mesdames, je crains beaucoup que vous ne me trouviez d'une grosseur énorme ; mais qu'y faire? vous ne m'en trouverez pas plus de contrebande, ni moins porté à vous honorer et à vous aimer toute ma vie. Je vis avant-hier ma commère la Troche, qui quête toutes les paperasses du monde pour vous les envoyer, et nous pensâmes nous quereller sur ce que je lui dis qu'il ne falloit point vous en envoyer, qu'il en falloit laisser le soin à l'Abbé Bigorre, le plus exact et le plus régulier de tous les correspondans, et que c'étoit vous faire payer des ports qu'il étoit bon de vous épargner : ai-je raison? ne l'ai-je pas? Pour moi, je crois qu'il y a long-tems que la nouvelle des armées visionnaires de Bretagne est parvenue jusqu'à vous, et que vous vous moquez de la solidité avec laquelle M. de Lavardin a rendu compte de cette vision à la Cour ; ainsi je n'ai point voulu vous en envoyer la relation, non plus que mille chansons qui courent, toutes plus méchantes et plus plaisantes les unes que les autres ; comme je n'y ai aucune part, je ne me charge point de cette marchandise, et principalement dans ce saint tems de carême. Mais Madame de Pui-du-Fou est morte ; ne faut-il pas faire un compliment

en forme à M. de Grignan (2)? Je vous supplie de m'en acquitter envers lui, et de lui dire combien j'entre vivement dans tous les biens et les maux qui lui arrivent. Je vis avant-hier la Duchesse douairière de Lesdiguières à l'hôtel de Chaulnes, plus brillante que jamais; je lui demandai si la porte de son hôtel ne me seroit jamais ouverte; et au ton qu'elle prit, vous eussiez dit que c'étoit ma faute, si je ne la voyois pas souvent; et que je n'avois qu'à me présenter à cette porte pour qu'elle tombât devant moi; et cependant la solitude est plus grande que jamais; pour sa belle-fille, c'est un des plus vilains nez que je connoisse; j'aime mille fois mieux Madame la Duchesse d'Albret, qui a le port et la taille d'une divinité. La Duchesse de Richelieu a été si considérablement mal tous ces jours passés d'un gros rhume avec la fièvre et une toux épouvantable, qu'elle en est accouchée à sept mois d'un garçon, qui est tout plein de vie cependant, et qui réjouit autant le Duc son père, qu'il afflige le Marquis de Richelieu; mais vivra-t-il? cela est bien douteux. Nous n'avons aucunes bonnes nouvelles d'Angleterre; nous cou-

(1) M. de Grignan avoit épousé la fille de Madame de Pui-du-Fou en secondes noces.

rons risque de revoir bientôt le Roi Jacques. On prétend que le Prince d'Orange a toujours été fort bien instruit, et qu'il n'a pas fait semblant de l'être, pour nous faire donner dans le piége. Sa flotte étoit hier si près de Calais, qu'on n'attendoit que le moment qu'elle viendroit brûler tous nos bâtimens et bombarder Calais. Ce moment fatal pour nous dépendoit de la marée; on dit que toutes nos frégates sont en sûreté sous le Risban de Dunkerque; nous en serons incessamment mieux informés. Adieu, Mesdames, vous n'en aurez pas davantage pour aujourd'hui; et c'est beaucoup, quoi que vous en puissiez dire; car mes lettres ne sont pas aussi merveilleuses que vous voulez me le faire accroire. Je vous attends toujours ici très-impatiemment, soyez-en bien persuadées. Fi, la tète de veau, la fraise et les pieds, est-il rien de plus indigeste? croyez, ma chère Gouvernante, que ce n'est point du tout un attachement raisonnable que celui que vous avez pour un tel mets, et je vous conseille, pour votre propre santé, de vous en défaire au plutôt. Je pardonne à Madame de Simiane de ne m'avoir point écrit le mardi gras; je comprends à quel point elle étoit embarrassée ce jour-là, pour briller au bal, et pour donner la loi à toutes les Dames de Vauréas;

je suis fort flatté qu'elle veuille bien m'honorer de quelque nom plus tendre que celui de *Monsieur*; j'étois résolu de la supplier de m'appeller plutôt *Pierrot*; qu'elle me baptise donc de celui que son amitié pour moi lui inspirera, et qu'elle soit très-persuadée que je mérite quelque distinction auprès d'elle, par tout le respect et l'admiration que j'ai pour la sage Pauline. Sanzei vous fait mille complimens et mille remercîmens de l'honneur de votre souvenir, en quelque habit qu'il soit; il a si bien fait par ses journées, que la maison de M. de Saint-Amand est devenue la sienne, il y est depuis le matin jusques au soir. On ne peut assez vous étaler la ruine de la maison de S. H... ; ils ont quatre cents mille francs de dettes plus qu'ils n'en ont déclaré ; on lapideroit volontiers Madame de S. H...., à mesure qu'on découvre des articles de dépense, dont on n'a jamais entendu parler. Les jeunes gens vont renoncer à toutes choses, et s'en tenir purement à la survivance du Gouvernement de F***, et à leur brevet de retenue. M. de Saint-Amand a bien mieux marié sa fille que M. D.... ; mais voyez le *Mercuré galant* du mois de Février, et vous verrez que c'est une maison que la maison de D.... Votre amie vous dit des merveilles en attendant

vendredi. La Maréchale de Créqui partit hier en poste pour aller au secours de Blanchefort, son fils bien-aimé, qui est malade à Tournay.

LETTRE XCVIII.

LE MÊME,

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 19 Mars 1696.

VOILA le chapitre des mariages fini; c'est maintenant celui des morts qui commence. Madame de Guise (1) partit de ce monde samedi sur le midi; elle étoit tombée malade le mardi seulement, d'une grosse fièvre, avec une fluxion sur la poitrine; on ne peut guère être emportée plus rapidement; elle est morte à Versailles, avec beaucoup de connoissance et de résignation; le Roi la vit deux heures avant qu'elle mourût; après un entretien assez long, il sortit d'auprès d'elle pénétré de douleur et tout en

(1) Élisabeth d'Orléans, fille de Gaston de France, Duc d'Orléans, oncle de Louis XIV; et de Marguerite de Lorraine-Vaudemont sa seconde femme. Elle étoit née le 26 Décembre 1646, et fut mariée en 1667 avec Louis-Joseph, Duc de Guise.

larmes; et le lendemain, c'est-à-dire hier, il partit pour Marly, où il sera jusqu'à samedi au soir. La pauvre Maréchale de Créqui aura trouvé un courrier sur son chemin, qui l'aura empêchée d'aller à Tournay. Le pauvre Blanchefort y est mort à vingt-sept ans, avec un courage nonpareil; c'est une grande perte pour sa maison, mais particulièrement pour sa mère, qui mourra de douleur, si tant est qu'on en meurt; et Madame du Plessis-Bellière mourra de la mort de sa fille. Mais qui mourut hier bien subitement? ce fut M. de S. Géran; il s'étoit confessé mercredi, dans l'intention d'achever hier son jubilé; il jeûna vendredi et samedi à cet effet; et hier matin, sans mal ni douleur, il s'en alla à S. Paul, sa paroisse; comme il étoit dans le confessionnal, il tomba tout d'un coup; on courut à lui, on lui fit tous les remèdes qu'on lui put faire dans l'église; mais la connoissance ne lui étant point revenue, il fut porté chez un Apothicaire vis-à-vis la grande porte de S. Paul, et il mourut en y arrivant; aussitôt que j'en fus averti, j'allai chez lui, où je le trouvai mort; il sera enterré ce soir à Saint-Paul, et demain je compte m'en aller à Versailles, pour me rendre à mon devoir auprès de Madame de S. Géran, qui, apparemment, se consolera de sa perte, et qui ne souffrira

peut-

peut-être pas de même de se voir privée pour quelque tems de jouer jour et nuit au lansquenet, comme elle s'y est adonnée depuis quelques années. Notre amie a toujours vécu au jour le jour, sans jamais songer à l'avenir, Dieu veuille qu'elle s'en trouve bien jusques au bout; je ne crois pas que Mademoiselle de S. Géran, sa fille, soit jamais une grande héritière. Je ne sais comme vont les affaires d'Angleterre; il n'y a que la Comtesse de Fiesque qui en ait bonne opinion, assurant toujours qu'elles iront bien. J'ai fait trois repas chez les Marsans, dont je me trouve à merveilles; je m'en vais bien mettre leur maison dans ma hotte. M. de Marsan fait toujours souvenir sa femme qu'elle n'est plus Madame de Seignelay, et que n'étant que Madame de Marsan, il faut bien qu'elle s'accommode de tous ses amis, de quelque taille et de quelque rang qu'ils soient, et qu'elle vive avec les vivans. Je dois aller samedi à S. Martin; et en attendant, j'irai demain à Versailles, pour consoler mon amie, et pour vivre avec Mesdames de Villeroi et Mademoiselle de Bouillon, que j'y trouverai. Madame de Guise a ordonné qu'on l'enterrât sans cérémonie, et a préféré la sépulture des Carmélites du grand Couvent, à tout le faste de celle de S. Denis avec les

Rois ses ayeux : elle n'avoit que quarante-neuf ans. Le Père de la Ferté prêchera encore mercredi ; et puis vendredi, sans dire mot, il partira pour le Canada ; s'il ne partoit à petit bruit, cela causeroit une sédition, tant il a la voix et l'approbation du peuple ; l'Église des Jésuites étoit trop petite pour le monde infini qui se trouvoit à ses sermons. Je viens de dîner à l'hôtel de Chaulnes, où étoit le Marquis de Grignan ; il vous pourra dire que je n'y ai pas été d'une trop méchante humeur. C'est le Maréchal de Villeroi qui annonça hier, à Madame de S. Géran, la mort de son mari ; et c'est le Duc qui s'est chargé du soin de le faire enterrer ce soir ; il sera apparemment créancier privilégié sur la succession ; car je ne doute point qu'il n'avance les frais nécessaires pour cette cérémonie. Je ne sais plus rien, Madame, ainsi, je finis, et vous dis adieu jusques à mon retour de S. Martin, qui sera quand il plaira à Dieu. Madame de Coulanges n'a plus de colique : elle dit seulement qu'elle a quelquefois encore de la *colicaille*, qui ne l'empêche ni de boire, ni de manger, ni de s'accommoder des jeunes gens ; elle a beaucoup de goût pour le Chevalier de Bouillon et pour le Comte d'Albret ; et elle a été ravie de retrouver M. de Marsan, avec qui elle est en

commerce de tabac. L'hiver est arrivé depuis deux jours, il a gelé et neigé de telle sorte qu'il ne faut plus compter sur les abricots; je crains bien aussi que les pêches n'en souffrent. Madame de Frontenac a de la fièvre et un furieux rhume; cela fait peur par la mode qui court. Notre pauvre l'Enclos a aussi une petite fièvre lente, avec un petit redoublement les soirs, et un mal de gorge qui inquiète ses amis; enfin, je crains bien que toutes ces morts n'aient de la suite.

LETTRE XCIX.

MADAME DE COULANGES, A LA MÊME.

A Paris, le 6 Avril 1696.

Je ferai voir votre lettre à la Maréchale de Créqui (1), Madame; le seul plaisir qui lui reste, c'est d'entendre louer son pauvre fils (2); elle me paroît plus affligée que le premier jour; je n'en passe guère sans la voir. Je l'ai cependant envoyée à M. de Coulanges, cette aimable et tendre lettre; il est à Saint-

(1) Catherine de Rougé du Plessis-Bellière.

(2) Nicolas-Charles de Créqui, Marquis de Blanchefort, mort à Tournay le 16 Mars 1696, âgé de 27 ans.

Martin, d'où il doit revenir mardi. Madame de S. Géran a reçu deux visites de Madame de Maintenon; vous jugez bien qu'il n'en falloit pas tant pour la consoler; Madame de Mornai ne quitte point Madame de Maintenon; plus cette petite femme paroît insensible aux honneurs qu'elle reçoit, plus on est occupé d'elle; je suis étonnée de ces deux sortes de conduites. Le mariage de ma nièce est absolument rompu avec M. de Poissi (3); elle part dans huit jours pour aller en Flandres: M. et Madame de Bagnols n'ont aucun tort; Madame de Maisons (4) a fait aussi ce qu'elle a pu; et nous lui en serons toujours très-sensiblement obligés: je suis ravie de la connoître; elle a un très-bon cœur et une véritable générosité; il faut espérer que notre grande fille sera bien mariée (5); mais ce ne peut plus être qu'au retour de la campagne; car rien ne nous convient plus dans la Robe. Je m'en vais vite finir ce petit billet, car Madame de Montespan me vient prendre, dès la pointe du jour, pour aller entendre le Père de la Ferté (*Jésuite*), qui prêche comme un Bourdaloue, et qui res-

(3) Claude Longueil, Marquis de Poissi et de Maisons, Président à mortier au Parlement de Paris.

(4) Louise de Fieubet, mère de M. de Poissi.

(5) Elle fut mariée en 1699 au Comte de Tillières.

semble si fort au Duc son frère, qu'on ne se peut empêcher de rire des discours qu'ils tiennent tous deux; Madame de Fontevraud (6) vient aussi; voilà bien des sermons que j'entends avec cette bonne compagnie, qui part dans huit jours pour aller à Bourbon. Moins Madame de Grignan se rétablit où elle est, plus elle se devroit presser de changer d'air; séparément de l'intérêt que j'ai à donner ce conseil, c'est l'avis de tous les gens habiles. Quand reverrons-nous aussi Madame de Simiane? elle ne s'en soucie guère; elle a de quoi s'amuser, pendant que nous soupirons ici après elle. Je ferai vos complimens à la Maréchale de Créqui, et ceux de M. et de Madame de Grignan, je vous en assure, ma très-aimable. Le Roi a donné deux mille louis au Maréchal de Choiseul, pour l'aider à faire son équipage; je ne sais si le Marquis de Grignan ira avec lui. Adieu, ma vraie amie, et vite adieu; on me presse de sortir.

(6) Sœur de Madame de Montespan.

LETTRE C.

MONSIEUR DE COULANGES, A MADAME DE SIMIANE.

A Paris, le 25 Avril 1696.

Bien loin de trouver mauvais, Madame, que vous ne m'ayez point écrit de votre main, je suis fort surpris que seulement vous ayez songé à moi dans une occasion aussi cruelle et aussi funeste que celle où nous nous trouvons. Je n'ai point douté de votre sensibilité sur la perte que nous avons faite; et j'ai bien compris ce qu'il en coûteroit à votre bon naturel. Mon Dieu! Madame, quel coup pour tous tant que nous sommes! quant à moi, je me perds dans la pensée que je ne verrai plus cette pauvre cousine, à qui j'ai été si tendrement attaché depuis que je suis au monde, et qui m'avoit rendu cet attachement par une si tendre et si constante amitié. Si vous voyiez Madame, tout ce qui se passé ici, vous connoîtriez encore plus le mérite de Madame votre grand'mère; car jamais il n'y en eût de plus reconnu que le sien; et le public lui rend, avec des regrets infinis, tout l'honneur qui

lui est dû. Madame de Coulanges est dans une désolation qu'on ne vous peut exprimer, et si grande, que je crains qu'elle n'en tombe bien malade. Depuis le jour qu'on nous annonça la cruelle maladie, qui à la fin nous l'a enlevée, nous avons perdu toute sorte de repos. Madame la Duchesse de Chaulnes s'en meurt; la pauvre Madame de la Troche; enfin, nous nous rassemblons pour pleurer, et pour regretter ce que nous avons perdu, et parmi nos douleurs, l'inquiétude où nous sommes encore pour la santé de Madame votre mère, n'est pas une des moindres. Ne m'écrivez point, mais ordonnez seulement au moindre de vos gens de nous mander de vos nouvelles : je vous supplie de croire que la santé de Madame votre mère et la vôtre me sont très-précieuses, et par plus d'une raison; car je crois devoir encore à la mémoire de Madame de Sévigné d'être plus attaché qu'auparavant à vous et à Madame de Grignan, par bien connoître les sentimens qu'elle avoit pour elle et pour vous. Je n'écrirai de long-tems à Madame votre mère, de peur d'augmenter sa douleur par mes lettres; mais ne m'oubliez pas dans les occasions, nommez mon nom, assurez que de tous vos serviteurs, parens et amis, personne assurément n'est

plus sensiblement affligé que je le suis, et ne prend plus de part que je fais à tout ce qui vous regarde. Je ne ferai pas sitôt voir votre lettre à Madame de Coulanges; mais je ne manquerai pas de lui dire que vous ne l'oubliez pas. J'ose vous assurer que c'est une justice que vous lui devez par tous les sentimens qu'elle a pour vous. Trouvez bon que je fasse ici de très-tristes complimens à M. de Simiane, à M. le Chevalier de Grignan, et à M. de la Garde. Quelle scène, bon Dieu! dans ce royal château! et que je suis en peine encore de la pauvre Mademoiselle de Marsillac, qui s'est si bien acquittée de tous les devoirs de la bonne et tendre amitié!

LETTRE CI.

MADAME DE COULANGES, A MADAME DE SIMIANE (1).

A Paris, ce 2 Mai 1696.

Je vous suis sensiblement obligée, Madame, de songer encore à moi; je connoissois toutes vos perfections; mais la tendresse de votre cœur, et l'amitié que vous avez su

(1) Pauline Adhémar de Monteil, Marquise de Simiane, et petite-fille de Madame de Sévigné.

avoir

avoir pour une personne (2) aussi digne d'être aimée que celle que vous regrettez, c'est ce qui me paroît fort au-dessus de tout ce qu'on en peut dire. Ah! Madame, que vous avez raison de me croire infiniment touchée! Je ne pense à autre chose; je ne parle d'autre chose; j'ignore tous les détails de cette funeste maladie; je les cherche avec un empressement qui fait voir que je ne songe point à me ménager. Je passai hier toute la journée avec le Prieur de Sainte-Catherine, vous jugez bien sur quoi roula notre conversation; je lui fis voir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; elle lui fit un vrai plaisir; car ces sortes de gens-là sont si persuadés que cette vie-ci ne doit servir qu'à s'assurer l'autre, que les dispositions dans lesquelles on quitte le monde, sont les seules dignes d'attention pour eux; mais on songe à ce qu'on perd, et on se pleure. Pour moi, il ne me reste plus d'amie; mon tour viendra bientôt; cela est raisonnable; ce qui ne l'est guère, c'est d'entretenir une personne de votre âge de si tristes et si noires pensées; votre raison fait oublier votre jeunesse, Madame; et cela joint

(2) Madame de Sévigné, morte à Grignan peu de jours auparavant.

à l'inclination naturelle que j'ai pour vous, m'autorise, ce me semble, à vous parler comme je fais.

LETTRE CII.

MONSIEUR DE COULANGES, A LA MÊME.

A Choisy, le 15 Mai 1696.

Je vous suis d'autant plus obligé de la lettre honnête, et de votre propre main, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, que je comprends à merveilles par moi-même la peine que vous pouvez avoir à traiter toujours un sujet qui vous tient si fort au cœur, et qui rappelle toutes vos tristes idées; cependant, Madame, c'est un sujet, ou je me trompe beaucoup, que nous traiterons long-tems. On oublie souvent la perte de ses parens; mais quand une fois nos parens sont nos intimes amis, c'est une plaie qui ne se ferme pas sitôt. Avouez, Madame, que ce n'est point une grand'mère que vous pleurez; pour moi, je ne pleure point une cousine germaine; mais nous pleurons assurément la plus aimable amie qui fut jamais,

et la plus digne d'être aimée. La mémoire m'en sera toujours très-précieuse, et rien ne me la fera oublier, quelque lieu que j'habite, ni quelques plaisirs qui s'offrent à moi. Le délicieux séjour de Choisy, joint à la bonne compagnie qui s'y trouve ordinairement, ne m'a point encore dissipé au point que je ne donne beaucoup de momens au triste souvenir de notre illustre amie; cette perte me paroîtra long-tems un songe par ne pouvoir la comprendre; cependant c'est une vérité dont il faut profiter pour le salut, et dont je dois être plus frappé qu'un autre dans l'âge où je suis. Rien n'est enfin plus infaillible que de mourir tôt ou tard; et Madame de Nicolaï, fille unique du Lieutenant-Civil (1), vient de nous en donner un exemple à vingt-cinq ans, comme avoit fait peu de jours auparavant le Comte Ferdinand de Furstemberg. Le bruit court que Madame de Coulanges viendra dîner ici aujourd'hui avec la Maréchale de Villeroi; je ne manquerai pas de faire voir votre lettre à Madame de Coulanges, afin de ne rien ôter aux expressions qui servent à lui faire connoître vos sentimens pour elle; je puis bien vous assurer que vous n'obligez point une ingrate; car je ne connois personne qui

(1) M. le Camus.

vous estime davantage, ni qui soit plus touchée de toutes vos perfections. C'est une grande grace de Dieu que la santé de Madame votre mère se rétablisse un peu au milieu d'une aussi rude affliction ; et je trouve qu'elle fait fort bien de songer à quitter Grignan pour aller respirer un air moins sec et plus humain : il eût été à souhaiter pour nous qu'elle se fût déterminée pour ces côtés-ci ; mais je comprends très-bien ses raisons ; et quoique je désire passionnément son retour, je l'appréhende néanmoins ; je crois que cela s'entend sans l'expliquer davantage. Je n'aurai de long-tems l'honneur de lui écrire ; je lui ai rendu les devoirs dont l'usage ne permet point qu'on se dispense ; mais ce sera à vous, divine Pauline, que je prendrai quelquefois la liberté d'en demander des nouvelles.

LETTRE CIII.

LE MÊME A LA MÊME.

A Choisy, le 6 Juin 1696.

Vous être bien honnête et bien aimable, Madame, de vouloir bien continuer, comme vous faites, à me donner de vos nouvelles et de celles de Madame votre mère :

elles sont toujours bien tristes, et se peut-il autrement ? L'absence de M. de Simiane, et l'état même où la renommée publie qu'il vous a laissée, ne contribueront pas à vous tirer de votre profonde mélancolie ; tout ce que je vous demande, et à Madame de Grignan, c'est qu'au moins vous songiez très-sérieusement à vos santés, car voilà ce que la vie a de plus précieux. Madame votre mère fait-elle bien de vouloir encore passer son été à Grignan ? Il est vrai qu'on n'est jamais mieux que chez soi ; mais le changement d'air acheveroit peut-être de la rétablir, et lui donneroit plus de force pour s'acheminer en ce pays-ci, quand la Providence en ordonneroit. Cette même Providence, qui règle tout, fait qu'il y a cinq semaines entières que je suis dans cette délicieuse maison, sans savoir précisément quand je la quitterai ; car Madame de Louvois en est si contente et si charmée, qu'elle ne songe point à Paris. Nous allons ensemble lundi à Bâville pour deux jours qu'il y a long-tems qu'elle a promis à M. de Lamoignon ; et nous en reviendrons par Villeroi, où la Duchesse se rendra pour nous en faire les honneurs. Voilà une petite course qu'il me faut encore essuyer, avant que je puisse aller faire mes complimens à M. et

à Madame de Chaulnes sur leur heureux retour de Bourbon. Ils doivent arriver à Paris la semaine prochaine, et déjà m'avertissent de me tenir prêt pour les suivre bientôt à Chaulnes, et de songer de bonne heure à préparer Madame de Louvois à me donner ce congé. Ainsi, Madame la Marquise, vous avez bien raison de dire que ne m'a pas qui veut, et cela est bien honorable pour moi; car, d'un autre côté, M. le Cardinal de Bouillon pour S. Martin, et le Duc pour Évreux, n'ont qu'un cri après moi, et je ne sais tantôt plus comment satisfaire à tous mes devoirs. Voilà encore que vous m'assurez très-obligeamment que vous me voudriez dans ce royal château, et cette marque de l'honneur de votre amitié ne flatte pas peu mon amour-propre; cependant je commence à ne plus comprendre pourquoi on me veut tant, car je deviens un petit homme bien chargé d'années, et qui ne conviendra plus guère dans les belles et jeunes compagnies; nous en avons ici tous les jours de toutes les façons. La Duchesse de Villeroi est à Marly, où je lui ai envoyé votre lettre; mais savez-vous, Madame, qui je ne vois plus, c'est votre pauvre amie, Madame de Coulanges? En cinq semaines qu'il y a que je suis ici, je ne l'ai vue qu'une seule fois

qu'elle y est venue dîner; il court quelque bruit qu'elle y pourra venir aujourd'hui, et je le souhaite fort; car après tout, je l'estime et je l'aime, comme elle le mérite. Je suis ravi de tous les aimables sentimens que je vous vois pour elle, et vous devez assurément les lui continuer, puisque vous possédez son estime, ses bonnes graces et son approbation au suprême degré. La Reine d'Espagne est morte enfin, et la Cour va être en deuil pour des tems infinis. Pour moi, quelque bonne mine que je fasse, je songe souvent et très-souvent à notre perte commune; et c'est un deuil que mon cœur ne quittera jamais. Je finis, Madame, en vous demandant la continuation de toutes vos bontés.

LETTRE CIV.

MADAME DE COULANGES, A LA MÊME.

A Paris, le 8 Juin 1696.

Il me paroît qu'il y a bien du tems que vous n'avez reçu de mes lettres; vous ne serez peut-être pas de cet avis; il n'y a pas moyen cependant de pousser ma discrétion

plus loin ; c'est un bien qui m'est devenu nécessaire, d'avoir de vos nouvelles ; et quelque inégalité qu'il y ait de votre âge au mien, j'éprouve que l'on vous aime très-solidement. Il y a des endroits dans votre cœur qui font oublier votre jeunesse, sans qu'il y en ait aucun dans votre figure, qui ne présente toute la fleur de ce bel âge.

Je ne m'accoutume point à la perte que nous avons faite (1) ; et lorsque j'apprends le retour de la santé de Madame votre mère, je ne puis m'empêcher d'être vivement touchée que cette joie n'ait été sentie par une personne qui en eût été si digne (2). Je vous prie, Madame, que je sois informée de la continuation de cette santé, à laquelle je prend plus d'intérêt que je ne puis vous le dire.

Je vis avant-hier M. de Coulanges dans la belle maison de Choisy ; Madame de Louvois, et lui, y sont établis pour tout l'été ; on est obligé tous les jours d'y avoir deux tables par la quantité de monde qui s'y trouve ; un lansquenet ensuite, et puis des

(1) De Madame de Sévigné, grand'mère de Madame de Simiane, et bonne amie de Madame de Coulanges, morte depuis environ six semaines.

(2) A cause de l'extrême tendresse de Madame de Sévigné pour Madame de Grignan, sa fille.

promenades délicieuses ; joignez à tout cela les plaisirs qui suivent l'abondance, et vous trouverez que Choisy est un séjour enchanté ; il y a trop de ces plaisirs pour moi, et je ne saurois me résoudre à y passer plusieurs jours : mon goût augmente pour la solitude, ou du moins pour une très-petite compagnie. Madame de Mornai ne quitte plus Madame de Maintenon ; elle va à Marly ; enfin, Madame, je ne trouve rien de si extraordinaire que de la voir dans tous les plaisirs, pendant que vous êtes éloignée du monde et du bruit ; il est vrai que vous avez de grandes ressources dans vous-même. Adieu, Madame, je vous demande en grace de ne pas négliger l'occasion de dire à M. le Comte de Grignan combien je l'honore ; mais sur-tout, rendez-moi de bons offices auprès de vous, je vous en supplie.

LETTRE CV.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, ce 20 Juilet 1696.

Il y a long-tems, Madame, que je n'ai eu l'honneur de vous écrire ; mais ne suis-je point seule à m'en appercevoir ? En vérité, c'est pure discrétion qui m'empêche de vous

dire plus souvent ce que je sais penser de vous ; il y a une telle disproportion de votre âge au mien, qu'il me paroît de la cruauté à moi de vous aimer comme je fais, et sur-tout de vous en entretenir. Je suis très-persuadée que vous n'enviez point les extrêmes distinctions dont jouis Madame de Mornai ; mais, Madame, n'est-ce point être trop avancée pour votre âge, de vous savoir passer du monde et de la Cour ? Il me semble qu'il n'y a que l'expérience qui en puisse détromper, et voilà ce que vous n'avez pas jusqu'à présent. Madame de Mornai est de tous les voyages de Marly, sans être nommée de toutes les promenades du Roi ; en un mot, Madame de Maintenon la traite comme sa fille, et pensez-vous qu'on puisse être insensible à ces honneurs ? ma nièce de Bagnols voit tout cela d'un grand sang-froid. La trève d'Italie donne ici de grandes espérances de la paix générale ; je suis assurée, Madame, que cette grande nouvelle ne vous sera pas indifférente. On se tourmente déjà pour être des Dames de Madame de Bourgogne ; car on dit qu'elle n'aurá point de filles, et qu'on lui donnera à peu près les Dames qu'avoit la Reine, excepté Madame de Beauvilliers, qui, selon toutes les apparences, sera Dame d'honneur. Nous crai-

gnîmes beaucoup avant-hier pour Madame de Chaulnes, qui, à la suite d'une assez mauvaise santé, eut une si grande foiblesse, qu'elle perdit connoissance; on envoya querir des médecins, un Confesseur; enfin, un appareil très-propre à épouvanter; elle se porte beaucoup mieux; elle a pris aujourd'hui un peu d'émétique; j'aime cette Duchesse de la vraie douleur qu'elle a eue de la perte de Madame de Sévigné. Pour moi, Madame, je vous avoue avec une sincérité que j'ai pour vous, malgré mon âge, que je ne m'en consolerai jamais, j'y pense sans fin et sans cesse; et quand je songe que tous les retours ne la rameneront point, je ne puis soutenir une telle idée. Je vous demande des nouvelles de votre santé, Madame, on m'a dit qu'elle n'étoit pas absolument bonne, et que vous preniez des eaux; je vous croyois une sorte de maladie, où les eaux n'étoient point propres. La Maréchale de Castelnau est morte d'un très-douloureux cancer; les petites filles espèrent la pension de quatre mille livres que le Roi lui faisoit. Je vous demande pardon, Madame, de vous écrire une si longue lettre; mais le goût que j'y trouve, me doit faire espérer que vous ne vous en plaindrez pas.

LETTRE CVI.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, le 14 Septembre 1696.

J'AI été fort aise, Madame, d'apprendre par vous le rétablissement de la santé de Madame votre mère; mais je ne puis m'ôter la pensée que la personne du monde qui s'intéressoit le plus à cette santé, n'ait point partagé notre joie : ah ! Madame, je ne m'accoutume point à ne plus espérer qu'aucun retour nous amène ce que nous regrettons avec tant de raison. Je comprends ce que ce sera pour Madame de Grignan de se trouver en ce pays-ci au milieu de ces tristes souvenirs. Je suis fort occupée de ce que vous nous privez de l'espérance de votre retour; il me semble que vous seriez bien nécessaire à Madame votre mère; et je vous avoue que j'aurois plus de joie de vous revoir qu'il ne convient à une personne de mon âge; vous êtes faites pour charmer tout ce qui est aimable et jeune, comme vous; et c'est vous offenser que de vous aimer aussi véritablement que je fais; mais qu'importe ? je ne sens point que je puisse m'empêcher de vous offenser, ni d'espérer que vous me pardonnerez. Que

dites-vous, Madame, de notre Duchesse du Lude? Je l'embarquai mardi avec les Dames du Palais dans une santé parfaite; jamais on n'a marqué tant de confiance en une personne, que le Roi et Madame de Maintenon ont fait pour elle dans cette occasion; et je vous assure qu'elle n'y est pas insensible. On dit qu'il sera question encore de quatre Dames du Palais, et de deux autres, quand la jeune Princesse se mariera. Je ne comprendrai jamais qu'on ne vous aille pas chercher au bout du monde pour cela. J'ai assez bonne opinion de votre *voisine* (1), pour croire que vous seriez sa favorite. Enfin, je fais de tout ceci un petit château qui vous regarde uniquement; et je ne m'accommoderai jamais que ce château soit en Espagne. A propos d'Espagne, savez-vous que toute l'histoire de cette Reine est fausse? elle n'est point grosse, elle se porte fort bien, le Roi en a reçu des nouvelles. On est ici dans les *Te Deum*, dans les feux de joie de la paix de Savoie. Grace à Dieu, le Roi continue de se porter de mieux en mieux. On croit que la Cour ira à Fontainebleau vers la fin de ce

(1) La Princesse de Savoie, qui devoit être dans peu Duchesse de Bourgogne, est appelée ici la *voisine* de Madame de Simiane, parce qu'alors Madame de Simiane demeuroit en Provence.

mois, pour y recevoir la Princesse. Conservez-moi l'honneur de vos bonnes graces, Madame; j'espère que vous voudrez bien vous souvenir de moi auprès de Madame la Comtesse de Grignan et de M. le Chevalier; je vous demande pardon de la liberté que je prends; mais tout est permis à une personne qui a la confiance de vous écrire, et que vous honorez de vos aimables lettres. M. de Coulanges est à Vichi avec *sa femme* de Louvois (2).

LETTRE CVII.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, ce 25 Octobre 1696.

Je suis fort aise, Madame, que vous nous fassiez espérer le retour de Madame votre mère; mais, en vérité, pour que la joie fût complette, le vôtre nous seroit bien nécessaire. J'admire que l'on ait pu faire des Dames du Palais pour Madame la Duchesse de Bourgogne, sans avoir songé à vous envoyer chercher au bout du monde; je fis part, il y a quelques jours, de mon étonnement à Madame de Montchevreuil. A propos de Ma-

(2) Il a déjà été remarqué que M. de Coulanges appeloit Madame de Louvois *sa seconde femme.*

dame de Montchevreuil, Madame de Mornai est accouchée d'un fils; cet évènement donne beaucoup de joie à toute sa maison. Où avez-vous pris, Madame, que Madame la Duchesse de Bourgogne a eu la rougeole? est-il possible qu'une de *ses voisines* soit si peu instruite (1)? Je reçus hier une lettre de Madame la Duchesse du Lude (2), qui me paroît charmée de sa Princesse; elle me mande qu'elle est gracieuse, qu'elle a un très-bon air; et que sans beauté, on ne peut être plus agréable qu'elle est. Le Roi et MONSIEUR iront coucher à Montargis pour la recevoir, et M. le Duc de Bourgogne ira jusqu'à Nemours. MADAME, toutes les Princesses, et les femmes de la Cour l'attendront toutes parées dans l'appartement qu'on lui destine à Fontainebleau, qui est le même qu'occupoit Madame la Dauphine. On dit que l'on nommera encore six Dames au mariage de la Princesse. Le Roi, Madame de Maintenon, tout est charmé de Madame du Lude; elle s'est surpassée elle-même dans toute la bonne conduite qu'elle a eue; j'en suis aussi peu surprise que j'en suis aise. Le

(1) A cause de la proximité du Piémont et de la Provence.

(2) Dame d'honneur de Madame la Duchesse de Bourgogne.

pauvre Abbé Pelletier est mort d'apoplexie. Il y a quatre ou cinq jours que je vois un spectacle bien triste, mais qui commence à le devenir moins; Monsieur d'Harouïs tomba dimanche dernier en apoplexie; je volai à son secours; et nous avons si bien fait par nos remèdes et par nos soins, que je le crois hors d'affaire; mais le pauvre homme demeurera paralytique; tout ce qu'il nous a dit dans son agonie, ne se peut ni croire ni imaginer; je n'ai jamais vu envisager la mort avec tant de courage, ni revenir à la vie avec tant de docilité; ce pauvre mourant parloit toujours de Madame de Sévigné; il disoit : Si elle étoit au monde, elle seroit de celles qui ne m'abandonneroient pas; nous fondions toutes en larmes, et puis il nous disoit des choses qui nous faisoient rire, malgré que nous en eussions. J'ai une vraie impatience de recevoir l'honneur que vous dites que doit me faire un homme qui a été assez heureux pour vous plaire; j'avoue que cela me prévient fort en sa faveur; mais, Madame, pourquoi le laissez-vous venir tout seul? en vérité, vous êtes trop raisonnable, et nous souffrons trop de votre raison. J'espère que Mademoiselle de Bagnols aura un beau palais sans l'aller chercher à Turin, ou, pour parler plus juste, un beau château;

j'ai

j'ai une grande envie qu'elle soit bien établie. Conservez-moi l'honneur de vos bonnes graces, Madame ; et si vous n'êtes point honteuse d'avoir un commerce avec une vieille comme moi, comptez qu'il ne finira point par ma faute. Je vous serai sensiblement obligée, si vous voulez bien me faire la grace d'assurer Madame la Comtesse de Grignan, et M. le Chevalier, que j'attends leur retour avec toute l'impatience qu'ils méritent.

LETTRE CVIII.

MADAME DE GRIGNAN,

A MADAME DE SIMIANE, *sa fille.*

A Paris, le 5 Janvier 1697.

J'AI eu la force, il est vrai, ou plutôt le courage d'aller à Versailles, la fatigue m'en a paru plus grande que celle du voyage de Provence à Paris ; la raison en est sensible, je ne songeois pendant mes deux cents lieues, qu'à prendre mes aises, et il faisoit un tems humain ; au lieu qu'à Versailles, je n'ai pas été un moment sans quelque incommodité, et il faisoit un froid excessif ; j'en fus saisie au point qu'il m'ôta la respiration, et que je

demeurai comme la sœur de Dom Bertrand à la porte de la Princesse : voilà ma grande aventure dans ce voyage. Avez-vous envie de savoir comme j'ai trouvé la Princesse (1)? Elle est assez jolie, de grands yeux, la physionomie vive et italienne, de beaux cheveux de la couleur des vôtres, un visage un peu long et trop petit pour ses traits ; mais l'âge (2) proportionnera tout. Dispensez-moi de vous redire ses paroles, elles ne viennent pas jusqu'aux mortelles comme moi. Ma belle-fille a fort réussi, vous connoissez son air sage et noble, son air assuré et modeste, ne s'embarrassant d'aucune nouveauté; elle a paru dans ce caractère, et en a été fort louée. Vous voudriez bien que je vous dise comme j'ai trouvé Madame la Duchesse (3), j'y consens volontiers; mais il vous en coûtera d'apprendre comme est redevenue ma Princesse. La vôtre a le plus joli, le plus brillant, le plus aimable petit minois que j'aie jamais vu; un esprit fin, amusant, ba-

(1) Marie-Adélaïde, Princesse de Savoie, qui étoit partie de Turin le 7 Octobre 1696 pour venir épouser M. le Duc de Bourgogne. La cérémonie du mariage ne se fit que le 7 Décembre suivant.

(2) Cette Princesse n'avoit alors que onze ans et quelques jours.

(3) Louise-Françoise de Bourbon, femme de Louis, Duc de Bourbon.

din au dernier point. Rien n'est plus plaisant que d'assister à sa toilette, et de la voir se coiffer; j'y fus l'autre jour, elle s'éveilla à midi et demi, prit sa robe de chambre, vint se coiffer, et manger un pain au pot; elle se frise et se poudre elle-même, elle mange en même tems; les mêmes doigts tiennent alternativement la houppe et le pain au pot; elle mange sa poudre et graisse ses cheveux; le tout ensemble fait un fort bon déjeuné et une charmante coiffure; elle est d'ailleurs toute comme elle étoit: voilà la vôtre; voici la mienne (4). Sa chambre est parfumée; c'est l'air de Vénus qui descend des cieux, accompagnée des graces qu'une divinité pourroit avoir dans le commerce des mortels; sa beauté n'a jamais été dans un si haut degré de perfection; les remèdes l'ont rafraîchie et engraissée; avec ces deux avantages survenus à tous ceux qu'on lui connoît, vous m'avouerez que la Princesse de votre mère pourroit bien être celle de tout le monde. La Duchesse du Lude (5), au comble de la gloire, est terrassée par un rhumatisme plus puis-

(4) Marie-Anne de Bourbon, veuve depuis le 9 Novembre 1685, de Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti.

(5) Madame du Lude avoit été nommée Dame d'honneur de Madame la Duchesse de Bourgogne.

sant que tout son bonheur; elle crie jour et nuit, elle a la fièvre; elle est privée de tous ses délicieux devoirs du jour et de la nuit, et peut envier tout ce qui la trouve digne d'envie, elle est la matière d'un traité de morale tout entier. Mademoiselle de Bagnols vous a-t-elle mandé son mariage avec M. de Poissi (6)? Ils se conviennent fort; c'est un grand parti que M. de Poissi; Madame de Bagnols aimeroit mieux M. de Villars (7); M. de Bagnols n'est pas de même goût. Vous devez être bien aise d'avoir avec vous Madame de Pracontal; on dit qu'elle est bien aimable; elle est assez raisonnable pour prendre en gré tous les lieux où son mari et son devoir la réduiront; je comprends qu'on peut être étonné de trouver parmi les Dames de Montelimar ce qui conviendroit si fort ailleurs; mais on broute où l'on est attaché. Adieu, ma fille, je vous embrasse.

(6) Claude de Longueil, Marquis de Poissi, Président à mortier au Parlement de Paris, n'épousa point Mademoiselle de Bagnols : il se maria le 27 Février 1698 avec Charlotte-Roque de Varangéville. Mademoiselle de Bagnols épousa le Comte de Tilhères en 1703.

(7) Louis-Hector, Marquis, puis Duc de Villars, Pair et Maréchal de France.

LETTRE CIX.

MADAME DE COULANGES, A LA MÊME.

A Paris, le 7 Mars 1697.

Je suis charmée de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Madame; comme il y a long-tems qu'on n'a eu celui de vous voir, on est étonné de trouver tant de sagesse, de raison et de bon sens avec tous les charmes de la jeunesse; il n'y a que vous qui ayez su accorder des choses si opposées. Je suis très-fâchée d'avoir ignoré si long-tems le séjour de M. de Simiane en ce pays-ci, le hasard me l'a fait trouver à dîner chez M. de S. Amand, il m'a fait ensuite l'honneur de me venir voir deux fois; il m'a paru tout comme il vous paroît, je ne crois pas peu dire; il a bien raison d'être pour vous comme il est; j'avoue que cela m'a fait un sensible plaisir; je n'aime point qu'on ignore de tels bonheurs; ah! Madame, que ne feroit point notre pauvre Madame de Sévigné dans une pareille occasion? Le malheur de ne la plus voir, m'est toujours nouveau; il manque trop de choses à l'hôtel de Carnavalet;

je ne saurois m'empêcher de vous désirer ; et toute votre indifférence pour ce pays-ci ne m'en peut inspirer pour votre retour ; je le souhaite, comme si j'étois d'âge à en profiter; mais il me semble que mon inclination si naturelle pour vous, vous fait souffrir mon âge avec quelque bonté. J'ai eu la conduite que vous m'avez prescrite au sujet de votre lettre ; cependant je vous avouerai, Madame, que je l'ai montrée à Madame de Chaulnes, qui m'a fait promettre de vous dire de sa part qu'elle vous approuve, autant qu'elle désapprouve, je ne dirai pas qui. Savez-vous que Madame de Chaulnes a un nouveau mérite à mon égard, c'est celui de ne se point du tout consoler de la perte de Madame de Sévigné : nous en parlons sans cesse, car pour moi, c'est ma manière, j'aime à parler de ce que j'ai aimé, et à ne me point ménager sur les souvenirs qui me sont chers.

Je fis une longue réponse à une lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avant la dernière ; je la donnai à Madame votre mère ; et ma lettre s'est trouvée perdue ; je vous le dis, Madame, afin que vous ne me soupçonniez pas d'une grossiéreté pareille à celle d'y avoir manqué. Au reste, le mariage de ma nièce avec M. de Poissi est rompu ; si

j'étois à sa place, j'en serois aussi aise qu'elle en est peut-être fâchée; il ne la désiroit point autant qu'il convenoit pour surmonter les plus petites diffcultés; quand cela est ainsi, il me paroît qu'on se doit trouver heureux de ne point entrer dans une maison où l'on est si peu souhaité : je suis assurée que c'est là votre avis. Quel bon sens, Madame, que le vôtre, de n'être point entêtée de la Cour! songez que Madame du Lude, qui avoit une si bonne santé, est accablée de rhumatisme; songez qu'il faut qu'elle couche dans la chambre de la Princesse, qu'elle se fatigue jour et nuit, et pour qui (1)? Cependant je sais une personne du monde qui admire les agrémens de la place, et qui la trouve préférable à tout le repos dont Madame du Lude pouvoit jouir; j'ai eu quelque escarmouche avec cette personne sur une telle façon de penser, que je vous avoue que je ne comprends point. Continuez-moi toujours un peu de part dans votre amitié, Madame; il faudroit que vous puissiez bien savoir comme je suis pour vous, afin de vous persuader que je n'en suis pas indigne. Permettez-moi de prendre part à la joie de M. le Marquis de Simiane de se trouver auprès de vous; sa joie est d'autant

(1) Madame du Lude n'avoit point d'enfans.

plus raisonnable qu'il n'est pas aise tout seul. J'ai eu assez l'honneur de le voir, pour désirer beaucoup de le voir davantage.

LETTRE CX.

LA MÊME

A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le 19 Avril 1700.

Il y a si long-tems, Madame, que je ne fais rien de ce que je désire, que je n'ai pu trouver le moment de vous remercier de la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ma mère a, depuis quinze jours, la fièvre continue avec des redoublemens; et moins elle est en état de penser, plus je suis attachée auprès d'elle; c'est un terrible spectacle; ce qui se passe en moi dans cette cruelle occasion, ne se peut concevoir : mais en voilà trop sur un si triste sujet; il vaut mieux vous faire de très-sincères complimens sur le voyage que M. le Marquis de Grignan va faire en Lorraine, toutes les distinctions sont agréables à son âge; et vous ne sauriez croire, Madame, combien celle-là a été recherchée. Je me présentai

présentai hier à la porte de *Son Excellence*; elle étoit à Versailles; je vis Madame votre belle-fille chez Madame de Simiane, qui est, en vérité, bien incommodée de sa grossesse. Je rendis mes devoirs à votre appartement; il est très-beau, la vue m'en paroît charmante; je le regardai avec un air d'intérêt qui me le fit bien examiner pour la première fois; vous serez bien logée, Madame, mais vous nous ferez trop languir après votre retour; c'est là votre unique défaut; nous aurions besoin que vous en eussiez d'autres pour nous consoler. On commence aujourd'hui à tirer la loterie de Madame de Bourgogne; j'ai eu trente pistoles à la grande, qui s'est faite à l'Hôpital; se peut-il un plus grand malheur dans une pareille occasion? Cependant j'ai eu l'ame assez intéressée pour préférer ce vilain petit billet noir à un billet blanc; ma sœur a trouvé ce sentiment très-indigne d'elle. M. de Bagnols est ici; je ne désespère point qu'il n'aille à Grignan rendre à M. de Grignan tout ce qu'il lui doit; car pour Paris, ce n'auroit été que la conduite des autres. Madame la Duchesse du Lude a eu un mal assez considérable au pied; elle a quelquefois un rhumatisme; mais elle ne sent point ses maux dans la chaleur du combat; je pense toujours de la même façon sur

ce qui la regarde; et Dieu merci pour elle, sa façon de penser n'est point changée aussi. La pauvre petite Madame d'Aunay, fille de Madame de Morangis, est morte à vingt-un ans, les Villeroi sont très-affligés avec raison ; on assure que M. de Rochebonne et M. de Saint-Germain ont des raisons d'espérer; je souhaite de tout mon cœur pour la chose en elle-même, et par l'intérêt sensible que vous y avez tous, que leurs espérances soient fondées. J'ai appris à l'Abbé Têtu que vous l'honoriez de votre souvenir; mais je vous avouerai que quoiqu'il ait reçu cette marque de votre bonté avec beaucoup de reconnoissance, il a voulu voir si je ne le trompois point, car il lui faut des démonstrations; et après avoir été convaincu de la vérité de ce que je lui disois, il a tiré des conséquences qu'il falloit qu'il fût charmé, et il a conclu qu'il l'étoit.

MONSIEUR DE COULANGES.

Je ne vous dis pas grand'chose, Madame; mais je n'en pense pas moins sur tout ce qui vous regarde. L'ambassade de M. le Marquis de Grignan est un commencement qui le conduira quelque jour à Rome, c'est-à-dire, à d'autres emplois plus importans. Je passe ma vie entre Versailles et Paris; mais

Choisy va bientôt faire diversion. La Comtesse d'Ayen a la petite-vérole à Versailles. Je suis toujours avec beaucoup de respect et un très-parfait attachement à vous, Madame, et à tout ce qui porte le nom de Grignan.

LETTRE CXI.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, le 30 Juillet 1700.

Tout ce que vous me faites la grace de me dire, est vrai, Madame; cependant on ne sauroit s'imaginer ce que la nature soutenue du spectacle, m'a fait souffrir; l'impression qui m'en est restée, est si vive, que je n'en puis revenir, malgré tout ce que la raison peut fournir de consolation; j'espère en la diversion que je n'ai point encore éprouvée, car je n'ai vu personne dans cette triste conjoncture. Je ne vous fais point d'excuse de n'avoir pas fait réponse à votre lettre; vous jugez aisément, Madame, de ce qui m'en a empêché, et combien j'avois renoncé à mes plaisirs, puisque je m'étois retranché celui de vous entretenir. M. de Coulanges est à Versailles; on vient de me dire qu'il vit hier Madame de Maintenon chez Madame de

Saint-Géran, et qu'il en avoit reçu des amitiés infinies; il a mandé cette heureuse rencontre à Madame de Louvois; c'est une chose raisonnable que les *secondes femmes* soient mieux traitées que les premières; et je suis assez juste pour ne me point plaindre de la préférenee que M. de Coulanges donne à Madame de Louvois. Que dites-vous de la mort de la Duchesse d'U** ? Pour moi, je voudrois que l'on fît un exemple de tels assassinats; on dit eependant que la presse est grande à qui épousera ee joli héros. O grand pouvoir du Tabouret! Le Roi est à Marly pour dix jours. Je donnai à dîner à Madame de Simiane en plein réfeetoire le jour de la Madeleine; nous avions la Comtesse de Grammont à notre dîner, et ensuite il fut question d'un sermon tout neuf du P. Massillon. La seule visite que je me suis permise, a été celle de la Maréchale d'Humières; en vérité, il n'y a qu'à habiter le faubourg Saint-Jacques pour être une personne au-dessus des autres. On ne peut assez admirer la parfaite patienee de eette Maréchale, sa résignation à la mort, sa piété, son eourage; enfin, rien n'est tel que le faubourg Saint-Jaeques; Madame de Guitaut l'habite aussi; je vous assure que ee quartier fournit une très-bonne compagnie : je voudrois bien pour nous ven-

ger de la joie que vous avez eue de nous quitter, que votre séjour à Grignan vous ennuyât autant qu'à nous; si cela étoit, Madame, il nous seroit permis d'espérer bientôt votre retour. Une des grandes nouvelles du monde, c'est que Madame de Bourgogne changera de confesseur aussi souvent qu'elle voudra, pourvu qu'il soit Jésuite.

LETTRE CXII.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, le 18 Décembre 1700.

Vous n'avez pas eu de peine, Madame, à imaginer la raison, je ne dis pas de mon oubli, mais de mon silence, puisque vous m'avez fait la grace de le remarquer. Votre vie est plus remplie que la mienne; ainsi c'est à moi qu'il convient d'être discrète. Je suis plus solitaire que jamais, et ne le suis pas encore assez à mon gré : il n'a pas été au pouvoir des grands et prodigieux évènemens qui sont arrivés (1), de m'obliger à quitter ma chambre; les années m'ont tellement mise à la raison, que si j'en avois en-

(1) C'est-à-dire, la mort de Charles II, Roi d'Espagne, qui appela par son testament M. le Duc d'Anjou à la succession entière de la Monarchie d'Espagne.

core beaucoup à passer, je crois que je me retirerois dans quelque petit désert; mais l'avenir est court pour moi; vous jugez bien qu'avec de telles dispositions je ne suis pas assez informée des nouvelles du monde pour avoir la confiance d'espérer vous divertir; et je ne dois pas avoir celle de croire que de ne vous apprendre que des miennes, cela vous suffise. Ce n'est pas que je n'aie véritablement souffert d'ignorer ce qui se passoit dans les lieux que vous habitez, et que je n'en aie été instruite, autant que je l'ai pu, par Madame de Simiane. Il faut avouer cependant que les nouvelles considérables n'ont pas manqué depuis quelque tems; mais *quiconque ne voit guère, n'a guère à dire aussi*. Vous allez avoir bien des affaires, Madame, pour recevoir les Princes (2); je suis assurée que vous n'en serez point du tout embarrassée. Madame de Simiane trouva hier au soir ici Madame la Duchesse du Lude, qui est venue passer deux ou trois jours à Paris, et lui demanda de quelle manière il convenoit que vous fussiez habillée pour recevoir cette belle et grande compagnie; elle lui répondit que ce n'étoit pas une question, qu'il falloit

(2) M. le Duc de Bourgogne, et M. le Duc de Berry, après avoir accompagné le Roi d'Espagne leur frère sur la frontière d'Espagne, firent le voyage de Provence.

un grand habit, une coiffure noire, en un mot, comme vous seriez au souper du Roi. Je ne vous parle point de plusieurs mariages dont il est question, et dont je suis sûre que vous ne vous souciez guère. Madame de Simiane s'embarqua hier au soir pour aller souper chez ma nièce de Tillières, où est le rendez-vous du beau monde tous les jours; vous voyez bien, Madame, qu'on a du monde quand on en veut avoir. M. de Coulanges veut répondre lui-même aux aimables reproches que vous lui faites; il est cause que l'on a fait des chansons sur tous les grands Directeurs : il a eu la goutte, comme un grand homme; je le plains, si jamais il est obligé de se croire vieux.

LETTRE CXIII.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, le 17 Juin 1701.

Je vous rends mille graces, Madame, de l'attention que vous avez eue à la subite et violente maladie, dont par les soins de Chambon j'ai été délivrée en vingt-quatre heures : je suis ravie de vous devoir ce médecin, car j'aime fort à être obligée aux personnes pour qui j'ai un sincère attache-

ment; j'espère vivre et mourir de sa façon. Vous aurez été fâchée et surprise de la mort de MONSIEUR (1), j'en suis assurée; la dernière fois que j'eus l'honneur de le voir, il me demanda tant de vos nouvelles, que je lui fis très-bien ma cour par être en état de lui répondre sur ce qui vous regardoit. En vérité, la mort est un évènement trop ordinaire pour pouvoir compter sur cette vie; pour moi, j'avoue que je ris quand je vois traiter solidement quelque chose d'aussi court et d'aussi fragile; c'est ma raison qui a cette conduite; car si c'étoit le sentiment, hé, mon Dieu! on ne feroit rien de tout ce que l'on fait, et on feroit tout ce que l'on ne fait point. On vous aura sans doute mandé, Madame, que le Roi conserve à M. le Duc d'Orléans tous les honneurs et priviléges de MONSIEUR, des Gardes, tous les grands Officiers, et même un Chancelier. Le Roi est très-véritablement affligé. Toutes les femmes ont paru en mante devant S. M., et les Cours souveraines vont lundi la haranguer. Les personnes dont la mort devroit faire le plus d'impression, sont celles qui paroissent le moins regrettées, par la raison

(1) Philippe, fils de France, frère unique de Louis XIV, mort à Saint-Cloud le 9 de Juin 1701, âgé de soixante ans et huit mois.

que l'on se tourne tout d'un coup à ce qui remplit leurs places. J'avoue, Madame, que mon goût ne diminue point pour le repos, et qu'à l'heure qu'il est je n'y préférerois que ce qui se doit préférer à tout; mais je n'aime point le repos que vous avez, il est trop loin de moi; ce n'est pas que le séjour de Grignan ne me plût infiniment, si j'y pouvois aller. Au reste, Madame, à propos de beau château, je vais avoir celui d'Ormesson; et je suis assez modérée pour n'en point désirer d'autre, ne voyant rien au-dessus que le séjour de Grignan. Nous avons eu ici la Duchesse du Lude cinq ou six jours avant la funeste mort de MONSIEUR. J'ai vu l'Abbé de Polignac depuis son retour, dont il se croit redevable au P. de la Chaise: il est plus aimable que jamais, je dis l'Abbé de Polignac. M. de Coulanges est ravi de la fin de cette disgrace; mais comme il court toujours les champs, je crois qu'il ne l'a point encore vu. M. le Cardinal de Bouillon est tranquille dans son Abbaye; chose étonnante et difficile à croire! mais, Madame, vous n'en serez point surprise quand vous saurez qu'il est dans une extrême dévotion. Le Roi lui a fait la grace de lui accorder une main-levée pour la jouissance de tous ses revenus, cela fait espérer bien des adou-

cissemens dans ses malheurs. Il faut que je vous remercie beaucoup de vous être souvenue de mon amie la Marquise, dont je ne sais seulement pas le nom, mais qui m'a été recommandée par une de mes véritables amies. On me l'amena hier; elle dit qu'elle connoissoit fort toute ma famille à Lyon; je ne me souviens point de l'y avoir vue; tout ce que je sais, c'est que c'est une femme de bonne maison, et que je vous suis très-obligée, Madame et à M. de Grignan, de la bonté que vous avez eue l'un et l'autre d'avoir égard à la très-humble prière que je vous ai faite. Madame de Sully est assez malade; elle est dans toutes les règles des mauvais médecins, *du lait, saignare, purgare*, etc. il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison sur cela, quoiqu'elle l'entende si bien sur toute chose. Continuez-moi l'honneur de vos bonnes graces, Madame, et croyez, s'il vous plaît, qu'on ne peut vous honorer plus que je fais. Ma sœur brille à Bruxelles; elle a tous les soirs Madame la Comtesse de Soissons à souper chez elle; il me prend quelquefois envie d'aller à Bruxelles, représenter Madame de Béthune (2) en Pologne. Vous ne sauriez comprendre à quel point je désire votre retour,

(2) Louise-Marie de la Grange d'Arquien, femme du

Madame; plus je suis indifférente pour tout ce qui vient, plus je m'attache à ce qu'il y a quelque tems que je connois. M. de Coulanges s'en va en Bourgogne avec Madame de Louvois, et moi à Choisy toute seule prendre patience de ne pouvoir être à Ormesson que l'année qui vient; mais le moyen de faire encore des projets avec les exemples qu'on a chaque jour sous ses yeux?

Marquis de Béthune, et sœur de Marie-Casimire de la Grange, Reine de Pologne.

LETTRE CXIV.

LA MÊME A LA MÊME.

Paris, le 12 Septembre 1701.

Je suis si peu dans le monde, Madame, et si peu instruite de ce qui s'y passe, que je n'oserois vous agacer, mais quand vous m'honorez de votre souvenir, j'y réponds avec un empressement qui vous doit faire connoître la sensible joie que j'en ai, et juger en même tems que mon silence doit s'appeler de la discrétion toute pure. Il est vrai, Madame, que vous êtes bien exposée aux grandeurs de ce monde; vous réussissez si bien, qu'il seroit malheureux que vos talens ne parussent point; vous ne payez pas seu-

lement d'invention ; on n'a parlé ici que de la magnificence avec laquelle vous avez reçu les Princes ; ce n'étoit qu'en attendant la Reine d'Espagne ; Madame de Bracciane sera ravie de vous présenter à sa jeune Reine; je la trouve, comme vous, bien digne de l'emploi qu'elle a; mais la façon de penser de quelqu'un qui n'est plus jeune, ne laisse rien imaginer d'agréable (1) ; j'ai déjà tant vécu, qu'il me paroît peu possible d'envisager un long avenir; ainsi, ce peu qui me reste, j'aimerois à le passer dans le repos. Je n'ai jamais eu de goût pour les personnages qui n'étoient point les jeunes dans les comédies ; cela m'est demeuré pour le théâtre du monde ; ma paresse naturelle, une foible santé, sans doute, me donnent de telles pensées, qui s'accommodent si bien avec ma médiocre fortune, que je n'en puis assez remercier Dieu. J'ai trop aimé le monde, mais il me semble que je n'ai pas perdu le tems que j'ai passé à m'en détromper; car il est certain que je préfère la vieillesse aux belles années, par la grande tranquillité dont elle me laisse jouir; mais je veux répondre à vos questions, Madame. Le voyage que Madame de Louvois devoit faire en Bourgogne, est rompu ; elle est à Choisy pour toute l'automne; M. de

(1) Madame de Bracciane étoit fort vieille.

Coulanges y est avec elle, et je compte y aller dans sept ou huit jours; comme je n'ai point encore de maison de campagne, je prends patience à Paris. Si je vis jusqu'à l'année qui vient, j'aurai Ormesson, qui n'est plus reconnoissable que par le bois; la maison est aussi blanche qu'elle étoit noire; les fenêtres sont coupées jusqu'en bas; enfin, il y aura pour se coucher, pour se promener; et, grace à Dieu, je n'en désire pas davantage; pardonnez-moi, je désire passionnément de vous y recevoir; les cabarets plaisent quelquefois, quand on est accoutumé aux délices des grands palais. Oui, Madame, M. de Coulanges ira voir M. le Cardinal de Bouillon, lequel, à ce que j'apprends, est bien plus heureux qu'il n'a jamais été. Je suis tout à fait sensible au malheur qui vient d'arriver à Madame de Chatelus; son fils, bien fait, bien riche, qu'elle alloit marier à une héritière de Bourgogne, a été tué à cette dernière occasion (1); je crois que M. le Maréchal de Villeroi justifiera tout à fait la conduite de M. le Maréchal de Catinat; il est si honnête homme qu'il ne dira que des vérités. Votre amie Madame de Lesdiguières a été bien heureuse; vous ne m'aviez jamais confié que ce qu'elle a pour vous, Madame,

(2) Au combat de Chiari.

est une passion très-vive. Madame de Louvois et moi passâmes avec elle, il y a quelques jours, une partie de l'après-dînée; elle nous montra un assortiment pour prendre du café, d'une magnificence et d'une perfection comme il n'y en a point; on proposa d'en faire usage, elle nous assura que personne ne s'en serviroit avant votre retour; elle l'attend avec une impatience que je comprends mieux que personne; en un mot, Madame, vous lui avez inspiré des sentimens qui lui seroient inconnus sans vous. Son palais est plus beau et plus tranquille que jamais; je m'y trouve à merveilles; il me paroît qu'on ne se peut ennuyer dans un lieu où vous êtes si chérie. L'Abbé Tètu a été ravi de l'honneur de votre souvenir, aussi bien que Madame de Frontenac et Mademoiselle d'Outrelaise; ce premier est plus jeune que jamais; il seroit tout prêt à conduire le Roi d'Espagne (3); chaque année lui en ôte deux, de façon qu'il est assurément trop jeune. Il y a long-tems que je n'ai vu Madame votre belle-sœur; elle a des vapeurs; et quand cela est ainsi, elle est seule sur son lit. Je lui ferai vos reproches. Je crois que M. de Sévigné reviendra bientôt de Bretagne: à

(3) Allusion à Madame de Bracciane, qui, malgré son âge avancé, conduisoit la Reine d'Espagne.

propos de la Bretagne, personne ne doute que M. de Beaumanoir n'épouse Mademoiselle de Noailles. Madame de Simiane accouchera bientôt; je voudrois bien pouvoir lui être bonne à quelque chose; mais je suis très-peu habile sur les accouchemens; et comme vous savez que je ne joue point, vous voyez bien qu'il m'arrive encore de lui être inutile quand elle se porte bien; j'aurai encore l'honneur de la voir, et de vous mander de ses nouvelles, quand elle ne sera point en état de vous écrire. Madame de Sanzei est à Autry. La Cour est à Marly jusqu'à samedi; elle partira le mardi pour Fontainebleau; elle séjournera deux jours à Sceaux; Meudon, Chaville, Sceaux, Lestang, admirez, Madame, comme tout cela a changé en peu de tems; il n'y a que Madame de Bracciane, l'Abbé Têtu qui ne changent point. Je vous demande pardon de la longueur de ma lettre; je me laisse aller au plaisir de vous entretenir; je crains qu'il ne m'en coûte d'être long-tems sans recevoir de vos nouvelles. Seroit-il possible, Madame, que je vous pusse recevoir à Ormesson? Vous ne me parlez jamais de votre retour, et cela m'afflige; Madame de Lesdiguières assure qu'il est décidé pour le printems; je la verrai aujourd'hui, et ce ne sera pas sans qu'il soit bien parlé de

vous; j'aime fort à lui plaire, mais il n'est pas aisé de démêler qui est la complaisante de nous deux, quand il est question de vous, Madame.

LETTRE CXV.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, le 4 Avril 1702.

Je suis bien récompensée du soin que j'ai pris pour le chocolat de M. de Grignan, Madame, puisque cela m'a attiré une marque de l'honneur de votre souvenir. Il me semble que je vous aurois importunée, si je vous avois écrit dans toutes les occasions où il a été question de vous en ce pays-ci. Vous avez fait les honneurs de la France avec une telle magnificence et une telle profusion, que l'on en parle encore tous les jours. Vous allez avoir le Roi d'Espagne; j'avoue que tous ces honneurs ne me laissent point oublier mes intérêts, et je crains toujours que cela ne retarde votre retour, que je ne puis m'empêcher de désirer très-vivement. Je ne doute point que vous n'ayez été fort sensible à la perte de notre pauvre Duchesse de Sully (1); elle

(1) Marie-Antoinette Servien, morte le 26 Janvier 1702.

vous

vous aimoit véritablement, et c'étoit une très-aimable femme; ah! Madame, je la vis la veille de sa mort; elle se croyoit bien malade; mais elle étoit bien éloignée de penser que le terme fût aussi court; sa docilité pour les médecins l'a tuée; cependant, s'il est vrai que nos jours soient comptés, pourquoi ne nous pas désaccoutumer de nos ridicules raisonnemens? Quant à moi, qui me trouve seule de toutes les personnes avec qui j'ai passé ma vie, je demeure dans ma solitude, sans vouloir faire aucune nouvelle connoissance; cela n'en vaut en vérité pas la peine. Ma vie est très-éloignée de celle du monde; je ne m'y trouve plus du tout propre; les nouveautés qu'il me présente ne sont plus à mon usage; et mon antiquité n'est plus au sien; ainsi, grace à Dieu, nous nous passons à merveilles l'un de l'autre. Vous jugez bien, Madame, que cela me rend peu digne du commerce que je pourrois avoir avec Madame de Simiane; son âge (2) et le mien sont trop disproportionnés. Je sais cependant qu'elle va habiter notre quartier, et je la plains beaucoup. Je suis assurée que quand elle auroit tort à votre égard, vous chercheriez toujours à la justifier; ainsi, j'espère que vous l'aimerez toujours, par la raison qu'elle

(2) Madame de Simiane n'avoit alors que 26 à 27 ans.

vous est fort attachée, et que vous l'aimez naturellement; elle est aussi très-aimable, cela est constant. Mais, Madame, savez-vous bien que votre amie Madame de Lesdiguières n'est point du tout en bonne santé? elle a une jambe qu'elle ne sent point, et qui est enflée; elle n'imagine point d'autre remède que la saignée, qui est le seul, je crois, qui peut rendre son mal dangereux; il faudroit fournir des esprits, et elle se veut épuiser, ce qui n'est assurément pas raisonnable; je vous en avertis, comme la seule personne qui peut lui faire entendre raison. La Maréchale de Villeroi a commencé à être affligée du jour que le Maréchal partit pour l'Italie; l'évènement n'a que trop justifié la douleur; il étoit plus heureux, étant le Marquis de Villeroi. Mais, Madame, vous nous avez envoyé un prisonnier, qui l'est, je crois, présentement, de Mademoiselle de Bellefond; il soupa avec elle le jour de son arrivée à Vincennes; il fut charmé, avec raison, de sa beauté; il a gagné le donjon depuis, avec l'idée de cette jolie fille, qui est toute des plus aimables; enfin, elle n'a des Mancini que la beauté. J'ai si peu de commerce avec M. de Richelieu (3), que je ne l'ai point vu depuis son mariage; si on le

(3) Armand-Jean du Plessis, Duc de Richelieu, épousa

voyoit toutes les fois qu'il se marie, on passeroit sa vie avec lui : il est trop jeune pour moi; je ne sais pas si Madame de Richelieu lui trouvera ce défaut; on ne peut trop louer sa modération; elle n'a pas encore pris son tabouret. L'hôtel de Richelieu est à vendre. Pour l'Abbé Têtu, je le crois très-fâché de ne pouvoir suivre l'exemple de M. de Richelieu; sa jeunesse augmente tous les ans; et vous croyez bien, Madame, qu'avec un tel privilége, il est assurément trop jeune pour se marier; il m'a priée de vous dire des choses très-passionnées de sa part. La Princesse de la Cisterne (4), à qui j'ai appris que vous vous étiez souvenue d'elle, m'a fait promettre, Madame, que je vous dirois combien elle est véritablement affligée de ne vous avoir point trouvée en ce pays-ci; elle y a réussi à merveilles; la Cour lui en a fait. Elle a tourné l'esprit de sa mère à tout ce qu'elle a désiré; sa petite fille est morte; et c'est un bien pour faire réussir ses projets; elle a un fils aîné, qui est fort grand Seigneur dans

en troisièmes noces, le 20 Mars 1702, Marguerite-Thérèse Rouillé, veuve du Marquis de Noailles.

(4) Marie-Henriette le Hardi, fille unique du Marquis de la Trousse, Lieutenant-Général des armées du Roi, Chevalier des Ordres de S. M., et de Marguerite de la Fond, étoit veuve d'Amédée-Alphonse del Pozzo, Prince de la Cisterne.

son pays ; et un petit, beau comme le jour, qu'elle prétend établir en France, sous le nom de Marquis de la Trousse, avec ses deux belles terres de la Trousse et de Lisy ; elle ne trouve nul obstacle du côté de sa mère, qui lui a, je crois, assuré tout son bien ; c'est une très-habile femme que Madame de la Cisterne ; je la regrette, elle nous quitte, après un voyage de huit jours qu'elle va faire à la Trousse ; elle vous plairoit, Madame ; elle a un esprit bon et naturel ; je pense qu'elle pourra bien se venir établir en France dans quelques années ; mais je ne prends plus aucune part dans les projets éloignés. Nous sommes ici dans l'agitation du jubilé ; cette dévotion n'est point dans les principes du Quiétisme ; car il se faut donner bien du mouvement. Le Roi viendra trois jours de suite à Notre-Dame, à commencer jeudi, et s'en retournera à Meudon ; Monseigneur y est venu ces jours-ci ; enfin, Madame, tout le monde est dans la ferveur, jusqu'à M. de Coulanges, qui, avant que d'aller courir les rues, m'a fort priée de vous assurer de ses respects. Je ne puis vous dire, Madame, à quel point je sais vous honorer et vous aimer ; mais les absences sont trop longues, je ne les trouve point proportionnées à la briéveté de la vie ; et vous jugez bien, Ma-

dame, par la tristesse de cette réflexion, de tout l'ennui que me cause votre éloignement.

LETTRE CXIV.

MADAME DE GRIGNAN,

A MADAME DE COULANGES.

A Marseille, le 5 Février 1703.

N'AVEZ-VOUS pas été bien fâchée, Madame, du malheur de ce pauvre Chevalier de Sanzei (1)? Vous êtes si bonne pour cette famille, que vous avez assurément partagé la douleur de Madame de Sanzei et de ses enfans. J'ai prié M. de Coulanges de vous faire mes complimens sur cette funeste aventure. J'espérois voir ici le Comte de Sanzei, il a mandé qu'il ne pouvoit se résoudre à venir à Marseille, où il verroit le tombeau de son frère; cette délicatesse est juste, et me fait pardonner qu'il manque à la parole qu'il m'avoit donnée de passer un mois avec nous. Il est dans des montagnes (2), qui ne lui

(1) Le Chevalier de Sanzei, Capitaine de frégate, périt le premier jour de l'an 1703, par une tempête épouvantable, à la vue du port de Bayonne, sans qu'il fût possible de le secourir.

(2) Il étoit à Gap, en Dauphiné, où il étoit occupé à

donnent aucune idée de tempête ni de naufrage ; il a seulement à se garantir des précipices dont il est environné.

Le courrier que vous avez chargé d'une de vos lettres pour moi, n'est arrivé que depuis deux jours, et je n'ai donc pu vous dire plutôt que j'ai été aussi peu à portée d'accepter le portrait du Roi d'Espagne (3), que le portrait du Roi de France ; les graces que S. M. Catholique a faites à M. de Grignan sont d'une autre nature et d'un plus grand prix, parce qu'elles sont moins communes. Il a permis que M. de Grignan eût l'honneur de le loger, et de le défrayer dans son séjour à Marseille ; ce sont des honneurs singuliers, qui se mettent parmi les titres des maisons ; et voilà les sortes de graces qui viennent jusques à nous. Rien n'est pareil à M. de Marcin, et à l'admiration qu'il a laissée en ce pays. On ne sauroit faire une figure plus agréable auprès du Roi Catholique que celle qu'il y faisoit. Sa vivacité et son bon esprit le rendoient maître de tout auprès de S. M., et sa politesse et son atten-

faire un bon régiment d'un assez mauvais, qui lui avoit été donné.

(3) Le bruit avoit couru que le Roi d'Espagne avoit donné à Madame de Grignan son portrait enrichi de diamans.

tion à faire plaisir, le rendoient maître encore de tous les cœurs. La magnanimité de refuser la Grandesse, ne nous paroît pas aussi récompensée qu'elle mérite; je croyois que nous le verrions du nombre des Maréchaux (4). Comment gouvernez-vous le Maréchal de Villars? Vous n'auriez pas mal marié Madame votre nièce (5), si vous en aviez été la maîtresse. Le commandement des armées vaut bien la solidité des châteaux du Comte de Tillières; on pouvoit même en faire l'horoscope sans témérité; il a toujours pris la route et le vol de tous ceux qui arrivent. Je ne plaindrai guère Madame de Villars, si elle est mécontente de sa destinée, et d'aller à Strasbourg; la voilà bien malade d'être la Reine de tant de guerriers; elle représentera Armide, et les enchantera tous. On nous a mandé que Madame de Villars la mère, avoit eu une nouvelle attaque; c'est celle-là qui me fait pitié; mais non, car elle se prépare à ce moment si certain et si oublié. M. de Coulanges croit

(4) Le Roi fit une promotion de dix Maréchaux de France le 14 Janvier 1703, et le Comte de Marcin ne fut élevé à cette dignité qu'en 1704, et lorsqu'il fut choisi pour aller commander l'armée de France en Souabe, sous les ordres de l'Électeur de Bavière.

(5) Mademoiselle du Gué-Bagnols, Comtesse de Tillières.

donc aimer Ormesson ; il en fait ses délices, comme le Chevalier de Grignan de Mazargues (6), où il est avec des ouvriers, qui, à juste prix, lui font un joli jardin, chose inconnue en ce pays-ci. Si vous vouliez, Madame, une chambre dans cette *bastide*, vous vous délasseriez de la vue de vos bois, et vous verriez différens amphithéâtres richement meublés de dix mille maisons de campagne rangées comme avec la main; vous verriez la mer d'un côté dans toute son étendue; et de l'autre, resserrée dans des bords qui forment un canal fort magnifique; c'est assurément une jolie solitude. Je ne sais si M. le Chevalier se résoudra de la quitter pour Paris, et vous comprenez bien, Madame, qu'il nous attache, et que ce ne sera pas sans peine que nous le laisserons dans sa solitude, quoiqu'il l'aime, et qu'il en fasse un très-bon usage; il s'est fait bâtir dans un Couvent de Carmes, qui est à Mazargues, un logement pour lui, avec une tribune, où il est souvent. Il n'y a rien à craindre dans ce lieu que de vivre trop long-tems; on n'y voit que des personnes qui meurent à cent dix ans; on ne connoît point les maladies; le bon air, les bonnes eaux font ré-

(6) Jolie terre aux environs de Marseille, échue par une fille de la Maison d'Ornano dans celle de Grignan.

gner

gner non-seulement la santé, mais la beauté. Dans ce canton, vous ne voyez que de jolis visages, que des hommes bien faits, et les vieux, comme les jeunes, ont les plus belles dents du monde. S'il y a un peuple qui arrive à l'idée du peuple heureux, représenté dans Télémaque, c'est celui de Mazargues; ils sont laborieux à l'excès, le terroir est cultivé et travaillé comme un jardin; aussi tout le peuple est riche autant qu'il convient, c'est-à-dire, qu'il abonde dans le nécessaire, sans que personne sorte de son état; tous les hommes sont habillés en matelots, et les femmes en paysannes; la gaîté suit nécessairement la santé et l'abondance; de sorte que les jours de repos, après avoir prié Dieu dans l'innocence de leurs cœurs, ils dansent si parfaitement, qu'aucun bal ne sauroit faire tant de plaisir à voir. Ne croyez pas, Madame, que j'aie dessein d'insulter à vos bergers et bergères d'Ormesson par une description du siècle d'or, je ne veux que donner de l'émulation à M. de Coulanges, et l'engager à me représenter par quelque jolie chanson son hameau et ceux qui l'habitent. Je vous rends graces du plaisir que vous voulez bien me donner de croire que vous me souhaitez autant que Madame de Lesdiguières; je vous assure que je profiterai jusques

à l'indiscrétion du plaisir d'être avec vous, quand je serai à Paris : je ne sais pas précisément le tems. Chambon (7) est charmé de vos bontés, et très-reconnoissant ; vous lui avez obtenu un peu de liberté ; il m'a écrit une lettre pleine de sentimens, que l'on trouve apparemment dans les cachots de la Bastille, et que Dieu y met pour la consolation des malheureux. Il n'aura rien perdu à sa prison, s'il y a gagné la piété et la soumission où il me paroît. Je suis toute à vous, Madame, et vous honore infiniment.

(7) Médecin célèbre, natif de Grignan.

LETTRE CXVII.

MADAME DE COULANGES, A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le 10 Mai 1703.

J'ESPÉROIS n'avoir aujourd'hui qu'à vous rendre mille très-humbles graces d'une très-aimable lettre que je reçus hier de vous, Madame, et je me trouve obligée de vous faire un triste compliment sur la mort du petit Marquis de Simiane ; la jeunesse et la fertilité du père et de la mère doivent donner de grandes espérances de voir bientôt

cette perte réparée ; mais enfin, il étoit tout venu, et je prends un véritable intérêt à tout ce qui vous regarde. Je suis ravie, Madame, que vous approuviez les dernières connoissances que j'ai faites, car je n'ose encore traiter d'amis des personnes avec qui j'ai eu aussi peu de commerce ; j'ai bien de quoi m'annoncer auprès d'eux par leur conter comme vous parlez de leur mérite ; c'est par là que suis bien sûre de leur plaire ; ils m'ont déja confié ce qu'ils pensoient de vous et de tout ce qui s'appelle Grignan. M. de Marcin est malade, il attend le retour de sa santé, pour aller où son devoir l'appelle. Le Maréchal (*de Catinat*) est dans sa campagne, plus philosophe qu'on ne peut vous le dire ; il a raison de se plaindre que je fais trop attendre, nous n'avons plus de tems à perdre tous deux ; mais aussi nous sommes trop avancés, pour que le tems nous puisse faire tort ni à l'un ni à l'autre. Ma sœur doit partir pour Bruxelles le lendemain des fètes ; et voilà ce qui m'a empêchée jusqu'a présent de m'aller établir à Ormesson, où je compte passer une partie de l'été ; mais je serai bien honteuse, si j'y reçois jamais M. de Grignan, de ne lui présenter qu'un grand bois, lui qui est accoutumé, comme vous dites, Madame, aux délices

de Capoue ; il n'importe, je désire très-vivement d'avoir cette honte ; car si je ne lui présente point les objets charmans dont il jouis à Mazargues (1), et les belles eaux que je crois qui surpassent en beautés celles de Versailles, je lui présenterai une antique personne très-touchée des charmes de la solitude, et qui, sans avoir aucune aigreur contre le monde, en est fort dégoûtée. J'espère que par ses conversations, il me tiendra moins de rigueur, et qu'il me pardonnera mes bois très-dénués de vue. Pour vous, Madame, j'ose dire que vous serez surprise de l'arrangement de cette vieille maison, si vous pouvez faire un assez grand effort de mémoire pour vous en souvenir. Que dites-vous du parfait bonheur de M. le Maréchal de Villars ! Il est bien heureux de n'être point désabusé du monde ; car assurément le monde est tourné bien agréablement pour lui ; et le moyen alors de penser qu'il n'y ait pas de plaisirs dans cette vie? On dit qu'il a des inquiétudes qui le troublent, et que je crois cependant très-peu fondées. Si ma nièce avoit bien voulu me croire, le Maréchal seroit heureux, et elle grande Dame : son insensibilité va jusqu'à

(1) Terre située en Provence sur le bord de la mer, et qui appartenoit alors à la Maison de Grignan.

n'être pas touchée de la conduite qu'elle a eue ; j'avoue que je ne reconnois point mon sang à cette indolence. M. de Coulanges arriva hier de Versailles avec un portrait qu'il tenoit de la libéralité du Duc de Bourgogne; il est aussi content que le peut être le Maréchal de Villars. Tout Paris dit qu'il va être Duc, je ne dis pas M. de Coulanges. Je conterai à Sanzei que vous savez de ses nouvelles ; il est si discret qu'il ne nous a point parlé de ses bonnes fortunes ; il est Aide-de-Camp de M. le Duc de Bourgogne, et il me paroît encore plus attaché à son maître qu'à sa maîtresse. Je ne vous puis rien dire de Chambon ; j'en suis désolée, moins il est coupable, plus sa prison sera longue ; il n'oseroit dire ce qui pourroit le justifier ; cela vous paroîtra un peu énigme ; mais je n'ose en dire davantage, de peur d'être à le Bastille. Je vis, il y a deux jours, Madame la Duchesse de Lesdiguières ; la manière dont je désire votre retour, me fait un mérite auprès d'elle ; mais je ne suis point contente que vous me parliez de ce retour avec si peu de certitude. Nous attendons la Saint-Jean avec autant de crainte que d'impatience ; car si vous ne donnez point congé à M. de Rezé, nous ne tenons rien ; ainsi cet évènement-là ne nous est assurément

pas indifférent. Si vous saviez ce que c'est que la calèche de velours jaune que Madame de Lesdiguières vient de faire paroître, vous ne pourriez pas résister au plaisir de vous promener dedans; on ne parle d'autre chose; elle est singulière, magnifique, mais très-éloignée d'être ridicule, comme on l'avoit dit; on me l'avoit faite semée de *Mores*, et cela est faux; les roues sont bleues, et paroissent de lapis; cela fait un effet charmant avec ce jaune. Il y a trois mois que je n'ai vu Madame votre belle-sœur (2); elle n'a plus aucun commerce avec les profanes; j'ai été des dernières avec qui elle a rompu; mais elle ne veut plus de moi, il ne faut point s'en faire accroire: la maison qu'elle va habiter est laide; mais son jardin, qui est triste par la hauteur des murailles, ne laisse pas d'être grand. Vraiment, Madame, une maison de campagne n'est pas une retraite digne d'une dévote; on ne trouve point le P. Gaffarel (3) à la campagne; et il est vis-à-vis de la porte où habitera M. de Sévigné: je suis en peine de ce dernier; sans sa docilité, ce seroit un homme perdu; mais aussi sans sa docilité n'iroit-il point habiter le faubourg S. Jacques?

(2) Jeanne de Brehand, Marquise de Sévigné.

(3) Prêtre de l'Oratoire d'un très-grand mérite, qui demeuroit au Séminaire de Saint-Magloire.

Pardonnez, Madame, la longueur de cette lettre en faveur de la joie que j'ai de vous entretenir; et croyez, s'il vous plaît, qu'on ne peut être plus sensible que je le suis aux bontés dont vous m'honorez. Ne laissez plus aller M. le Chevalier de Grignan dans sa solitude, et entretenez M. le Comte dans l'envie qu'il a de venir faire sa cour; je ne crois personne plus propre que lui à convertir les Huguenots; il a bien de la douceur, bien de la raison, et n'est point du tout hérétique; voilà de grands talens pour Orange; mais il en a aussi pour le monde, qui le font bien désirer ici. Ne savez-vous pas, Madame, que M. le Maréchal de Villeroi a été voir Madame la Comtesse de Soissons à Bruxelles! il lui a mené son fils; et Madame la Comtesse de Soissons avoue qu'il y a long-tems qu'elle n'a eu une si grande joie. J'ai lu le *Traité de l'amitié* (4), qui m'a paru rempli d'esprit; mais je ne l'aime point; je donne ce goût pour mien, et point du tout pour bon. Je hais les regles de l'amitié; et je ne laisserai jamais mourir mon ami; j'aime cent fois mieux manquer à mon serment.

(4) De M. de Saci, de l'Académie Françoise.

MONSIEUR DE COULANGES.

Je suis ravi que Madame de Coulanges oublie une nouvelle aussi considérable que celle de Madame la Duchesse de Bourgogne, qui, à la suite de quelques maux de reins qu'elle a négligés, et par le peu d'attention aussi des bonnes têtes qui sont auprès d'elle, s'est blessée, mais blessée d'un véritable enfant; si bien que le voyage qui se devoit faire hier à Marly, en a été rompu, et remis à neuf jours bien entiers, que la Princesse passera dans son lit. Comme je suis parti de Versailles avant cette cruelle aventure, je n'ai point été témoin de tout le déplaisir de M. le Duc de Bourgogne; je crois que son père et son grand-père n'en sont pas moins touchés que lui. Pour moi, quand ce ne seroit pas un malheur pour toute la France, j'en serois affligé, à cause de ce jeune ménage que je dois aimer par toutes les marques de bonté et de distinction que j'en reçois. Madame de Saint-Géran a eu une légère plaie à la jambe dont elle est guérie; mais, comme à quelque chose malheur est bon, c'a été pour elle un sujet de triomphe d'être visitée, pendant qu'elle étoit sur le grabat, et par Madame la Duchesse de Bourgogne, et par Madame de Maintenon; vous saurez que je l'ai

gardée, et qu'ainsi je me suis trouvé assez familièrement avec toute la compagnie. Ceci, Madame, vous soit dit en passant; car j'apprends dans ce moment qu'il vous faut faire des complimens de condoléance sur la perte de M. votre petit-fils. Cette nouvelle me fait rengaîner bien des choses que j'aurois à vous dire, et même quelques chansons, que je me flatte qui ne vous déplairoient pas; mais elles vous viendront quand je ne les croirai plus de contrebande; car apparemment M. et Madame de Simiane ne vous laisseront pas long-tems sans consolation. Après vous avoir assurée ici de la continuation de mes respects, et de mon très-sincère attachement, ne puis-je pas me tourner du côté de M. le Comte et de M. le Chevalier de Grignan, pour les assurer aussi des mêmes sentimens? Madame de Coulanges a oublié encore de vous parler de sa santé, qui n'est pas trop bonne depuis quelques jours, et qui m'inquiète, quoiqu'il y ait plus de vapeurs dans son fait que d'autre chose; mais le pauvre Chambon nous manque; il nous est d'un grand secours dans les moindres alarmes, par l'extrême confiance que nous avons en son savoir-faire et en son amitié, dont il nous donna de bonnes preuves l'année dernière précisément dans ce tems-ci; je supporte,

en vérité, fort impatiemment sa longue prison ; car qu'est-ce que ma santé sans celle de Madame de Coulanges ?

LETTRE CXVIII.

LA MÈME A LA MÊME.

A Paris, le 17 Juin 1703.

J'AI eu la même conduite pour vous, Madame, que j'ai eue pour moi ; c'est celle aussi qu'ont observé toutes les personnes qui, par discrétion, n'ont pas cru devoir écrire à Madame de Maintenon ; elles ont fait passer leurs complimens par Madame la Duchesse du Lude. J'ai écrit à cette dernière, et je me suis chargée de tout. Vous verrez par sa réponse que je dis vrai ; et je suis même assurée que vous me croiriez, quand je ne vous l'enverrois point. Il est impossible d'être plus touchée que Madame de Maintenon l'a été de la mort de M. d'Aubigné (1). Pour moi, je le suis fort de celle de Gourville, avec lequel j'avois renouvellé un commerce très-vif ; j'y ajouterai que son bon esprit étoit si parfaitement revenu, que jamais lumière

(1) Charles d'Aubigné, Gouverneur de Berry, Chevalier des Ordres du Roi, et frère de Madame de Maintenon.

n'a tant brillé avant de s'éteindre. Je n'ai point été à la campagne, comme je l'avois espéré, je me suis amusée à marier le frère de Madame de Mornay avec Mademoiselle de Menars; cette pensée-là me vint; je la proposai à M. l'Abbé Duguet, qui voulut bien entrer dans cette affaire; elle est enfin conclue, et les noces se sont passées avec toute la magnificence possible. Nous espérons de la bonté du Roi l'agrément pour la Charge de Président à mortier; Mademoiselle de Menars a tant de parens considérables, qu'il y a lieu de croire que cette espérance n'est pas chimérique. On présenta hier la nouvelle mariée au Roi, et à toute la Cour; Madame de Maintenon lui fit des prodiges. Ma complaisance n'a point été jusqu'à aller à Versailles, quoiqu'on l'eût désiré. J'ai renoncé au monde, et je n'ai pas l'humilité d'aller dans un pays où je n'ai que faire, et où je n'ai rien d'agréable ni de nouveau à montrer. Je cours ce soir à Ormesson, où M. le Maréchal de Catinat et M. de Coulanges m'attendent; je vous manderai des nouvelles de la vie que nous allons faire ce Maréchal et moi. Je suis ravie d'apprendre que vous avez enfin donné congé à M. de Rezé; j'en tire la conséquence que vous revenez cet hiver; je vous assure qu'il y a long-

tems qu'aucun évènement ne m'a fait un plaisir si sensible. Je vous prie, Madame, que je sois rassurée sur votre rhumatisme, dont je suis très en peine; vous vous traitez si durement que je ne vous trouve point bien entre vos mains. Je vis avant-hier Madame de Simiane, que je trouvai consolée de la perte qu'elle a faite; elle l'a réparée, car elle est grosse; mais il en coûte quelque chose à sa jolie figure. M. de Sévigné nous a quitté pour sa Bretagne, et Madame votre belle-sœur va jeudi habiter la maison de ma grand'mère; je me suis trouvée attendrie en leur disant adieu; il me paroît qu'ils vont changer et de vie et d'amis. C'est, en vérité, une vraie sainte que Madame votre belle-sœur, plus aisée à admirer qu'à imiter. Je me plains, Madame, de n'avoir point appris par vous votre retour; mais j'en pardonnerois bien d'autres, si vous revenez, comme je le veux espérer.

LETTRE CXIX.

LA MÊME A LA MÊME.

A Ormesson, le 7 Juillet 1703.

Je ne suis point contente, Madame, de la manière dont vous me parlez de votre retour; il me paroît que la saison de Noël vous fait peur; pour moi, je suis persuadée que le printems et l'été n'arriveront qu'alors; depuis trois semaines que j'habite ma solitude, je n'ai eu qu'un seul beau jour; les vents sont déchaînés; les pluies continuelles; tous les biens de la terre perdus; voilà les évènemens qui nous occupent le plus. Cependant celui de la petite victoire (1) de M. le Maréchal de Boufflers est venu jusqu'à nous; il étoit tems qu'il fît parler de lui, et que l'on se souvînt que le Maréchal de Villars n'est pas le seul conquérant que nous ayons. Nul bonheur sans mèlange dans ce monde; la passion de ce dernier pour sa femme est au-dessus de celle qu'il a pour la gloire; et sa délicatesse lui persuade que la gloire le traite mieux. Sa mère est charmante par ses mines, et par les petits discours qu'elle commence, et qui ne sont en-

(1) Le combat d'Ékeren donné le 30 Juin 1703.

tendus que des personnes qui la connoissent. Mais, Madame, je m'amuse à vous parler des Maréchaux de France employés, et je ne vous dis rien de celui (2) dont le loisir et la sagesse sont au-dessus de tout ce que l'on en peut dire ; il me paroît avoir bien de l'esprit, une modestie charmante, il ne me parle jamais de lui, et c'est par là qu'il me fait souvenir du Maréchal de Choiseul ; tout cela me fait trouver bien partagée à Ormesson (3), c'est un parfait philosophe, et philosophe chrétien ; enfin, si j'avois eu un voisin à choisir, ne pouvant m'approcher de Grignan, j'aurois choisi celui-là ; il vous honore beaucoup, et nous parlons souvent de vous et de M. de Grignan ; il ne lui arrive point aussi d'oublier M. le Chevalier.

Madame votre belle-sœur est établie au faubourg Saint-Jacques, et M. votre frère ira y descendre en arrivant de Bretagne. Je suis persuadée qu'il va être le compagnon du P. Massillon (4) ; c'est son premier métier que celui d'être dévot. Les dévots sont, en vérité, plus heureux que les autres, je les

(2) M. de Catinat.

(3) M. de Catinat s'étoit retiré à S. Gratien, dans le voisinage d'Ormesson.

(4) Célèbre Prédicateur de l'Oratoire, depuis Évêque de Clermont.

envie, et je voudrois bien les imiter. Une des premières visites que je ferai, sera celle d'aller dans la maison de ma grand'mère ; car c'est la même qu'occupe Madame votre belle-sœur.

L'esprit de Gourville étoit plus solide et plus aimable qu'il n'avoit jamais été ; il étoit revenu d'une manière qui a fait sentir bien vivement le regret de le perdre. Ses mémoires sont charmans ; ce sont deux assez gros manuscrits de toutes les affaires de notre tems, qui sont écrits, non pas avec la dernière politesse, mais avec un naturel admirable ; vous voyez Gourville pendu en effigie, et gouverner le monde ; tout ce qui m'en a déplu, car je les ai entièrement lus, c'est un portrait, ou plutôt un caractère de Madame de la Fayette, très-offensant par la tourner très-finement en ridicule. Je le trouvai quatre jours avant sa mort avec la Comtesse de Grammont ; et je l'assurai que je passois toujours cet endroit de ses mémoires; les caractères de tous les Ministres y sont merveilleux; l'histoire de Madame de Saint-Loup et de la Croix y est narrée dans le point de la perfection : vous m'allez demander si on ne peut point avoir un aussi aimable ouvrage (5) ; non, Madame, on ne le verra

(5) Les Mémoires dont il s'agit furent enfin imprimés

plus, et en voici la raison; Gourville y parle de sa naissance avec une sincérité parfaite; et son neveu n'est pas un assez grand homme pour soutenir une chose aussi estimable à mon gré.

Ma sœur est présentement à Bruxelles; je lui manderai que vous lui faites l'honneur de vous souvenir d'elle. Notre nouvelle mariée me vint voir hier; c'est une femme très-vertueuse, et qui donne de très-agréables alliances à son mari, et une charge de Président à mortier après la mort de M. de Menars. Je vous réponds sur toutes les questions que vous me faites, Madame, à mesure qu'il m'en souvient, et je n'y cherche point de liaison. On ne vous a pas bien informée de la santé, ou plutôt de la maladie de Madame de Maintenon; depuis cette fièvre de l'hiver passé, elle en a toujours eu des accès précédés de grands frissons sans marquer aucune règle; mais quand ses accès sont passés, elle se porte à merveilles; point de dégoût, point d'insomnie, très-peu de changement; voilà de bonnes marques, et qui font espérer qu'elle aura assez de force pour supporter cette bizarre fièvre. Madame la Duchesse de Bourgogne s'est baignée à

à Paris en 1724, avec privilége, deux volumes in-12., et sans doute après la mort du neveu de Gourville.

Marly,

Marly, il faut espérer au retour de M. le Duc de Bourgogne. Je suis persuadée que M. le Comte de Grignan est entièrement délivré de sa fièvre tierce; c'est une petite maladie faite pour le quinquina; et il me paroît qu'il n'y a rien à hasarder à le continuer. Ma galerie est bien honorée d'être le modèle de la belle et magnifique galerie du château de Grignan; mais la mienne est auprès de vos palais, comme ces petits trous par où l'on fait voir Versailles; telle qu'elle est, je voudrois bien vous y tenir, Madame. Quant à M. le Chevalier, j'espère que Saint-Gratien (6) l'attirera dans nos bois, et je le désire beaucoup. Je ne puis souffrir que Madame de Sal.... ait des garçons tous les ans; toujours *Gar***, et jamais *Grignan*; on n'y peut résister.

MONSIEUR DE COULANGES,

A LA MÊME.

Le 7 Juillet 1703.

Je viens de prendre la liberté de lire tout ce que Madame de Coulanges vous écrit; c'est grand dommage que ce ne soit une meilleure écriture et une meilleure orthographe; son style assurément le mériteroit

(6) A cause du Maréchal de Catinat.

bien; convenez-en, Madame; mais il ne faut pas espérer qu'elle s'en corrige; tout ce qui est à souhaiter, c'est que vous puissiez lire ce qu'elle vous mande. Je ne suis pas moins affligé qu'elle d'entrevoir que c'est une chose incertaine que votre retour vers la fin de Décembre; une belle gelée vous déplairoit-elle tant, pour vous ramener rapidement en ce pays-ci? Ce n'est pas que je souffrirai beaucoup tout l'hiver de le passer avec vous, sans vous pouvoir étaler tous les charmes de mon antique Ormesson; car je meurs d'impatience de vous y voir, Madame, et de vous faire avouer que les beautés naturelles sont de cent piques au-dessus de celles où l'art s'est le plus exercé.

J'aime plus que ma vie
Mon vieux château;
Je vois sans nulle envie
Fontainebleau,
Et tous ses bâtimens pompeux;
Je me tiens heureux
Dès que je suis là,
Au gué lon là, lon lire, au gué lon là.

Dans ce lieu la nature
Tient ses beaux jours,
Simple dans sa parure,
Dans ses atours;
Mais parfaite dans sa beauté,
Sans rien d'emprunté,
Elle brille là,
Au gué lon là, lon lire, au gué lon là.

Je crois, Madame, que c'est parler aux Rochers, que de vous envoyer toujours des paroles sur cet air-là ; j'avois fort prié un musicien d'importance de me le noter; mais il n'en a rien fait; peut-être que quelque galopin de ce pays-ci aura pu l'apprendre à quelque galopin du vôtre; nous le tenons tous tant que nous sommes de *Jeannot*, qu'il n'est pas que vous n'ayez vu autrefois au Cours accorder si musicalement sa voix avec sa vielle; c'est un menuet de Poitou très-joli, et qui plaît tout-à-fait. Puisque me voilà en train de vous chanter mes œuvres, j'ai bien envie de vous faire part de la réponse d'Antoine Hamilton, frère de la Comtesse de Grammont, au sujet des couplets que je vous envoyai, il y a déjà quelque tems, et où je fais d'Ormesson la maison de Polémon. Vous les aurez peut-être encore; c'est pourquoi cette réponse vous plaira davantage; c'est sur le même air : *Toujours Bergère, toujours légère, toujours bon temps.*

Tous les lieux depuis Ormesson
Changeant de nom
Jusqu'à Meudon,
Tu nous feras voir tôt ou tard,
Par cas étrange,
Couler le Gange
Dans Vaugirard.

Peins-nous tout au travers des choux
Tes amans foux,
Toujours jaloux;
Aux champs sur le moindre soupçon
Que leur Princesse
Peut dans Gonesse
Être en prison.

Guerriers en casques et pavois
Comme autrefois
Courant les bois;
Quel malheur si quelque Géant
Forçant ta troupe
Prenoit en croupe
Ta Saint-Géran!

Si donc les Dames de la Cour
Vont quelque jour
Voir ton séjour;
Pour garder ces objets divins,
Outre l'escorte
Mets à ta porte
Sorciers et nains.

Mais avant de les recevoir
Dans ton manoir,
Fais dès le soir
Transférer dans un pavillon
A quelques stades
Tous les malades
De Polémon.

Coulanges, tout paroît charmant
Dans ton roman;
Mais noblement
Fais Jupiter de ton taureau,
Afin qu'on sache
Qu'au moins ta vache
S'appelle Io.

Hé bien, Madame, n'êtes-vous pas contente de cette réponse, et ne mérite-t-elle pas bien que je vous l'envoie? Mais c'est assez chanter. Comment se porte M. de Grignan?

Tout ainsi comme un chien qui chasse un lièvre
Avec un peu de tems l'attrapera;
  Le quinquina chasse la fièvre,
  Le quinquina l'emportera.

Vous nous obligerez fort de nous mander si ce remède aura fait ce qu'il doit dans cette occasion; car je m'intéresse fort à la santé de ce grand Comte, avec qui j'ai beaucoup d'impatience de renouveler connoissance. J'espère que M. le Chevalier voudra bien encore me regarder de bon œil en ce pays-ci, où vous êtes tous trois attendus, et sincèrement désirés; je me flatte que vous ne me trouverez pas aussi décrépit que je le devrois être, vu mon grand âge; mais que ne peuvent point une bonne humeur, une parfaite santé, et nul souci?

LETTRE CXX.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, le 5 Août 1703.

Je suis ravie, Madame, que la bonne santé de M. le Comte de Grignan continue; le quinquina l'a bien mieux servi que Madame de Maintenon, qui, malgré tout l'usage qu'elle en a fait, a toujours la fièvre; on l'en avoit crue guérie pendant quelques jours; mais la fièvre est revenue avec assez de violence et peu de règle. Son état rend le voyage de Fontainebleau fort incertain; elle est cependant à Marly, mais elle ne s'en porte pas mieux.

L'affaire du pauvre Chambon n'avance point; j'allai hier à la Bastille; je fis tout mon possible pour le voir; jamais mon ami Joncras (1) n'y voulut consentir. Je le regarde comme un homme ruiné sans ressource, d'autant qu'on ne voit point la fin de ses malheurs; sa petite femme me fait une extrême pitié.

Je crois que vous regrettez présentement l'hiver du mois de Juillet; car voici un été bien chaud; cependant il ne faut pas s'en

(1) Lieutenant de Roi de la Bastille.

plaindre ; je crois ce tems-là bon pour M. le Chevalier de Grignan et pour les vignes. J'allai, il y a deux jours, à Choisy ; j'y laissai M. de Coulanges, qui doit incessamment venir voir votre maison pour y exécuter vos ordres. Madame de Lesdiguières, que je vis hier, ne parle que de la joie que lui donne votre retour ; et c'est moi qu'elle choisit pour en parler ; elle a, en vérité, raison ; car je ne le désire pas moins vivement qu'elle. Nous allâmes hier, Madame de Simiane et moi, chercher le Maréchal de Catinat ; il étoit déjà reparti ; il a passé quelques jours à Paris, où il m'avoit cherchée aussi ; mais on ne se voit point à Paris. Je retourne incessamment dans la maison de *Polémon*, où je serai ravie de le retrouver ; un Héros chrétien est bien plus à mon usage maintenant qu'un Héros romanesque ; la maison que je vais habiter m'a vue dans ces deux goûts ; car, en vérité, je n'y étois soutenue dans ma jeunesse que par des idées très-romanesques ; ce tems-là est bien éloigné ; les pensées solides sont assurément plus raisonnables, et c'est par-là qu'elles sont assez tristes. Au reste, Madame, le bel air de la Cour est d'aller à la jolie maison que le Roi a donnée à la Comtesse de Grammont dans le parc de Versailles. Le Comte dit que cela

le jette dans une si grande dépense, qu'il est résolu de présenter au Roi des parties de tous les dîners qu'il y donne; c'est tellement la mode, que c'est une honte de n'y avoir pas été. La Comtesse va tous les jours dîner à Marly, et le soir revient dans sa jolie maison vaquer à sa famille.

Madame votre belle-sœur (2) est fort joliment logée; j'allai chez elle en dernier lieu; je la trouvai dans une très-parfaite santé, Mademoiselle de Grignan et le P. Gaffarel avec elle, charmée de la vie qu'elle mène; bien des prières, bien des lectures, et une société de personnes qui sont toutes occupées de l'éternité; indifférentes pour les nouvelles du monde, peu sensibles à tout ce qui se passe. En vérité, Madame, ce n'est pas eux qui ont tort.

La Comtesse de Grammont se porte très-bien; il est certain que le Roi l'a traitée à merveilles; et c'en est assez pour que le monde se tourne fort de son côté; mais, comme vous savez, Madame, le monde est bien plaisant. Permettez-moi de vous supplier de me conserver l'honneur de vos bonnes graces, et d'assurer M. le Comte de Grignan et M. le Chevalier de mes très-humbles services. Je conterai à notre Maréchal

(2) La Marquise de Sévigné.

tout

tout ce que vous pensez de son mérite; et c'est par-là que je prétends me faire valoir auprès de lui.

LETTRE CXXI.

LA MÊME A LA MÊME.

A Ormesson, le 25 Septembre 1703.

J'ENTENDS fort bien parler, Madame, de la sagesse de Chambon; ainsi j'espère que son ressentiment ne l'obligera point à quitter Paris, où il rétablira mieux le tort que sa prison a fait à ses affaires qu'en lieu du monde. Vous ne connoissez plus la Cour, de croire qu'on a pu lire sa justification; on ne liroit pas un billet de deux lignes, de quelque importance qu'il pût être. Vous avez été instruite du beau procédé de M. de Chamillard à l'égard de M. Desmaretz, et des raisonnemens du public; ainsi, Madame, je ne vous parlerai plus de cette vieille nouvelle; mais je ne veux pas perdre un moment à vous dire l'état où est Madame de Lesdiguières, dont je vous croyois bien informée; son mal a été une dyssenterie très-violente, et son médecin un Suisse qui a tué, ou du moins avancé la mort de M. de Chaulnes par un breuvage qu'il lui donna;

cependant Madame de Lesdiguières ne vouloit voir aucun autre médecin; enfin, il y a six jours que Madame la Maréchale de Villeroi lui mena de son autorité Helvétius, qui ne la trouva point en état de prendre son remède; il crut avoir des indices certains qu'elle avoit un abcès; il craignit la gangrène; il lui fait prendre des lavemens d'herbes vulnéraires avec de l'eau d'arquebusade; elle en est à rendre du pus; ainsi, on espère qu'elle reviendra de cette maladie; mais on ne la croit pas encore hors de péril; son mal est trop grand pour s'en prendre au café; notre Maréchal (1) l'a abandonné pour le chocolat; je lui ferai assurément voir ce que vous dites de lui, il me paroît fort touché de votre approbation, Madame, et de celle de M. le Chevalier de Grignan; c'est le plus aimable homme du monde; nous ne passons pas un jour sans le voir, je le trouve seul au bout d'une de nos allées; il y est sans épée; il ne croit pas en avoir jamais porté; il voit le Roi tous les quinze jours, et puis revient dans sa solitude avec un goût qui paroît naturel. Vous avez raison, Madame, de me trouver à plaindre, quand je retournerai à Paris. J'ai promis à Madame de Louvois d'aller passer

(1) Le Maréchal de Catinat.

quinze jours à Choisy; mais je vous avoue que j'ai bien de la peine à m'y résoudre. M. et Madame de Simiane me firent hier l'honneur de venir dîner ici avec notre fille d'honneur de la Reine Marguerite; et Madame votre fille me promit qu'elle y reviendroit passer encore quelques jours. C'est, en vérité, une jolie femme: on ne peut avoir plus d'esprit, ni un esprit plus aimable que le sien; une charmante humeur; il n'est pas possible de se dépêtrer d'elle; mais c'est bien à moi d'aimer une personne de son âge; cependant je tomberois infailliblement dans cet inconvénient, si je la voyois trop souvent. J'ai bien de l'impatience de vous voir exécuter le projet que vous avez fait de revenir à Paris. Si j'étois en commerce avec les Fées, vous me verriez voler à Grignan; tant que cela ne sera point, croyez que je ne vais que terre à terre.

LETTRE CXXII.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, le 5 Février 1704.

La Comtesse de Grammont, Madame, ne se porte pas bien; aussi je la crois moins soutenue que le Comte par les charmes de la Cour, quoiqu'elle y soit traitée avec

toutes les distinctions possibles. M. de l'Hôpital est mort (1) ; c'étoit une de vos conquête ; sa femme (2) demeure avec quarante mille écus de rente; cela change fort son état ; car on ne la faisoit vivre que des *infiniment petits* (3). L'Abbé Tètu est dans un état très-digne de pitié ; ses vapeurs augmentent au lieu de diminuer ; il y a trois mois qu'il n'a dormi ; il ne mange plus, et son imagination se sent des désordres de son corps ; ajoutez à tous ses maux soixante-dix-huit ans, et vous jugerez que nous aurons bien de la peine à le tirer de l'état où il est. Quelle tristesse, Madame, de voir disparoître toutes les personnes avec qui on a vécu ! J'apprends dans ce moment la mort de Madame de Boisdauphin. Je vous quitte avec regret, Madame, pour aller au secours de Madame de Louvois ; ce ne sera pourtant qu'après vous avoir suppliée de ne point oublier la manière dont je vous honore, j'ose dire plus, celle dont je vous aime. Je vois quelquefois Madame de Lesdiguières ; j'ai même été chez elle avec Madame de Simiane, qui ne l'avoit point vue depuis la

(1) Le 2 Février.

(2) Marie-Charlotte de Romillei de la Chesnelaye.

(3) Allusion au livre du Marquis de l'Hôpital *sur les infiniment petits*.

mort de son fils (4); cette dernière prétend que ce n'étoit point sa faute; mais il étoit un peu tard, je l'avoue. Elle vous adore (*Madame de Lesdiguières*); mais elle soutient, et je suis de son avis, que ce n'est pas vous voir que de se souvenir de vous. Je crois le printems revenu à Marseille; car il se laisse entrevoir dans ce pays-ci. J'oubliois de vous dire que l'Abbé Têtu a été très-sensible à l'honneur de votre souvenir, malgré la cruauté de tous ses maux.

(4) Jean-François-Paul de Créqui, Duc de Lesdiguières, mort à Modène le 6 Octobre 1703, âgé de 25 ans.

LETTRE CXXIII.

LA MÊME A LA MÊME.

A Paris, le 3 Mars 1704.

JE me suis acquittée des ordres que vous m'avez donnés, Madame; et j'ai mille et mille remercîmens à vous faire de Madame de Louvois, qui m'a paru fort touchée de votre attention à son égard; la pauvre femme a hérité de cinquante-quatre mille livres de rente; je ne l'en crois pas plus heureuse; et je sais bien que je me sens très-éloignée de l'envier. Nous avons eu la Duchesse du Lude quatre jours ici; cela devient ridicule

d'être aussi belle qu'elle l'est ; les années coulent sur elle, comme l'eau sur la toile cirée ; sa joie est très-grande de l'heureuse grossesse de sa jeune Princesse. Le P. Massillon réussit à la Cour, comme il a réussi à Paris ; mais on sème souvent dans une terre ingrate, quand on sème à la Cour, c'est-à-dire, que les personnes qui sont fort touchées des sermons, sont déjà converties, et les autres attendent la grace, souvent sans impatience ; l'impatience seroit déjà une grande grace. En vérité, Madame, M. le Marquis de Grignan est ce qui s'appelle un homme de bien, sans qu'il lui en coûte de déplaire au monde ; au contraire, on l'en aime davantage ; pour moi, j'avoue que je l'honore au dernier point. Madame de Simiane se porte à merveilles ; elle se dispose à vous aller trouver ce printems, puisque le Duc de Savoie ajoute à tous les maux qu'il nous fait, celui de vous obliger à demeurer en Provence. Nous avons ici un voisin qui vous désire beaucoup à Paris, Madame, c'est M. le Cardinal d'Estrées, il s'adonne fort à venir ici les soirs, et j'ai été assez peu polie pour le prier de ne les pas pousser aussi loin qu'il faisoit ; mon antiquité ne me permet plus d'entretenir la compagnie au-delà de neuf heures ; et notre Cardinal, qui est plus vif

et plus jeune que jamais, ne s'amuse point à savoir l'heure qu'il est. Je compte m'aller établir dans ma solitude (1) vers les premiers jours de Mai ; j'y verrai le Maréchal de Catinat, qui se trouve toujours à S. Gratien pour y recevoir le premier rossignol. Le Maréchal de Villars nous quitte pour aller habiter le quartier de Richelieu : il est si amoureux de sa belle Maréchale, qu'il est difficile qu'il soit heureux ; cette passion est ordinairement suivie d'une autre qui trouble le repos, lors même qu'on a tout lieu de ne se point inquiéter. Le Maréchal est souvent plus aise que s'il avoit épousé ma nièce ; mais il est bien moins tranquille qu'il ne l'auroit été. La belle-mère de ma nièce se meurt, et le pauvre Termes mourut hier à six heures du matin. L'Abbé Têtu a des maladies bien réelles ; il est à craindre maintenant qu'on ne soit obligé de lui faire une opération, ajoutez à ce mal un cruel rhumatisme, et vous jugerez, Madame, que ses vapeurs ne sont pas le plus grand de tous ses maux. Il est comme Job sur son fumier, à la patience près ; je suis très-fâchée de son état. C'est, pour ainsi dire, demeurer seule sur la terre, que de voir disparoître tout ce que l'on a connu ; ce qui est certain, c'est que

(1) A Ormesson.

l'on n'y sera pas long-tems. Votre amie Madame de Lesdiguières fait des merveilles pour la Duchesse de Lesdiguières, jadis Madame de Canaples.

Vous savez, Madame, que notre Sanzei a été fait Brigadier.

Fin du Choix de Lettres diverses, et du Tome neuvième.

TABLE DES LETTRES

Contenues dans ce Volume.

LETTRES DE MADAME DE COULANGES.

LETTRES DE M. DE COULANGES.

LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRES DE MADAME DE GRIGNAN.

Fin de la Table des Lettres.

